CONSBI
DVN
PERB

44.6.29

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

44 G 1
C 1
29 2
19

CONSBI
DVN
PERB

44.6.29.

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

44 4 14
C
29.
19

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
25 C
24

LES CONSEILS D'UN PERE A SES ENFANS.

Sur les divers états de la vie.

Par Mr. l'Abbé GOUSSAULT, Conseiller au Parlement.

BIBLIOT. NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A LYON,

Chez JACQUES LYONS, ruë Merciere au bon Pasteur.

M. DC XCV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

12-25-C-24

PREFACE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LEs Conſeils que l'on donne icy, ſont differens; les uns ſont generaux & regardent toutes ſortes de perſonnes, de quelque profeſſion qu'elles ſoient ſans entrer dans le détail de leurs emplois & de leurs actions; les autres ſont particuliers, & tombent ſur tout ce qui eſt de plus en uſage dans le commerce du monde.

On peut aſſurer que les uns & les autres ſont tres-utiles, & que le tour dont on ſe ſert pour les inſinuer dans le cœur de ceux qui les liront, ne leur paroîtra pas déſagréable.

PROV. SOCIET. BIBLIOG. COLL. IHS

C'eſt un Pere qui donne des avis à ſes Enfans, pour les rendre dignes du nom qu'ils portent, & de la famille dont ils ſont ? & c'eſt pour cela que tous ſes conſeils tendent à leur inſpirer des ſentimens d'honneur & de probité.

C'eſt un Pere qui ayant une parfaite connoiſſance du monde, ſouhaite que ſes Enfans ſoient gens de bien, ſans qu'ils ſe faſſent remarquer par les excés d'une devotion outrée & affectée, & qui deſire en même temps que leur probité ne les empêche pas d'avoir toutes les qualitez requiſes pour ſe faire eſtimer & aimer de tous ceux avec qui ils ont à vivre.

C'eſt un pere qui joignant les lumieres de la foi à celles qu'une experience conſommée dans les

affaires & dans le commerce du monde luy a données, ſe ſert des unes & des autres, pour porter ſes Enfans à ſe faire diſtinguer par leurs vertus morales & chrétiennes.

Tout ce qu'il leur dit, va à combattre le déreglement du cœur, de l'eſprit & des mœurs ou à leur enſeigner les moyens de paſſer doucement la vie dans l'embaras des affaires & dans les emplois qui leur ſeront donnez.

Sa façon de parler conciſe & en peu de mots, luy a paru la plus facile à faire impreſſion ſur les eſprits, parce que dans cette maniere de s'exprimer, la verité ſe développe & ſe fait connoître par elle-même. En effet elle s'y rend d'autant plus familiere, qu'elle eſt renfermée en peu de paroles, & qu'elle touche plus

vivement & plus naturellement.

Je ſçay que le Livre de Monſieur de la Hoguette fait ſur le même ſujet que celuy-cy, a été reçû avec un applaudiſſement general, que tous les gens d'eſprit, de Lettres & de probité en ont fait une tres-grande eſtime : je l'ay autrefois lû avec plaiſir, & l'ay trouvé ſi bien penſé & ſi bien écrit, que je veux bien avoüer que je n'ay jamais rien vû de ſi beau ny de ſi ſolide dans ce genre, il m'en reſte toûjours une belle & avantageuſe idée ; mais il y a ſi long-temps que ce Livre eſt fait & qu'il ne paroît plus, que j'ay crû qu'un peu de nouveauté ne déplairoit pas.

J'ajoûte que l'on ne peut trop écrire ſur cette matiere, parce qu'elle eſt tres-utile, & que ſi je me ſuis trouvé avoir la même fin

que Mõſieur de la Hoguette, j'ai certainement pris des moyens bien differens des ſiens, pour parvenir á cette fin.

Je n'ay plus qu'une groſſiere, quoique noble idée de ſon Livre ; ainſi je n'ay pû profiter de ſes lumieres, & encore moins me ſervir de ſes penſées.

Monſieur le Comte de Buſſy Rabutin, il ſuffit de le nommer pour en faire l'éloge; il eſt ſi connu par ſon merite, que tous les gens de Lettres le mettent inconteſtablement du nombre de ceux qui ſe ſont le plus diſtinguez par leurs Ecrits.

Monſieur le Comte de Rabutin, dis-je vient de nous donner un Diſcours à ſes Enfans, que l'on a reçû de la même maniere que l'on a reçû ſes autres Ouvrages, c'eſt tout dire ; mais

quelque beau & bon que ſoit ſon Livre ; le Public me permettra de luy dire, qu'il n'a pas épuiſé la matiere qu'il a traitée, & que l'on peut y ajoûter quelques nouveaux ſentimens.

De plus, le tour dont nous nous ſommes ſervis pour parler ſur cette matiere eſt ſi different, que je n'ay pû me refuſer le plaiſir de faire voir ce que j'ay penſé aprés luy ſur ce ſujet.

Mon petit Ouvrage étoit à peine commencé lorſque le ſien a paru, mais je n'ay point pris le change, j'ay toûjours ſuivi mon chemin, & ſuis enfin arrivé où je voulois aller.

TABLE
DES MATIERES contenuës dans ce Livre.

CHAPITRE PREMIER. *Conſeils generaux ſur tout ce qui regarde les divers incidens de la vie,* Page 1

CHAP. II. *Sur le même ſujet.* 10

CH. AP. III. *Sur le même ſujet.* 21

CHAP. IV. *Sur le genre de vie que l'on doit choiſir.* 33

CHAP. V. *Sur la maniere dont il faut vivre dans le monde.* 42

CHAP. VI. *Sur tout ce qui a du rapport à la Religion.* 50

CH. VII. *Sur tout ce qui regarde les compagnies que l'on doit voir.* 61

CH. VIII. *Sur le même ſujet.* 74

CHAP. IX. *Sur les rapports.* 84

CHAP. X. *Sur les devoirs de la*

conſcience. 95
CH. XI. *Sur le même ſujet.* 108
CHAP. XII. *Sur tout ce qui a l'air de promptitude, de bruſquerie ou de colere.* 117
CHAP. XIII. *Sur le jugement que l'on doit faire des paroles & des actions des autres.* 129
CHAP. XIV. *ſur les ſentimens que l'on doit avoir des grandeurs & des richeſſes, des pertes & des malheurs de la vie.* 137
CHAP. XV. *Sur la veritable & fauſſe devotion.* 153
CH. XVI. *Sur le méme ſujet.* 167
CHAP. XVII. *Contre l'avarice & tout ce qui a du rapport à ce vice.* 181
CHAP. XVIII. *Sur la vanité & la veritable gloire.* 193
CHAP. XIX. *ſur les railleries.* 211.
CHAP. XX. *Sur l'aumône & la charité que l'on doit avoir pour*

les pauvres. 222
CHAP.XXI. *Sur la ſincerité dans les paroles, & ſur la maniere dont il faut ſçavoir ſe taire ou parler.* 132
CH.XXII. *Sur la médiſance.* 247.
CH.XXIII. *Sur les dépenſes & ſur la maniere de les bien faire.* 258
CHAP.XXIV. *Sur les penſées de la mort.* 266
CH.XXV. *Sur le même ſujet.* 280
CH XXVI. *Sur le même ſujet.* 295
CH.XXVII. *Sur les amis & tout ce qui a du rapport aux amitiez.* 304

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy ; donné à Paris le 18. Septembre 1694. signé DE LAISTRE ; Il est permis à MICHEL BRUNET, Marchand Libraire à Paris ; de faire imprimer un Livre intitulé, *Les Conseils d'un Pere à ses Enfans*, pendant le tems de huit années consecutives, à commencer du tems qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Avec defenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, vendre & debiter, pendant ledit tems, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de quinze cens livres d'amende, confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interêts ; comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 16. Novembre 1694.

Signé, P. AUBOÜIN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 9. Decembre 1694.

Et ledit sieur BRUNET *a fait part de son privilege à sieur* JACQUES LYONS *suivant l'accord fait Entr'eux.*

LES CONSEILS D'UN PERE A SES ENFANS.

CHAPITRE I.

Conſeils generaux ſur tout ce qui regarde les divers incidens de la Vie.

I.

MEs chers Enfans, ſi vous voulez être heureux & vous faire eſtimer dans le monde, craignez Dieu, ſoïez fidelles à vôtre Prince, & vivez

en gens d'honneur & de probité.

II.

Si l'on fait trois pas pour vous obliger, faites-en ſix, pour en marquer vôtre reconnoiſſance.

III.

Si vous n'avez pas de fortune, meritez d'en avoir. On fait voir clair à cette aveugle à force de bien faire, & de travailler avec honneur.

IV.

Ne reprenez point devant le monde ceux que vous croirez être en droit de corriger. Ce ſeroit un contre-tems qui feroit penſer, que vous les haïriez plus que leurs foibleſſes & leurs défauts.

V.

Vous ne pouvez apporter trop de circonſpection dans vos pa-

roles. Un mot échapé par imprudence ou par raillerie, & même ſouvent un bon mot dit avec eſprit, coûte cher à celui qui a crû s'en faire honneur.

VI.

Faites-vous des amis autant que vous le pourrez ; mais il y en a ſi peu de veritables, que vous ne devez pas compter ſur eux. Vous trouverez en vous-mêmes vos meilleurs amis, ſi vous rempliſſez vos devoirs à l'égard de Dieu, & de ceux avec qui vous avez à vivre.

VII.

N'aïez de l'attachement & de l'amour pour le monde, qu'à proportion du tems que vous y devez étre. Celui qui fait voyage, ne s'arrête pas dans la premiere belle Ville qu'il trouve ſur ſa route, il ſçait qu'il doit

paſſer outre, & aller plus loin.

VIII.

En quelque état que vous ſoïez, faites plus connoître ce que vous étes par vos actions, que par vos paroles. La droiture & la probité d'un homme ſoûtiennent mieux ſa qualité, que tout ce qu'il peut dire à ſon avantage.

IX.

Si vous vous trouvez dans des emplois conſiderables, ne mettez auprés de vous que des gens d'experience, & capables de rendre ſervice au Prince & à l'Etat. Ne promettez rien que vous ne teniez, & ne prenez conſeil que de ceux qui vous paroiſſent déſintereſſez & de bon ſens.

X.

Fuïez l'oiſiveté comme le plus

dangereux de tous les maux. Quand l'eſprit n'eſt point occupé il devient corps; quand il eſt occupé le corps devient eſprit. Dans l'occupation, l'homme ſe ſouvient de ce qu'il eſt; il s'oublie & s'abandonne à ſes plaiſirs comme une bête, quand il ne s'occupe pas.

XI.

Vous ferez connoître le fond de vôtre ame par vos paroles, & vôtre naiſſance par vos actions.

XII.

Si vous avez des amis, voïez-les ſouvent, mais ne les preſſez jamais de demeurer avec vous; ce ſeroit vous expoſer à les perdre.

XIII.

Travaillez chacun dans vôtre profeſſion à vous faire un meri-

te. Le merite eſt eſtimé de tout le monde, & il eſt d'un tel prix, qu'on ne le peut acheter, quelque riche que l'on ſoit.

XIV.

Tenez pour certain qu'il n'y a point de plus mauvais mêtier que celui de n'en avoir pas, & qu'il n'y a point de plus ennuyeuſe vie, que celle qui ſe paſſe dans les plaiſirs ou dans des viſites continuelles. Etre toûjours à tout le monde, & jamais à ſoy, c'eſt n'étre libre qu'en apparence, & ſe rendre eſclave en effet.

XV.

Si vous étes à la tête d'une Compagnie d'êpée ou de robe, ſouvenez-vous qu'un Chef qui remplit dignement ſa place, doit ſervir d'exemple, & qu'il agit plus qu'il ne parle.

XVI.

Si la profeſſion que vous avez embraſſée, ne vous porte pas à l'étude, aimez au moins les gens de Lettres; & ſi vous n'étes pas ſçavants, eſtimez ceux qui le ſont.

XVII.

Aïez pour tout le monde les mêmes égards, que vous ſouhaitez qu'on ait pour vous.

XVIII.

Soïez d'un abord aiſé, & d'une converſation douce & agreable; on ſe fera un plaiſir d'avoir commerce avec vous.

XIX.

Vôtre droiture & vôtre bonne foy vous feront avoir du credit par tout; & vôtre parole vous donnera plus de facilité dans les affaires qui vous ſurviendront, que toutes les écri-

tures des Notaires.

XX.

Quand vous aurez quelques chagrins domeſtiques, cachez-les ſous le voile du ſilence, & s'il en eſt venu quelque choſe à la connoiſſance des autres, conſervez les dehors d'un air gay & honnête. C'eſt le moïen de faire croire que le bruit qui s'eſt répandu de ces chagrins eſt faux, ou que ces chagrins ne meritent pas que vous y faſſiez attention.

XXI.

Vous n'aurez pas de plus grands ennemis que vous-mêmes, ſi vous vous abandonnez à vos paſſions.

XXII.

Recevez vos parens & vos amis avec un viſage riant & engageant; les recevoir autre-

ment, c'eſt ſe priver de la joie de les voir.

XXIII.

N'aïez confiance qu'à ceux qui ſont diſtinguez par leur merite, leur eſprit & leur probité; regardez-les comme les ſeules étoiles fixes capables de vous éclairer dans les tenebres, que les affaires du monde répandront ſur les divers incidens de vôtre vie. Conſiderez tous les autres comme des étoiles errantes, qui ont de l'éclat, mais qui tombent tout d'un coup.

XXIV.

La modeſtie dans vos meubles, dans vos équipages, & dans vos paroles, fera connoître que vôtre eſprit eſt reglé, & vôtre cœur ſans paſſion.

XXV.

La mauvaiſe conduite d'un

homme conſiſte moins dans ce qu'il fait paroître, que dans ce qu'il cache. Profitez de cet avis, & ne vous fiez pas à de faux dehors. Tôt ou tard ils vous trahiroient, & vous feroient connoître pour ce que vous ſeriez.

XXVI.

Les richeſſes ſont bien des malheureux. Ceux qui ne les ont pas quand ils les ſouhaitent, & ceux qui craignent de les perdre quand ils en ont la poſſeſſion ſont également à plaindre ; il ne tiendra qu'à vous de n'être ny des uns ni des autres.

XXVII.

Ce n'eſt pas la naiſſance, les biens, & les grands emplois qui vous rendront conſiderables dans le monde, c'eſt l'uſage que vous en ferez.

XXVIII.

Vous gagnerez vos ennemis à force de leur rendre ſervice, & de les obliger; mais plus vous flaterez vos paſſions, moins vous vous en rendrez les maîtres.

XXIX.

Il y a deux portes de la vie, celle par où l'on y entre, & celle par où l'on en ſort. Plus vous vous éloignerez de l'une, plus vous vous approcherez de l'autre. Penſez-y ſouvent, & faites-y reflexion.

XXX.

Vivez toûjours comme ſi vous étiez vieux, afin que vous ne vous repentiez jamais d'avoir été jeunes.

CHAPITRE II.

Sur le méme ſujet.

I.

MEs chers Enfans, le luxe & le jeu ſont deux grandes ſources de miſere. Pour peu que vous aïez d'habitude dans le monde, vous le connoîtrez mieux que je ne puis vous le dire.

II.

Apprenez que c'eſt gagner que de ſçavoir perdre quelquefois, & que dans de certaines rencontres, lorſque vous relâcherez quelque choſe de vos interêts, vous agirez en gens ſages & de bon ſens.

III.

Ne parlez à qui que ce ſoit du mauvais état de ſes affaires, ſi vous n'êtes dans la volonté & en pouvoir de le ſervir. C'eſt imprudence d'en uſer autrement, & le chagriner ſans qu'il vous en ait donné ſujet.

IV.

Se fâcher ſans raiſon, c'eſt une marque que l'on n'a pas l'eſprit bien fait, & que l'on ne ſçait pas vivre. Ne vous faites donc point avec vos amis un faux point d'honneur en aucune occaſion ; ce ſeroit rompre avec eux mal à propos, & démentir dans un jour toutes les honnêtetez que vous avez euës pour eux pendant pluſieurs années.

V.

Quand vous ſerez en compa-

gnie, n'i rapportez pas cent fadaiſes que vous avez oüies ou que vous avez lûës ; ce ſeroit une marque que le jugement en vous ne va pas d'un pas égal avec la memoire.

VI.

Les diſgraces en elles-mémes ſont peu de choſe quand on les ſçait ſouffrir ; elles ne deviennent fâcheuſes que par le chagrin que l'on en prend.

VII.

Pour étre content, il ſuffit d'avoir le neceſſaire ; le ſuperflu eſt inutile & nuit ſouvent bien plus qu'il ne ſert. Ce que je vous dis ici ne ſera peut-etre pas de vôtre goût, mais qu'il ne vous faſſe pas de peine ; j'entens ce neceſſaire d'une maniere à ne vous pas faire peur, c'eſt à dire que je parle d'une

neceſſité conforme à ce que vous étes & au rang que vous tenez dans le monde. Tout ce que vous auriez au-delà pourroit vous inſpirer des ſentimens, que je ne vous ſouhaite pas.

VIII.

Le monde n'eſt dangereux que quand on en aime les maximes. Lors que ce qui s'y paſſe n'eſt pas regardé d'un faux jour, c'eſt une leçon continuelle pour fuïr le vice & embraſſer la vertu.

IX.

N'achetez pas les faveurs & les bien-faits des Princes, par des baſſeſſes indignes de vôtre naiſſance & de vôtre éducation.

X.

Le caractere des grands Seigneurs, eſt de faire honnêteté à tout le monde ; ils ſe fami-

liariſent ſouvent d'une maniere à ſurprendre. Plus ce caractere ſera de vôtre goût, plus vous donnerez une bonne idée de ce que vous étes.

XI.

La trop grande douceur tient de la ſtupidité ou de l'inſenſibilité, & la trop grande ſeverité tient de la cruauté. Il faut que vous aïez de la douceur & de la ſeverité ſelon les occaſions ; la prudence vous fera connoître juſques où l'une & l'autre doivent aller, ſans paroître extrêmes.

XII.

Si vous ne prenez le ſoin & la peine de valoir quelque choſe, vous ne vous diſtinguerez jamais.

XIII.

Avoir du feu & de la vivacité

cité ſans jugement, c'eſt reſſembler à un cheval qui n'a point de bouche, & qui emportant celui qui le monte, l'expoſe à toutes ſortes de dangers. Corrigez ce feu ſi vous en avez, & tâchez de paſſer plûtôt pour des hommes faits avant le temps, que pour de jeunes étourdis qui diſent bien des choſes, dont ils ne voïent pas les conſequences.

XIV.

Si vous avez quelque paſſion déreglée, les prédications & les bonnes lectures ne vous ſerviront pas plus, que les viandes à un malade, qui ne les peut digerer.

XV.

Vous avez beau être remarquez par vôtre air & vôtre bonne mine, vous avez beau être

bien-faits & avoir la taille fine & avantageuſe, ſi l'eſprit & les mœurs ne répondent pas à ces dehors, on vous comparera avec raiſon à des tableaux de nul prix, que l'on a mis dans de riches bordures.

XVI.

Ce n'eſt pas aſſez que vous ſoïez braves dans les occaſions, il faut de plus que vous aïez de la conduite. Une bonne tête rend plus de ſervice à l'Etat, que cent bras bien armez, & un Capitaine experimenté, que mille ſoldats intrepides.

XVII.

Si par vos ſoins & vos peines vous avez amaſſé beaucoup de bien ſans vous en ſervir honnêtement, on dira que vous êtes des lampes qui ſont éteintes, parce que l'on y a mis trop d'huile.

XVIII.

Apprenez à dorer la pillule dans vos pertes, dans vos diſgraces; & dans vos afflictions; c'eſt à dire, apprenez à ſouffrir avec patience.

XIX.

Ne faites rien qui vous puiſſe décrier. La mauvaiſe reputation ſuit de prés le déreglement; c'eſt une fumée qui fait connoître où il y a du feu.

XX.

Si vous avez fait une bonne action, & qu'elle ſoit connuë, elle ne peut demeurer ſans recompenſe. Un jour viendra que l'on vous traitera en Mardochées, & que la gloire du Prince l'obligera de penſer à vous. *Eſther. cap. 6.*

XXI.

Il faut que vous pardonniez mille petites choſes à vos parens

& à vos amis, ſi vous voulez bien vivre avec eux. Que dis-je, il faut que vous vous les pardonniez auſſi, ſi vous voulez toûjours être d'accord avec vous-mêmes.

XXII.

Un Empereur regretoit les jours qu'il avoit paſſez ſans avoir donné quelque marque de ſa bonté ou de ſa liberalité. Il ne faut pas être les Maitres du monde pour avoir les mêmes ſentimens; tenez tous les jours perdus quand vous les aurez paſſez ſans faire quelque bonne action.

XXIII.

Ne vous attendez à recevoir des preuves d'honnêteté & de confiance de la part de vos amis, qu'autant que vous leur en donnerez.

XXIV.

Tant que vous pourrez vivre de ce que vous aurez, & de ce que vos emplois vous procureront, ne vous donnez à aucun Prince, c'eſt une étrange ſujetion, que d'en dépendre. Les Princes ſont comme le feu, il ne s'en faut approcher que de loin.

XXV.

Faites ſouvent reflexion ſur ce que la roſe qui a tant d'éclat & qui porte ſi loin ſa douce odeur, eſt environnée d'épines. Cela vous apprendra qu'il n'y a point de bien dans le monde, point de grandeur, point de plaiſir ſans peine.

XXVI.

Moins vous prendrez de re-os pour l'établiſſement de vos amilles, plus vous leur en don-

BIBLIOTECA NAZ ROMA EMANUELE

nerez. Fuïr le repos preſent, c'eſt ſe le procurer pour l'avenir.

XXVII.

Quand vôtre équipage, vôtre jeu, & vôtre table diminueront, vous remarquerez ſans peine qu'il en ſera de même de vos amis.

XXVIII.

Il n'i a point d'employ auquel vous ne puiſſiez pretendre, mais il n'y en a pas un, dans lequel vous puiſſiez réüſſir, ſi vous ne faites profeſſion d'honneur & de probité.

XXIX.

Faites un bon choix de ceux à qui vous pouvez faire du bien, car pour l'ordinaire les gens du monde aiment mieux les preſens & les bien-faits, que ceux qui les leur font.

XXX.

N'enviſagez pas le plaiſir d'un jour, comme un plaiſir, quand il doit être ſuivi d'un repentir de pluſieurs années.

XXXI.

Si vous n'avez de merite que par le nom que vous portez, & par la famille dont vous étes, vos Ancêtres vous feront honneur, mais vous ne leur en ferez pas.

CHAPITRE III.

Sur le même ſujet.

I.

MEs chers Enfans, donnez de ſi bonne grace ce que vous donnerez, que vous obligiez doublement; & refu-

ſez avec tant d'honnêteté ce que vous refuſerez, qu'on ait lieu de ſe loüer de vous.

II.

Ayez de la bonne foi pour tout le monde, mais que vôtre bonne foi ne ſoit pas garante de celle des autres. Ne vous y fiez qu'autant que vôtre prudence & la conduite de ceux avec qui vous aurez affaire, vous y engageront.

III.

Vous ne devez point avoir d'autre paſſion, que celle de n'en avoir pas; & vous ne devez aimer de plaiſir, que celui de renoncer aux plaiſirs, & de les mépriſer tous.

IV.

Dites toûjours la verité. Où elle n'eſt pas aimée, on la reſpecte & on la craint.

V.

V.

C'eſt aſſez de vous raccommoder une fois ou deux avec vos amis ; s'il en faut venir à la troiſiéme, vous ferez mieux de rompre.

VI.

Faites tout avec eſprit, prudence, & probité, tout vous réüſſira ; & ſans y penſer vous mettrez dans vos intereſts ce que le monde appelle la fortune & le deſtin, c'eſt à dire que le merite parlera ſi haut en vôtre faveur, que l'on vous rendra juſtice, & que l'on reconnoîtra enfin ce que vous valez.

VII.

Les chagrins, les pertes, & les afflictions ſont de tous les temps & de tous païs ; ſouvenez-vous que perſonne n'en eſt exempt.

VIII.

Ayez ſoin de vos affaires vous-mêmes, ſi vous voulez qu'elles réüſſiſſent.

IX.

Plus vous ſerez heureux dans ce monde, plus vous ſerez en danger de vous y perdre.

X.

Vôtre langue, & vôtre cœur ne doivent point vous partager, tout doit étre d'accord en vous. Faites que vos paroles & vos actions ſoient de parfaite intelligence, & que ce que vous direz ſoit ſoûtenu par ce que vous ferez.

XI.

Si vous n'avez pas de fortune, qu'importe, on ne laiſſe pas de vivre avec honneur, ſans en avoir; & il vaut quelquefois mieux meriter d'en avoir, que d'en avoir en effet.

XII.

Plus vous ferez figure dans le nonde, plus vos fautes ſeront emarquées. Un homme de qua-ité n'en fait point de conſide-able ſans ſe perdre ; plus ſon ang l'éleve, moins on oublie e dont il a été capable.

XIII.

Vous étes nez maîtres de vos eux & de vôtre langue. Que la orruption de vos mœurs ne les ende pas maîtres de vous.

XIV.

Si vous avez quelque bonne ualité, n'en faites pas l'éloge ous-mêmes, vous n'en ſeriez as crûs ſur vos paroles.

XV.

Ne faites rien pour vos amis ontre l'honneur & vôtre con-ience ; parce que vous devez ous aimer plus que vos amis.

XVI.

Vous devez craindre juſqu'aux moindres commencemens d'une habitude criminelle ; le deſordre eſt une pelote de neige qui groſſit toûjours.

XVII.

Si vous ne voulez pas vous faire d'affaires avec vos parens & vos amis, ne leur vendez ni chevaux, ni meubles, & n'en achetez point d'eux.

XVIII.

L'amour que vous pouvez prendre pour le vin ou pour le jeu, ne vous ſemblera d'abord qu'une fourmi que vous pouvez aiſément écraſer ; mais dans la ſuite cet amour vous paroîtra un élephant ſi grand & ſi fort, que vous n'oſerez le combatre. Que dis-je ? Vous vous flaterez ſi bien ſur cette paſſion, & vous vous

léguiſerez ſi bien à vous-mê-nes l'attachement que vous au-ez pour elle, que vous vous ›erſuaderez que vous entrepren-lriez en vain d'en pourvoir riompher.

XIX.

Si vous deſirez le repos d'eſ-rit & la paix du cœur, cher-hez-les où on les trouve ; le nonde n'en connoit que le om.

XX.

La veritable gloire ſuit de rés la ſcience, les bonnes nœurs & la vertu. C'eſt la ſeule ue je vous ſouhaite, & la ſeu-: qui merite que vous pen-ez ſerieuſement à trouver les noïens de l'acquerir.

XXI.

Ladifference qu'il y a entre n honnête homme qui vit à

ſon aiſe, & un honnête homme qui a peine à ſubſiſter, eſt que l'un donne facilement, & que l'autre ne demande pas de méme.

XXII.

Quand on ne parle jamais d'un homme, c'eſt une marque qu'il n'a ny merite ni vertu. Ceux qui ne ſe diſtinguent pas par leurs belles qualitez, n'ont point de jaloux ni d'envieux ; ſi vous en avez, ne vous en chagrinez pas, c'eſt un bon ſigne.

XXIII.

Vous vivrez doucement du bien que vous avez, ſi vous n'en ſouhaitez pas davantage. Ce bien eſt un ruiſſeau dont les eaux ſont pures, & coulent agreablement ; il changera de nature ſi à force d'augmenter ſes eaux, vous en faites un torrent.

XXIV.

Ne commencez pas à parler ſans ſçavoir ce que vous voulez dire, & pourquoi vous le voulez dire. Les paroles ſont des fléches qui ne doivent étre tirées, que vers le but qu'on s'eſt propoſé.

XXV.

Si vous étes avares, vains ou coleres, vous ferez de vos maiſons d'affreuſes ſolitudes; & pour peu que vous viviez dans le deſordre, les gens raiſonnables ſe défendront vôtre compagnie, & vous ne verrez plus que des libertins.

XXVI.

Penſez ſouvent à ce que vous avez été, & à ce que vous ſerez. Deux ou trois ſerieuſes reflexions de cette nature vous ſeront plus utiles, que mille au-

tres faites ſur d'autres matieres.

XXVII.

N'être content ni de ce que l'on eſt, ni de ce que l'on a ; c'eſt porter ſon inſolence juſqu'à ſe plaindre de Dieu & de ſa Providence. Je ne vous crois pas capables d'un tel crime ; loüez ſeulement Dieu, qui vous a mis en état de ne dépendre de perſonne, & connoiſſez vôtre bonheur.

XXVIII.

Les richeſſes vous ſont données pour vous faire doucement paſſer la vie ; mais la vie ne vous eſt pas donnée, pour en amaſſer.

XXIX.

Faites que l'honnêteté ſoit toûjours de vos plaiſirs ; c'eſt le moïen de les bien goûter, & de

n'en pas craindre les ſuites.

XXX.

Recouvrez dans un âge avancé ce que vous avez perdu dans vôtre jeuneſſe, & ſi vous vous étes égarez dans tout le cours de vôtre vie, prenez un bon guide à la fin de vos jours.

CHAPITRE IV.

Conſeils ſur le genre de vie que l'on doit choîſir, & ſur la maniere dont on doit vivre dans ſa profeſſion.

I.

MEs chers Enfans, conſultez des gens d'honneur & de probité, avant que de rien reſoudre touchant vô-

tre établiſſement & vôtre genre de vie. Conſultez-vous vous-mêmes ſur vos inclinations, ſur la nature de vôtre bien, & ſur le fond de vôtre eſprit ; mais ce que je vous recommande le plus, c'eſt d'être perſuadez que la vie tranquille eſt preferable à celle qui ſe paſſe dans l'embarras des affaires, & dans le tracas du monde.

II.

Qand vous ſerez bien perſuadez de cette verité, il ne vous ſera pas difficile de vous determiner Pour mener une vie douce & agreable, il n'eſt pas neceſſaire de vous donner aux plaiſirs, mais il ne faut pas auſſi vous y refuſer. En prendre trop ou point du tout, c'eſt vous méconnoître, & ne vous aimer pas aſſez. La chaſſe, la bonne

chere & le jeu ne ſeront pas pour vous de vrais plaiſirs, quand ils troubleront celui de vivre à vôtre aiſe.

III

Les plaiſirs d'une agreable ſocieté doivent être pris de telle maniere, qu'ils n'empêchent pas ceux que vous pouvez quelquefois prendre dans un peu de lecture & de retraite. Vous accorderez parfaitement les uns avec les autres, quand ils auront chacun leur temps, & que vous les rechercherez avec prudence & moderation.

IV.

Chacun de vous doit ſe regarder comme une petite republique, qu'il doit gouverner avec douceur. On a bien tôt pris de belles & de grandes reſolutions, mais ſouvent elles s'é-

vanoüiſſent & ſe diſſipent avec la même facilité & la même promptitude, qu'on les a priſes. Il ne faut pas ſe vêtir d'un habit trop lourd, il peſe, il chagrine & on le quitte ; il ne faut pas pour ſe guerir d'un petit mal, ſe faire de grandes incisions. Pour ne point paſſer dans un ruiſſeau, il ne faut pas s'aller jetter dans une riviere & s'y noyer.

V.

Toute vie qui eſt forcée & violentée par l'avarice ou par l'ambition, n'eſt point naturelle, & par conſequent elle ne peut étre agreable ; je veux dire que tout homme que le deſſein de s'élever ou d'amaſſer des richeſſes fait agir, ne ſera jamais content. Il n'eſt point à lui, il eſt à ſa paſſion ; il ne ſe poſſe-

de pas, c'eſt ſa paſſion, qui le poſſede; il eſt toûjours avec l'argent qu'il a ou qu'il deſire avoir, ou avec les emplois qu'il brigue, & jamais avec lui-même.

VI.

On eſt heureux de n'avoir point l'obligation de ce que l'on eſt, aux Princes & aux grands du ſiecle. Quand nos parens en ont reçû des bienfaits, la reconnoiſſance ſe naturaliſe en nous malgré nous, & ſans nôtre aveu nous naiſſons attachez à leur fortune & à leurs perſonnes. Dans ces rencontres nous ne ſommes pas les maîtres de nous, & quoique nous devions à Dieu la vie qu'il nous a donné, il ſemble qu'elle leur ſoit hipotéquée, & qu'ils aïent drbit ſur elle & ſur tout ce que nous avons.

VII.

La vie eſt un cercle & une viciſſitude de biens & de maux, à laquelle il faut que vous vous accommodiez & accoûtumiez. Vous avez beau vous chagriner, toutes choſes iront leur train ; vos impatiences & vos inquietudes ne les changeront pas.

VIII

Ce que vous ſouffrirez, mille autres l'ont ſouffert & le ſouffriront comme vous. La plainte des uns n'autoriſe & ne juſtifie pas celle des autres ; mais leur égalité & leur fermeté peuvent vous ſervir de leçon pour vous en faire uſer comme eux en pareilles occaſions.

IX.

Ne reſſemblez pas à ceux qui ſont plus forts ſur la conſolation qu'ils donnent à leurs a-

mis, que Seneque ne l'a jamais été, & qui cependant dans la moindre perte qui leur arrive, ſont ſans courage & ſans vertu.

X.

Le bonheur de vôtre vie ne conſiſte pas à vous élever plus que vous ne l'étes, mais à mener une vie douce & tranquille, conformément à ce que vous étes.

XI.

Ne jugez pas du bonheur d'un homme par un ſeul endroit. Il a de la naiſſance & de l'eſprit, il a une belle charge, & il eſt bien venu chez les grands; oüi, mais a-t'il tout ce qu'il ſouhaite, & uſe-t'il de ce qu'il a comme il le doit ? Rien ne lui manque-t'il ? La ſanté & la probité vont-elles d'un pas égal a-

vec ſa gloire & ſes richeſſes ?

XII.

Vous menerez toûjours une vie aſſez douce & aſſez agreable, ſi de quelque profeſſion que vous ſoïez, vous vous faites eſtimer & aimer de ceux qui vous connoîtront.

XIII.

Dans mon ſens ceux qui ſont les plus conſiderez par leurs Charges, ne ſont pas les plus heureux ; & ceux qui ſont toûjours à la Cour, ou que les Emplois occupent de telle ſorte, qu'ils n'ont jamais un moment à eux, menent à mon gré une vie peu agreable. Nous devons vivre pour nous, & non pour les autres.

XIV.

Une vie moins élevée & plus commune n'empêche pas qu'on

ne

ne rentre ſouvent en ſoi-même, & dans ce genre de vies on ne perd pas aiſément de vûë ce que nos infirmitez & le principes de nôtre Religion nous mettent à toute heure devant les yeux.

XV.

Quand on veut faire voïage, on ne ſe charge pas de peſans fardeaux, ils embarraſſent & empêchent de marcher. Les honneurs & les grandeurs vous doivent paroître des fardeaux de cette nature; on n'en peut avoir une autre idée, lorſqu'on a l'eſprit bien fait, & que l'experience aide à ſe détromper de toutes ces vanitez.

XVI.

Faites par vertu ce que les Philoſophes font par raiſon; faites peu d'eſtime des grandeurs

du ſiecle, & tenez-les au deſſous de vous. Vous étes nez pour des biens plus ſolides ; ne bornez pas vos vœux à poſſeder ce qui vous ſeroit commun avec les libertins & les infidelles.

CHAPITRE V.

Conſeils ſur la maniere dont il faut vivre dans le monde.

I.

MEs chers enfans, ſi Dieu ne vous a pas appellez à une vie de retraite, quand vous aurez rempli vos devoirs à ſon égard, il eſt bon que vous penſiez à regler vôtre conduite ſur ce que le monde demande de vous, afin que vous y viviez dou-

cement avec ceux qui y viven comme vous.

II.

Un des meilleurs conſeils & une des plus conſtantes maximes que je puiſſe vous donner ſur cette matiere, c'eſt de ne déſobliger jamais perſonne, de ne parler jamais mal de qui que ce ſoit, de ſouffrir avec bonté les defauts des autres, de loüer ceux qui le meritent, & d'avoir de l'honneſteté pour tous ceux avec qui vous ſerez en commerce.

III.

Ne vous donnez jamais de ces airs élevez, je veux dire de ces airs qui ſe font aiſement remarquer, cela vous feroit paſſer pour jeunes & pour vains. N'affectez pas de vous faire diſtinguer par le nombre de vos va-

lets, & par la beauté de vôtre équipage ; tâchez à ne devoir vôtre diſtinction qu'à vôtre bravoure, à vôtre merite & à vôtre eſprit.

IV.

Ne vous écoutez jamais parler, & ne faites jamais trop valoir ce que vous dites. Interrompre quand les autres parlent, c'eſt indiſcretion ; parler toûjours, c'eſt imprudence ; mais donner aux autres occaſion de parler, & parler à ſon tour, c'eſt en uſer en gens d'eſprit & qui ſçavent vivre. Si vous étes fidelles à cette maxime, vous vous rendrez agreables dans les compagnies, & vous ſerez bien receus par tout.

V.

Il vaut mieux que vous releviez la penſée de vôtre ami que

la vôtre. Vous ferez connoître par cette conduite que vous êtes capables des bonnes choſes; qu'elles ſont de vôtre goût, que vous leur donnez le prix qu'elles meritent; que vous n'êtes point incommodes amateurs de vos ſentimens, & que vous n'êtes pas enteſtez mal-à-propos de tout ce que vous dites.

VI.

Souvenez-vous toûjours de vôtre nom, de vôtre famille, de ce que vous êtes, de ceux ou de celles avec qui vous êtes; il n'en faut pas davantage pour regler vos paroles & vos actions.

VII.

Les leçons que vous pouvez vous donner ſur ce ſujet, ſont aiſées & naturelles. Vous n'avez qu'à faire un bon uſage de vôtre naiſſance & de vôtre éduca-

tion ; vous n'avez qu'á voir ſouvent des gens de qualité, d'honneur & de probité ; vous en ſçaurez toûjours aſſez, quand vous vous ferez une agreable habitude de vivre avec eux.

VIII.

Accommodez-vous autant que vous le pourrez à l'humeur, à l'eſprit & aux deſirs de vos parens, de vos amis, & generalement de tous ceux avec qui vous aurez affaire. C'eſt le moyen d'être bien avec les uns & les autres ; c'eſt le moyen que chacun recherche à faire liaiſon avec vous, & que tout le monde ſoit content de vous.

IX.

Ce n'eſt ſouvent ni la bonne mine, ny l'enjouëment qui plaiſt dans un homme ; mais un certain air & un je ne ſçay quoy

d'honneſte & d'engageant, qui fait qu'on ſe trouve de la ſympathie pour lui, & qu'on ſe ſent porté à l'aimer dés qu'il paroit. Il y a des gens qui ſont mieux faits que lui & qui ont en effet plus de merite, qui ne ſont pas neanmoins ſi bien receus, & pour leſquels on ne marque pas la même joye quand on les voit. Lorſque vous aurez du merite, vous ſerez eſtimez, mais vous ſerez aimez quand vous aurez un abord & un air riant & engageant, & pour lors on ne vous trouvera jamais qu'avec joye, comme on ne vous quittera qu'avec peine.

X.

Ne comptez pas ſur vôtre bien, ſur vôtre jeuneſſe, ſur vos bonnes qualitez. Si vous n'avez le don de plaire vous

n'en ſerez pas plus aimez, & ſi vous ne ſçavez pas vivre agreablement avec le monde, le monde n'en vivra pas plus agreablement avec vous.

XI.

Soyez toûjours retenus & reſpectueux avec les Dames, toûjours ſages, prudens & d'une égale humeur avec les gens de vôtre âge, de vôtre qualité, & de vôtre profeſſion.

XII.

Ne bruſquez & ne chagrinez jamais perſonne. Soyez complaiſans en tout tems & en tous lieux. Que l'on vous reconnoiſſe toûjours prêts à entrer dans les ſentimens de vos amis. Ne ſoûtenez jamais vos opinions avec chaleur; déferez beaucoup à celles des autres, & ſur tout n'ayez jamais de contretems.

XIII.

Faites bon viſage à tous ceux que vos emplois, vos affaires & la ſocieté civile vous feront voir. Ménagez en toutes occaſions leurs humeurs & leurs eſprits ; approuvez-en ou au moins excuſez-en la conduite, & on applaudira par tout à la vôtre.

XIV.

Ne ſoyez jamais à charge à perſonne. Soyez civils ſans contrainte & ſans ceremonie ; n'outrez pas l'honnêteté que vous devez à vos amis & à ceux qui vous rendent viſite ; cela leur feroit peine.

XV.

Vivez dans une certaine liberté, qui n'eſt ni trop reſpectueuſe ni trop familiere ; dans une certaine liberté, que ceux qui ont le plus de politeſſe ont

établie parmi eux, que l'uſage & la coûtume ont autoriſée, & qui eſt bien receuë par tout.

CHAPITRE VI.

Conſeils ſur tout ce qui a du rapport à la Religion.

I.

MEs chers Enfans, vous ne ſçauriez étre trop zelez pour tout ce qui a du rapport à la Religion. Loin de la faire ſervir à vos vuës, à vos deſſeins & à vos interêts, vous ne devez conſiderer vos emplois & vôtre naiſſance, que pour les faire ſervir à la Religion, & à les en faire dépendre.

II.

Le libertinage ordinaire des

hommes ne va pas à méconnoître qu'il y a une vraye Religion, mais à ne pas vivre ſelon les loix & les maximes de cette Religion. On ſçait ce que l'on doit croire, on ſçait de plus ce que l'on doit faire, & ſouvent on en demeure là ; ne vous contentez pas de croire, & ne remettez pas à faire dans un âge avancé, ce que vous étes obligez de faire en tout tems.

III.

La foy doit étre le principe de toutes vos actions, les mauvaiſes l'obſcurciſſent & l'étouffent. Tenez pour certain que le déſordre méne toûjours plus loin qu'on ne penſe; c'eſt un feu qu'on ne peut éteindre quand on le veut, c'eſt un torrent qu'on ne peut arrêter quand on le ſouhaite. On ſe perſuade dans

le commencement qu'il n'ira qu'à la corruption des mœurs, & on ne prevoit pas que cette corruption ſe communiquera infailliblement & s'étendra juſque ſur la creance. Je ſouhaite que l'experience ne vous faſſe pas connoître, que la foy ne peut guere demeurer ſaine avec tant de corruption.

IV.

Attachez-vous à la Religion, & non pas aux perſonnes qui font profeſſion de cette Religion. Attachez-vous à vôtre creance, & non pas à ceux qui vous l'ont enſeignée. Il eſt difficile de démêler le zele d'avec l'interêt. Souvent on les déguiſe ſi bien, qu'on les prend l'un pour l'autre, & que les plus habiles s'y méprennent.

V.

Quoique toutes les vertus du Chriſtianiſme forment & entretiennent un ſaint commerce entre Dieu & nous, il eſt neanmoins certain qu'il y a une vertu particuliere, dont le propre effet eſt d'unir la creature raiſonnable avec ſon Createur, & de la lui ſoûmettre par des marques autentiques de reſpect & d'adoration ; & cette vertu c'eſt la Religion.

VI.

Ne prétendez pas pouvoir être jamais gens de bien, ſi vous n'avez beaucoup de Religion. La Religion eſt la premiere des vertus, & vous n'en pouvez douter, ſoit que vous la conſideriez par rapport à ſon objet, ſoit par rapport à ſes fonctions & à ſa fin. On peut même aſſu-

rer qu'elle renferme par excellence toutes les vertus.

VII.

Nôtre Religion eſt admirable dans ſes maximes, & les veritez fondamentales qu'elles établit, ſont toutes divines. Dans les autres Religions, on donne quelque choſe à la raiſon, beaucoup aux paſſions, & preſque tout à la nature ; dans la nôtre on combat ſes paſſions, on détruit la nature, & on ſoûmet la raiſon.

VIII.

Vous ne ſçauriez trop éviter la compagnie de ces Eſprits forts, qui font profeſſion de ne rien croire. Regardez les toûjours comme des phreneticques, à qui une fiévre chaude donne de puiſſantes forces, & ſoyez perſuadez que plus ils en

ſont paroître, plus ils ſont en danger de ſe perdre. La force d'eſprit qu'ils ſe donnent ne doit pas ſeulement paſſer dans vos eſprits pour une grande foibleſſe, mais pour une veritable folie.

IX.

A parler ſincerement on peut dire, qu'il y a peu de gens de qualité qui ſçachent bien ce que c'eſt que leur Religion, & en quoi elle conſiſte. On eſt élevé par des parens qui font profeſſion du Chriſtianiſme, on en fait de même profeſſion; mais pour l'ordinaire on s'étudie bien plus à vivre ſelon les maximes du monde & les faux principes d'une Nobleſſe toute mondaine, que ſelon les loix & les preceptes de la Religion. Vous ſçavez, mes chers Enfans,

que mes premiers ſoins ont été de vous élever en Chrétiens, & que je vous ai toûjours fait entendre que c'étoit là le plus important de vos devoirs. Je ne ſçaurois trop vous le dire ni trop repeter, & vous ne ſçauriez trop bien vous en reſſouvenir, & trop travailler à en profiter.

X.

Plus on eſt dans la pratique des bonnes œuvres, plus la foy s'augmente ; au contraire lors que l'on eſt dans le déreglement, peu à peu on ceſſe de craindre, & quand on a ceſſé de craindre on ceſſe de croire. Tremblez ſur ce que je vous dis, & ne vous flatez pas ſur vôtre conduite. Ce n'eſt pas croire que de ne pas vivre ſelon ſa creance.

XI.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir auſſi qu'une veritable Religion ; c'eſt mal creance, c'eſt la vôtre, ſoyez y fermes, & que rien n'y puiſſe donner atteinte.

XII.

L'on ſe fait ſouvent une trompeuſe idée de la Religion, & on la regarde comme ennemie des douceurs de la vie ; mais cette idée eſt fauſſe, puis que la Religion ne renferme que des maximes qui conviennent à tous les gens d'honneur, & que ces maximes ſemblent n'avoir été établies, que pour rendre la ſocieté civile plus douce & plus agreable.

XIII.

L'experience vous fera connoître que plus on a de Reli-

gion, plus on eſt eſtimé & aimé dans le monde, & la raiſon de cela eſt, que plus on a de Religion, plus on eſt charitable envers les pauvres, honnête avec ſes ſemblables, reſpectueux à l'égard de ſes ſuperieurs ; en un mot que plus on a de Religion, plus on oblige ſes parens & ſes amis, & plus on rend juſtice à tout le monde. Le moyen qu'un homme de ce caractere & qui vit de cette maniere, ne s'attire pas l'eſtime & l'amitié de tous les autres ?

XIV.

Vous ne ſçauriez trop vous appliquer à apprendre la Religion ; je veux dire, à apprendre ce qu'elle enſeigne, à quoi elle vous oblige, ce qu'elle vous defend, & ce qu'elle vous commande.

XV.

La ſcience de la Religion eſt une ſcience que peu de gens étudient, & que tout le monde croit ſçavoir. On va à la Meſſe, on prie Dieu, & on donne l'aumône. Voila ce qu'on appelle ordinairement avoir de la Religion ; mais ſi celui qui vit ainſi a quelque habitude criminelle, s'il eſt ſujet au vin, & s'il paſſe la meilleure partie de ſa vie dans le jeu & dans des plaiſirs ſemblables, on peut aſſurer que cet homme ne s'attache qu'à l'exterieur de la Religion, qu'il n'en a qu'une legere teinture, qu'il n'en connoît que les déhors, & qu'il n'en ſçait ni l'eſprit, ni les preceptes, ni les maximes. Mes chers Enfans, quand vous aurez de la Religion, vous ren-

drez à chacun ce qui lui appartient, & vous vivrez avec tout le monde, comme vous ſouhaitez que tout le monde vive avec vous.

XVI.

Quelque zelez que vous paroiſſiez pour la Religion, les preuves exterieures que vous en donnerez ne ſeront point édifiantes, ſi elles ne ſont jointes aux eſſentielles marques d'une veritable pieté.

CHAPITRE VII.

Conſeils ſur tout ce qui regarde les compagnies que l'on doit voir.

I.

MEs chers enfans, il faut que vous vous donniez à vos emplois d'une maniere à ne vous pas ôter à vos parens & à vos amis ; il faut que vous vous prétiez quelquefois au monde, & que vous ne vous y donniez pas.

II.

Trop de converſations & de viſites inutiles rendroient vôtre vie molle & effeminée ; beaucoup d'occupations & un peu de

compagnie la rendront honnête, douce & agreable.

III.

Les eſprits ont beſoin de relâche ; une application continuelle les rebute ; & comme il faut que par le travail vous preveniez les maux que l'oiſiveté vous feroit reſſentir, il faut de même que par quelque divertiſſement vous ſoulagiez les peines que le travail vous cauſera.

IV.

Un peu de mélange dans la vie, rétablit ou entretient la paix de l'eſprit & du cœur. Un peu de ſocieté fera que vous oublirez vos chagrins, & que le preſent vous ôtera l'idée du paſſé.

V.

La vie eſt comme une montre que l'on doit regler par les

differentes rouës qui la compoſent, & qui la mettent dans un mouvement continuel, une ſeule ne ſuffit pas. Ce n'eſt pas vous rendre maîtres des fonctions de vos charges, que de n'en ſortir jamais; c'eſt vous en faire volontairement les eſclaves.

VI.

C'eſt trop prendre ſur vous, que de ne vous regarder que pour les affaires. Nôtre eſprit eſt une terre feconde capable de porter toutes ſortes de grains; mais il lui faut du repos: ou pour parler plus juſte, nôtre eſprit eſt un Fermier avec lequel nous devons en bien uſer, & lui donner du tems pour nous ſatisfaire. Quand on le preſſe trop de payer, on l'accable & on le ruine.

VII.

Je ne vois rien de plus avantageux pour vous, que de vous bien connoître. Ne vous demandez rien dont vous ne ſoyez capables, & quand vous en ſerez capables, ne vous le demandez pas trop ſouvent, de peur d'outrer vos talens,

VIII.

Chacun a ſon tour d'eſprit. Vous réüſſirez toûjours quand vous ne paſſerez pas les bornes du vôtre, & que vous ne le ferez pas travailler ſur le fond d'autrui.

XI.

Vous vous trouverez peut-être entre ceux qui ne donnent pas aſſez aux entretiens du monde, & ceux qui y donnent trop; cet heureux milieu vous doit rendre contens. Si vous condamnez la vie des uns, n'enviez

pas

pas celle des autres. Accommodez vos mœurs & vos actions à vôtre humeur à vôtre genie & à vôtre temperament, & n'en ſouhaitez pas davantage.

X.

On ſe ſert dans nos armées de Trompetes, de Fifres, de Timbales & de Tambours, pour exciter & animer les ſoldats dans les occaſions. Au contraire les Lacedemoniens étoient ſi braves & ils ſe ménageoient ſi peu dans les combats, que pour les retenir on avoit recours à des Flûtes, & à d'autres inſtrumens de cette nature, dont le ſon agreable & doux charmoit, pour ainſi dire, ou endormoit leur bravoure. Il en eſt de même des eſprits. Il y en a qui doivent étre portez & excitez au travail, & il y en a d'autres

qui n'en prennent que trop, & dont il faut moderer l'aplication & l'activité. Rien à mon gré n'eſt plus capable de faire goûter à ces ſortes d'eſprits quelque plaiſir dans cette moderation, que la compagnie & les entretiens qu'ils peuvent avoir avec leurs parens & leurs amis.

XI.

C'eſt jetter ſon merite à la tête des gens que de vouloir toûjours paroître ce que l'on eſt, & ce que l'on vaut. Un Avocat n'a pas toûjours la plume à la main, un Soldat n'eſt pas toûjours ſous les armes, & une belle femme ſe plaiſt quelquefois à être maſquée. Ce ſont-là les leçons que je veux bien vous donner, afin que vous n'aimiez pas toûjours les occupations ſerieuſes, & que vous cherchiez

de temps en temps les innocens plaiſirs d'une compagnie divertiſſante & agreable.

XII.

Vous devez haïr le monde, je l'avoüe, quand il ne parle que de vanité, de bagatelles ou d'affaires; mais vous le pouvez aimer quand il ne ſervira qu'à vous remettre l'eſprit de vos occupations, & qu'à vous faire paſſer quelques momens avec douceur & avec plaiſir.

XIII.

Dans mon ſens, il n'y a point d'engagement pareil à celui que l'on ſe fait par les emplois de conſequence; & de toutes les ſervitudes celle que l'on s'impoſe par un établiſſement conſiderable & par une haute fortune, me paroît la plus grande & la plus incommode. Pour peu

que vous y faſſiez reflexion, vous ſerez de méme ſentiment que moi.

XIV.

Il me ſemble qu'il eſt plus avantageux de n'avoir point du tout d'emploi, que d'en avoir trop, qu'il eſt plus agreable d'être toûjours ſeul, que de ne pouvoir jamais l'être ; de maniere que vous devez conclure, que pour mener une vie douce & tranquille, vous devez la diverſifier, & chercher compagnie quand vous aurez été quelque temps ſans en avoir.

XV.

Ne faites pas toûjours la même choſe, cela feroit trouver la vie languiſſante & ennuyeuſe. Faites ſucceder l'agreable à l'utile, & que le plaiſir marche ſur les pas du travail ;

je veux dire qu'aprés beaucoup d'application, vous devez aller voir vos amis, & goûterà longs traits la douceur de leur converſation.

XVI.

Ne ſoyez jamais à charge à aucune compagnie. Quand vous reconnoîtrez que celle où vous entrerez eſt en affaire, n'y demeurez pas à contre-temps. Il faut ſçavoir joüir des compagnies, & s'en priver avec prudence & ſelon les occaſions.

XVII.

Ne faites jamais habitude avec des libertins ou des joüeurs, il n'i a rien à gagner avec eux. La perte de vôtre temps & de vôtre argent, eſt la moindre choſe que vous ayez à craindre avec des gens de ce caractere. Fuyez-en la compagnie avec

beaucoup de ſoin & de circonſpection.

XVIII.

Ne vous amuſez pas à rendre viſite à des gens toûjours oiſifs & qui n'ont jamais rien à faire, ils vous rediront cent fois la même choſe. C'eſt une ſuite de diſcours qui n'aboutit qu'à des bagatelles; leur loiſir continuel eſt un vuide qu'ils ſont bien aiſes de remplir, même aux dépens de leurs parens & de leurs amis; en un mot on ne ſçauroit finir avec eux.

XIX.

Evitez auſſi avec beaucoup d'exactitude, ceux qui ſont chauds & prompts. Ce ſont gens à vous bruſquer pour rien, & à pouſſer les choſes ſans raiſon & ſans meſure; vous vous feriez ſeurement des affaires

avec eux, dont vous ne vous tireriez peut être qu'avec peine.

XX.

Lors que dans les compagnies on vous traitera avec honneſteté & politeſſe, vous n'en devez pas demander davantage. En effet vous ne devez ſouhaiter quelque choſe de plus, que de ceux auſquels l'amitié, la nature ou les emplois vous ont unis. Les dehors des autres vous doivent ſuffire ; il n'eſt pas neceſſaire que leur cœur parle par leur bouche, & qu'il ſoit d'accord avec ce qu'ils font paroître, pour vous donner lieu d'en être contens.

XXI.

Ce n'eſt pas ce que l'on vous dira, qui vous doit perſuader que l'on a pour vous de l'eſtime & de la conſideration, c'eſt la

maniere dont on vous le dira : Trois paroles en valent une douzaine, quand elles ſont accompagnées d'un viſage riant & engageant. Il y a un air de dire les choſes qui fait juger que'lles partent du cœur, & que la bouche n'en eſt que la fidelle & obligeante interprete.

XXII.

Pour vous rendre agreables dans les compagnies, ne dites pas toûjours ce qui vous paroît de bon & de curieux, mais entretenez ceux avec qui vous étes, de ce qui eſt de leur goût & de ce qu'ils aiment. Faites-vous un plaiſir d'entrer dans celui des autres & de leur en procurer.

XXIII.

Vous ne devez pas vous deffendre la compagnie d'un homme

me de vôtre connoiſſance, parce qu'il eſt quelquefois bizarre & inquiet, puis qu'il a de bons intervales. Et de quel uſage ſeroit vôtre raiſon, ſi vous ne vous en ſerviez pas en quelques rencontres ? Cet homme a de fâcheux défauts, oüi, mais il a de bonnes qualitez. Faites grace aux uns en faveur des autres, & ne ceſſez pas de le voir. Compatiſſez à ſes foibleſſes, parce qu'il eſt genereux, qu'il a beaucoup d'eſprit, & qu'il a l'ame belle, pleine de droiture & de probité. Ce que vous en ſouffrirez ne merite pas que vous y faſſiez attention.

XXIV.

Si vous étes ſi difficiles à vous faire des habitudes, on le ſera de même avec vous ; ſi vous recherchez tant de bonnes quali-

tez dans ceux avec qui vous voulez avoir commerce, ils les rechercheront de même en vous, & étes-vous ſûrs qu'ils les y trouveront ? Il vaut mieux ne ſe pas faire un goût ſi delicat, on s'en rend la vie plus douce & plus agreable.

CHAPITRE VIII.

Sur le méme ſujet.

I.

MEs chers enfans, ne voir perſonne ou en voir peu, c'eſt s'interdire d'innocens plaiſirs ; mais auſſi paſſer toute vôtre vie dans les ruelles des femmes ou dans des viſites continuelles, c'eſt vouloir perdre l'appétit à force de manger; c'eſt

vous remplir de viandes communes, & vous deffendre celles qui ſont delicates & exquiſes.

II.

Un entretien, pour étre bon & utile, doit étre de choſes morales, honnétes ou chrétiennes; mais il faut qu'il ſe faſſe entre un petit nombre de gens choiſis. Evitez la cohuë.

III

Les belles Lettres, l'Hiſtoire, & tout ce qui regarde les Sciences & les Arts, ſont auſſi la matiere d'une converſation fort agreable; ſur tout quand elle ſe paſſe avec ordre & politeſſe, & non d'une maniere critique & pedanteſque.

IV.

Evitez avec ſoin les compagnies où l'on ne debite que des fadaiſes, où toute la converſation

roûle ſur les divertiſſemens du monde, & ſur cent faux raiſonnemens que l'on fait ſur les intereſts des Princes. Ne ſoyez jamais d'humeur à vous faire un plaiſir de perdre ainſi le temps, & d'entendre tant de bagatelles.

V.

Lorſque dans les compagnies vous trouverez des gens un peu trop libres, faites-leur connoître que cela n'eſt pas de vôtre goût, & que vous ne vous accommodez pas d'une converſation de cette nature.

V I.

Ne rougiſſez pas de l'Evangile dans ces rencontres, & vous ferez rougir ceux qui s'oublient, & qui s'oubliant ne ſont pas auſſi retenus dans leurs paroles qu'ils le devroient étre. Prenez un air ſerieux, & ils ſe tairont auſſi-tôt.

VII.

Soyez toûjours dans les compagnies comme vous étes chez vous, ſans ſortir de vôtre caractere, c'eſt à dire, toûjours honnêtes, agreables & obligeans. Ne vous démentez ni par vos paroles ni par vos actions; faites en tous lieux paroître une égalité d'humeur & d'eſprit, & tout le monde ſe fera honneur de vous connoître & de vous avoir pour amis.

VIII.

Dans les compagnies où vous vous trouverez, parlez de la vertu ſans affectation, & ſans vouloir paſſer pour devots; de nouvelles ſans empreſſement & ſans trop de curioſité; de ce qui ſe paſſe parmi ceux qui ſont de vôtre commerce, ſans envie, ſans critique & ſans jalouſie.

IX.

Donnez vos avis ſans vous applaudir ; declarez vos ſentimens ſur ce que l'on vous propoſera ſans décider ; dites ce que vous penſez ſans prétendre que l'on défere à vos vûës & à vos raiſonnemens, ſoûtenez vos opinions ſans chaleur, & goûtez ſans peine celles des autres.

X.

Si vous étes de cet eſprit & de cette humeur, vous ſerez bien receus dans toutes les compagnies. Vous n'y ſerez pas plûtôt entrez, que chacun vous en marquera ſa joye, & quand vous en ſerez ſortis, chacun ſe regardera & ſemblera ſe dire, que l'ame de la compagnie n'y eſt plus, & qu'il n'en reſte que le corps.

XI.

Si vous étes de ce caractere, vous aurez beau faire tous les jours pluſieurs viſites, on vous reprochera que vous étes ſedentaires, & que vous aimez trop vos maiſons. Vos viſites paroîtront ſi rares & ſi courtes, que l'on vous accuſera obligeamment d'oublier vos amis, ou l'on vous croira accablez d'affaires & de procez.

XII.

Il vous ſera agreable de voir que par tout où vous irez on vous fera cent careſſes, cent honnêtetez, cent civilitez, & que l'on vous trouvera à redire par tout où vous n'irez pas.

XIII.

Quand vous ſerez avec vos amis, tâchez de leur plaire & de leur étre agreables; n'y pré-

nez jamais l'air des Philoſophes ou des Devots.

XIV.

Vous ne pouvez avoir trop de retenuë dans vos paroles ni trop de modeſtie dans vos actions, je l'avouë ; mais il faut auſſi que l'on demeure d'accord qu'avec ſes amis on ne peut avoir trop d'agrément ni trop d'enjoûment cela leur plaiſt, cela les gagne, & l'on en fait aprés ce qu'on veut.

XV.

Ne vous mettez pas en tête d'avoir toûjours grande compagnie chez vous, ce ſeroit trop aimer le monde, & ne vous pas aimer aſſez. Ne vous mettez pas auſſi ſur le pié de n'en vouloir jamais avoir, ce ſeroit vous aimer trop, & pouſſer trop loin vôtre retraite.

XVI.

Soyez avec vos parens autant que la bienſeance vous le permettra. Donnez-vous à vos amis dans le tems que la complaiſance ſemblera l'exiger, mais que ce ſoit toûjours ſans vous faire préjudice ſur les heures, que demande de vous le ſoin de vôtre famille & de vôtre domeſtique.

XVII.

Accordez avec eſprit, ce qui regarde les devoirs de vôtre conſcience avec le plaiſir de rendre & de recevoir viſite. Voyez vos parens dans un tems, & vos amis dans un autre, & trouvez-en toûjours pour vous.

XVIII.

Rien ne touche plus vivement que l'exemple. Tout ce qui paſſe par les oreilles fait peu d'im-

preſſion ; mais ce qui paſſe par les yeux va gagner le cœur. C'eſt pour cette raiſon que l'exemple eſt toûjours efficace, & qu'on le peut regarder comme un livre vivant, qui apprend ſans ceſſe ce que l'on doit faire. Ce que je vous dis doit vous porter à ne hanter que des gens d'honneur & de probité. Ce ſont des modeles que vous devez toûjours vous propoſer, & vous ne pouvez manquer quand vous les ſuivrez.

XIX.

Vous remarquerez aiſement la regle de vôtre conduite, dans celle d'un homme de bien que vous verrez ſouvent. Sa prudence, l'égalité de ſon humeur, & ſes belles inclinations ſeront d'un grand poids, pour vous faire entreprendre de l'imiter en toutes choſes.

XX.

L'exemple de cet homme de bien ſera un écho qui vous redira à toutes heures ce que vous étes, & ce que vous devriez étre. Cet exemple ſera un miroir qui vous repreſentera à tous momens vos foibleſſes ; ce ſera un tambour ou une trompette qui vous animera ſans ceſſe à bien faire.

XXI.

Cet exemple ſera une viande qui vous nourrira, vous fortifiera,& vous fera vivre en gens d'honneur & de probité. Enfin cet exemple ſera une loy qui vous impoſera l'heureuſe neceſſité de bien vivre.

CHAPITRE IX.

Conſeils ſur les Raports.

I.

MEs chers Enfans, ne faites jamais de rapports. Les rapports font toûjours des affaires & broüillent preſque toûjours les parens & les amis. De plus, ils font naître des ſoupçons & des querelles, qui ont de fâcheuſes ſuites. Il eſt rare que des gens de qualité & qui ſçavent vivre en faſſent; les gens d'honneur & de probité n'en font jamais.

II.

Soyez une bonne fois perſuadez que les rapports nuiſent toûjours à celui qui les fait, à

celui à qui on les fait, & à celui ou à celle de qui on les a faits. Ce ſont des coups de ſabre qui en tuënt ou bleſſent trois tout à la fois.

III.

Vous ne ſçauriez faire de rapports, que dans la vûë d'obliger celui à qui vous les voulez faire, ou de vous ſatisfaire en les faiſant. Vous n'entrerez jamais dans les interêts des perſonnes de qui vous les voulez faire, & ce ſera toûjours à leurs dêpens que vous les ferez.

IV.

Loin d'obliger celui à qui vous les voulez faire, vous lui cauſerez mille ſujets de chagrin & de jalouſie, & cette jalouſie donnera peut-étre lieu à une prompte colere & à une vengeance precipitée. Voilà le plai-

ſir & le ſervice que vous rendrez quand vous aurez l'indiſcretion de faire de ſemblables rapports.

V.

Vous n'y trouverez pas auſſi vôtre compte, puiſque d'une part vous ferez des ennemis de tous ceux de qui vous parlerez, & que de l'autre vous vous devez faire un honteux reproche, de déſobliger des gens, qui ne vous en ont pas donné ſujet, & qui peut-étre diſent mille biens de vous dans le moment que vous les outragez. Des gens d'honneur & de probité ne ſont pas capables d'une telle injuſtice & d'une ſi grande lâcheté.

VI.

Non ſeulement vous ne devez point faire de rapports, mais vous ne devez pas ſouffrir que

l'on vous en faſſe. Les faiſeurs de rapports ſont toûjours regardez d'un mauvais œil.

VII.

Vous ne pouvez vous mettre ſur le pié de faire des rapports, ſans donner beaucoup de priſe ſur vous ; & ſoyez perſuadez que l'on vous rendra bien ce que vous aurez prété, & qu'on vous le rendra avec plaiſir & avec uſure. Rien ne tombera par terre de tout ce que vous direz, ou de tout ce que vous ferez, & l'on prendra grand ſoin en tout tems & en tous lieux, de vous faire paſſer pour ce que vous étes.

VIII.

Affectez de faire connoître en toutes rencontres, que les rapports ne ſont pas de vôtre goût, & que vous les oubliez

ſi-tôt qu'on vous les a faits. Témoignez que vous êtes perſuadez que tout ce que l'on dit des abſens, eſt pour l'ordinaire ſuſpect faux & exageré.

IX.

Quand vous ferez connoître que les rapports ne vous plaiſent pas, vous déconcerterez tous ceux qui vous en vouloient faire, & l'air ſerieux que l'on remarquera en vous ſur les rapports que l'on vous aura faits malgré vous, condamnera ceux qui vous les ont faits, & encore plus ceux qui ſont cauſe qu'on vous les a faits.

X.

Un homme ſage n'écoute jamais de rapports, & par cette conduite il ferme la bouche à tous ceux qui lui en pourroient faire. Vous vous épargnerez de

fâcheux

fâcheux momens, quand vous vous déclarerez contre les rapports, & vous en procurerez de bons à ceux qui étoient d'humeur a en faire, les gueriſſant de cette honteuſe paſſion.

XI.

N'ayez jamais de langue ni d'oreilles pour les rapports. Je ne ſçay qui eſt le plus coupable de celui qui les écoute, ou de celui qui les fait, mais je ſçay bien que rien n'entretient davantage un homme dans l'indigne habitude d'en faire, que l'audience facile qu'on luy donne, & la joye qu'on luy témoigne avoir de les entendre.

XII.

Vous devez toûjours mettre un voile ſur le viſage de vos amis, pour les empêcher de voir ce qui leur pourroit faire

de la peine. Vous devez à leur égard vous impoſer un ſilence perpetuel ſur toutes les choſes qui les peuvent chagriner. Il n'y a point de prétexte, quelque ſpecieux qu'il vous paroiſſe, qui vous autoriſe à leur faire des rapports dans ces rencontres.

XIII.

Une des premieres loix, non-ſeulement de l'amitié, mais encore de la ſocieté civile, eſt d'en bannir pour jamais toutes ſortes de rapports. Il y a mille choſes qui regardent les familles, qui vont audelà de l'amitié & de la liaiſon ordinaire que l'on a avec ceux de ſa connoiſſance. C'eſt outrer cette amitié & cette liaiſon, que de leur faire prendre des ſoins qui ne ſont point de leur reſſort.

& de leur portée.

XIV.

Ce ſeroit une imprudence à vous de rapporter une choſe, que vous ne ſçauriez que par quelque particulier, qui a pû mentir ou exaggerer, & ce ſeroit une injuſtice de vouloir faire croire aux autres, ce que vous ne ſçavez que de cette maniere. Cependant c'eſt une injuſtice que l'on ne commet que trop ſouvent, parce qu'on eſt peu en garde de ce côté-là, & que l'on ſe laiſſe aiſément aller à la commettre, ſur ce faux principe que l'on n'y a point de part, & qu'elle ne regarde que celuy qui a dit ce que l'on rapporte, & qu'il en doit être garant.

XV.

L'infidelité d'un ami qui a

trahy vôtre ſecret, ne vous mettez pas en droit d'en uſer de même à ſon égard, & de rapporter à d'autres ce qu'il vous a dit en confidence. Vôtre devoir ne dépend pas du ſien; ſa faute n'autoriſe pas la vôtre. Il a violé le ſecret que vous luy aviez confié, c'eſt une faute qu'on ne peut excuſer; neanmoins il merite que vous le conſideriez, non pour ce qu'il vous eſt à preſent, mais pour ce qu'il vous a été. Le ſecret que vous luy devez eſt une vieille dette, elle ſubſiſte toûjours; & vous ne luy devez pas moins ce ſecret maintenant, que vous luy devriez l'argent qu'il vous auroit prêté quand vous étiez unis.

XVI.

Un rapport d'une bagatelle fait par un de vos amis, ne vous

donne pas lieu de rompre avec luy, il faut que vous ſouffriez cette petite indiſcretion, que vous vous la rendiez utile, & que vous táchiez d'en profiter. Elle vous aprendra à vous ménager davantage, & à ne vous pas communiquer ſi facilement, ſur tout dans les choſes qui ſont de conſéquence.

XVII.

Il n'y a ni bien ni honneur à faire des rapports, & s'il étoit permis de mal juger de ceux qui nous parlent, dés qu'un homme me feroit un rapport, je le croirois capable de toutes ſortes de vices, puis qu'il n'y en a point qu'on puiſſe éviter plus facilement. Oüy; un ſeul rapport qu'un homme m'auroit fait, me donneroit une idée de ſon humeur & de ſon eſprit, dont

je ne reviendrois pas ſans peine.

XVIII.

Ne ſouffrez jamais à vôtre table, ni dans vos promenades, ni dans vos plaiſirs, ceux qui ſe mêlent de faire des rapports. Regardez-les toûjours comme les ennemis déclarez de la ſocieté civile, comme gens à être chaſſez de toutes les compagnies, comme gens que l'on doit montrer au doigt : en un mot comme des fourbes ſans honneur & ſans probité.

CHAPITRE X.

Conſeils ſur les devoirs de la conſcience.

I.

MEs chers Enfans, vous ne ſçauriez être trop exacts ni trop circonſpects ſur tout ce qui regarde la conſcience. Preſque tout le monde ſe fait honneur d'être delicat ſur cette matiére, mais ſouvent tout ce monde n'en vit pas mieux, parce que cette delicateſſe dont il ſe pique eſt imaginaire, & que pour l'ordinaire il ſe fait une conſcience à ſa mode.

II.

Cette delicateſſe de conſcien-

ce que la plûpart du monde ſe donne, ne doit paſſer dans vos eſprits que pour imaginaire, parce qu'il eſt aiſé de ſe former une idée d'une delicateſſe que l'on n'a point, & que ſouvent l'on ne fait tomber cette delicateſſe que ſur des crimes énormes qu'on ne commet pas, ou que ſur des vices auquels on ne ſe ſent porté ny par humeur, ny par inclination.

III.

La pluſpart du monde ſe fait auſſi une conſcience à ſa mode, parce qu'il ne fait point ſcrupule de mille choſes, qui ont rapport à ſes intereſts, à ſon ambition ou à ſes plaiſirs. Ainſi il ſe croit fort délicat ſur les devoirs de ſa conſcience, parce qu'il ne fait pas conſcience de tout ce qu'il veut faire, & que ſa delicateſſe

lleateſſe ne tombe que ſur ce qu'il ne veut pas faire.

IV.

Si vous n'avez de la conſcience que de cette maniere, vous ne devez guere vivre en repos, & je vous puis aſſeurer que vous reſſemblez aux malades qui ſe deffendent le vin & le fruit, & qui mangeant par excez de toutes ſortes de viandes, ſont à toutes heures en danger de mourir.

V.

Tout le monde ſçait que nous nous devons ſoûmettre à la Loi de Dieu, que c'eſt nôtre conſcience qui nous fait connoître à-quoi cette Loi s'étend, & les reproches que nous avons à nous faire ſur ce ſujet.

VI.

Nôtre conſcience eſt un miroir, dans lequel nous nous re-

connoiſſons pour ce que nous ſommes. C'eſt dans ce miroir que vous vous verrez à découvert, & que rien ne vous ſera caché du bien ou du mal que vous aurez fait. Vous avez beau vous flatter, ce miroir ſera toûjours fidelle, & vous repreſentera toûjours vôtre interieur tel qu'il ſera.

VII.

Nôtre conſcience eſt un livre, dans lequel nos penſées, nos paroles & nos actions ſont écrites, c'eſt un Regiſtre qui tient compte de tout. Ce Livre ou ce Regiſtre s'ouvre quelquefois de luy-méme, & c'eſt lorſque nos peines d'eſprit & les reproches que nous nous faiſons, nous portent à changer de vie; mais ce livre ſe referme preſque auſſitôt, parce que nous ne nous ap-

pliquons pas aſſez à profiter des bons mouvemens que nous reſſentons, & que ces bons mouvemens durent peu, manque d'y être fidelles.

VIII.

Je dis plus, nôtre conſcience eſt comme un égoût, où toutes les ordures de nôtre vie vont ſe décharger, & cét égoût eſt quelquefois ſi plein, qu'il regorge; mais de peur que la mauvaiſe odeur qui en ſort, ne nous incommode & ne nous faſſe peine, nous le rebouchons incontinent, & nous le couvrons de fleurs, c'eſt à dire, de vains projets de converſion, & de fauſſes eſperances d'un veritable détachement. Pour peu que nous le rebouchions ainſi, nous reprenons le train ordinaire de nôtre vie, & nous nous endurciſſons

plus que jamais dans le mal. Je ſouhaite que vous ne ſoyez pas du nombre de ceux qui en uſent de cette ſorte, & je ne vous dis tout ceci, qu'afin que vous n'en ſoyez pas.

IX.

Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux & à regarder le Ciel, pour entendre ſa voix & pour apprendre les merveilles de celuy qui l'a créé. Vous n'avez de même qu'à jetter les yeux ſur vôtre conſcience, pour entendre ſa voix qui vous reprochera ſans ceſſe l'abus que vous ferez de vos lumieres & de vôtre ſanté, ſi en effet vous en abuſez.

X.

Malheur à vous ſi vous ne l'écoutez pas, ou ſi vous la faites parler ſelon vos deſirs ; puiſque quelque injuſtice qu'elle vous

conſeille, & quelque plaiſir qu'elle vous permette, vous ſerez toûjours ceux qui y perdront le plus, & qui en ſeront les plus punis.

XI.

Vous ne pouvez ſuivre une meilleure regle que celle de la conſcience, mais ne la corrompez pas, afin qu'elle s'accommode à vos humeurs, à vos inclinations & à vos foibleſſes.

XII.

Pourquoy voyons-nous quelques-uns de nos amis ſe convertir veritablement & de bonne foy, & pourquoy en voyons-nous d'autres ne ſe convertir qu'en apparence & pour quelques jours, ſi ce n'eſt parce que les uns font une ſerieuſe reflexion ſur ce que leur conſcience leur dit, & que les autres n'en font

qu'une legere ; que les uns l'écoutent attentivement, & que les autres ne l'écoutent que dans le tumulte du monde, & encore tout pleins de leurs paſſions ?

XIII.

Celui qui ne veut pas payer ce qu'il doit, ne veut ni voir ni entendre ſes creanciers ; il les fuit & ſe cache dés qu'ils paroiſſent. La même choſe vous arrivera à l'égard de vôtre conſcience, ſi vous ne voulez pas jetter les yeux ſur elle ni l'entendre ; dés qu'elle ſe preſentera à vous, cent faux prétextes vous ſerviront de voiles pour vous cacher ; vous vous déroberez à elle, & vous la perdrez de veuë à tous momens.

XIV.

Que la conſcience d'un homme de bien eſt differente de

celle d'un mondain, d'un avare & d'un voluptueux ! Le premier examine ſans ceſſe ce que ſa conſcience demande de lui, & il ne l'a pas plûtoſt connu, qu'il court & qu'il vole à l'execution. L'autre n'a jamais le tems ni la volonté de la conſulter, & encore moins d'executer ce qu'elle lui conſeilleroit. Rendez-vous juſtice, & voyez comment vous en uſez.

XV.

Celui qui aime le jeu & la Comedie, ne fait pas conſcience de donner preſque tout ſon tems à l'un, & de perdre ſouvent pluſieurs heures à l'autre. Au contraire, celui qui fait profeſſion de vivre avec honneur & probité, fait conſcience que le jeu ſoit ſa plus ordinaire occupation, & ne regarde la Co-

medie que comme un divertiſſement indigne de ſes ſoins & de ſon attachement ; il hait le jeu ; & n'a que du mépris pour la Comedie.

XVI.

Le jeu & la Comedie ſont deux choſes bien differentes à l'egard de l'un & de l'autre ; & pourquoi? C'eſt que la conſcience de l'un eſt plus timorée & plus delicate que celle de l'autre, que l'un s'applique continuellement à écouter ſa conſcience, & que l'autre ne l'écoute j'amais; c'eſt que l'un préfere les devoirs de ſa conſcience à tous les plaiſirs de la vie,& que l'autre ne les prefere pas.

XVII.

L'un & l'autre ont les mêmes Commandemens de Dieu & de l'Egliſe à obſerver, mais la con-

ſcience de l'un les lui fait regarder d'un autre œil que celle de l'autre.

XVIII.

Ne vous faites pas une conſcience trop delicate, ne vous en faites pas auſſi une qui ne la ſoit pas aſſez. La prudence & le conſeil doivent en cela regler vôtre conduite.

XIX.

Nous ne ſommes pas tous appellez au même genre de vie; ainſi la conſcience ne doit pas être la même à tout le monde. Il y a des devoirs attachez à chaque état dont on ne peut ſe diſpenſer, & ces devoirs ſont differens ſelon la diverſité des profeſſions. C'eſt auſſi ce qui met de la difference dans les conſciences.

XX.

Tout le monde doit avoir la même delicateſſe ſur les devoirs generaux des Chrêtiens, mais cette delicateſſe peut-étre plus ou moins grande, ſelon les devoirs des particuliers.

XXI.

Il ne faut pas que vous ayez de la delicateſſe de conſcience pour un Commandement de Dieu, plûtôt que pour un autre; vous la devez avoir égale pour tous. Tel va juſques au conſeil dans de certaines choſes particulieres, qui viole impunement un Commandement dans les autres. Cette conduite n'eſt pas excuſable.

XXII.

On voit ſouvent des gens jeûner les Vendredis ou les Samedis, qui ne peuvent ſe recon-

cilier avec leurs ennemis. D'autres donnent largement l'aumône qui ont un attachement criminel, & d'autres enfin font ſcrupule de toutes choſes, à l'exception de celle qui fait leur paſſion.

XXIII.

La délicateſſe de conſcience de toutes ces ſortes de perſonnes ne doit paſſer dans vos eſprits que pour fauſſe & imaginaire. Que dis-je ? Vous devez tenir pour certain qu'ils n'ont point du tout de conſcience, ou que s'ils en ont une, elle eſt prête à s'élever contr'eux devant le Tribunal du Souverain Juge de tous les hommes.

CHAPITRE XI.

Sur le même ſujet.

I.

MEs chers Enfans, la conſcience & l'honneur doivent être la regle de toutes vos actions ; l'interêt ne doit entrer dans vos veuës, qu'autant que l'équité & la droiture le peuvent permettre.

II.

Ne vous jettez pas à la tête des Princes ou des Grands du ſiecle, c'eſt à dire, ne vous donnez pas tellement à eux, que vous ſoyez capables de faire tout ce qu'il leur plaît. Vous devez rendre à vôtre conſcience & à l'honneur, ce qui leur eſt

dû, avant que de rien rendre aux autres, & ce ſeroit vous trahir vous mêmes, que de ne pas garder cet ordre que la raiſon vous preſcrit, & que vôtre propre interêt vous doit mettre ſans ceſſe devant les yeux.

III.

Les Princes deſirent ſouvent des gens dévoüez à leur volonté, des gens qui n'ayent pas tant de delicateſſe de conſcience, en un mot des gens à tout faire pour leur ſervice. Ils les deſirent ainſi, je l'avoüe, mais ſi chacun faiſoit bien ſon devoir, ils chercheroient longtems avant que de trouver ce qu'ils ſouhaittent, & cette recherche inutile les rendroit plus juſtes & plus raiſonnables.

IV.

Que l'ambition ne vous en-

gage pas aveuglément. Vous étes libres, ne vous faites pas eſclaves de la volonté d'un autre. Il y a bien des eſclaves qui portent de peſantes chaiſnes, qui ne voudroient pas devenir libres à ce prix.

V.

Les Rois d'Egypte avoient coûtume de faire promettre aux Juges qu'ils établiſſoient, qu'ils ne feroient jamais rien contre leur conſcience, quelque pretexte d'ambition, d'intereſt & de recommandation qu'ils puſſent en avoir. Vous étes les Rois de vos volontez & de vos actions; elles n'auront de pouvoir qu'autant que vous leur en donnerez, mais bornez celuy que vous leur accorderez à une équité & à une droiture irreprochable. Ne faites rien con-

tre le principe naturel qui vous aprend à rendre à chacun ce qui lui appartient ; & à n'avoir aucun égard pour tout ce qui vous peut inſpirer d'autres ſentimens.

VI.

Les loix de la guerre ne peuvent autoriſer les mauvaiſes actions, & ce que nous devons au Prince & à l'Etat, ne les peut juſtifier. Toutes choſes ne ſont pas permiſes aux Sujets en faveur de leurs Souverains Un Soldat pour être Soldat, ne doit pas oublier qu'il eſt Chrétien ; ſous prétexte d'être à la ſolde de celuy qui le commande, il ne doit rien faire contre ce qui retarde la Religion ; le bruit des armes ne doit point l'empêcher d'entendre la voix de l'honneur & de ſa conſcien-

ce, qui lui apprennent au fond du cœur, ce qu'il doit faire en toutes rencontres.

VII.

Ayez de grands égards pour les Princes, & pour tous ceux qu'un rang diſtingué met au deſſus de vous; mais faites que vôtre conſcience marche toûjours la premiere, & lui donnez le pas en toutes choſes.

VIII.

Quand vous aurez ſatisfait à tout ce qui regarde la conſcience & l'honneur, faites aprés ce que vous pourrez en faveur de vos parens & de vos amis, & vous n'en ferez jamais trop.

IX.

Sous pretexte d'amitié ne faites jamais une mauvaiſe action; les loix de l'amitié ne doivent & ne peuvent aller juſques-là.

X.

X.

Il y a deux choſes qui vous doivent être extrémement precieuſes de quelque profeſſion que vous ſoyez l'honneur & la conſcience. L'honneur vous doit être cher, parce que c'eſt un bien perſonnel, ſans lequel, par rapport au monde, les autres ne ſont rien. Vôtre conſcience vous le doit êtte encore davantage, parce que quand elle n'aura rien à vous reprocher, la paix interieure ſera vôtre conſolation, & que ſans cette paix vous menerez toûjours une vie languiſſante & malheureuſe.

XI.

Tout ce qui eſt contre l'honneur & la conſcience doit vous être en horreur, & rien ne vous oblige davantage à deteſter une

action, que quand elle peut vous ravir l'un & l'autre de ces biens.

XII.

Tant que l'on joüit d'une ſanté parfaite, on ſe pardonne aiſement ſes mauvaiſes habitudes. Le pretexte en eſt facile & favorable; on n'a qu'à ſe repreſenter la foibleſſe humaine, & les occaſions journalieres & preſſantes du peché, il n'en faut pas davantage pour l'excuſer. Voilà le train ordinaire des gens du monde. Ne ſuivez pas un ſi mauvais exemple, & profitez du déreglement des autres.

XIII.

Un homme qui aime le monde & ſes plaiſirs, tire même ſouvent de l'impunité de ſes crimes paſſez, une pernicieuſe

aſſeurance pour l'avenir, & aprés avoir l'ong-temps étouffé les juſtes remords de ſa conſcience, il ſe procure une tranquillité d'eſprit, qui fait peur à tous les gens de bien, & qui vous doit faire trembler, dans la crainte de tomber dans de pareils ſentimens

XIV.

Soyez perſuadez que le déſordre reſſemble à une racine d'épine. Quoy que vous teniez cette racine & que vous la preſſiez dans vos mains, elle ne vous fait point de mal, & peut-être qu'elle vous paroît moins rude, que ne ſont les racines des autres plantes ; mais à meſure qu'elle croît, elle s'arme de pointes, & elle pique quelquefois de telle ſorte, que les bleſſures qu'elle fait ſont mor-

telles. Il en eſt de même du deſordre. On ne remarque pas d'abord tout le mal qu'il peut faire, mais dans la ſuite on le reſſent vivement, & il devient quelquefois ſi grand, qu'il eſt difficile d'en guerir.

XV.

Qu'importe que vous ne ſoyez pas heureux ſur la terre, pourvû que vous le ſoyez dans le Ciel? Qu'importe que tout vivans vous mouriez au monde, aux honneurs, aux plaiſirs & à vous-mêmes, pourvû que par la pureté de vôtre conſcience vous demeuriez écrits ſur le Livre de vie?

CHAPITRE XII.

Conſeils ſur tout ce qui a l'air de promptitude, de bruſquerie, & de colere.

I.

MEs chers Enfans, la douceur & l'honnêteté ſont tellement du caractere des gens de qualité, qu'ils ſemblent être dêchûs de leur naiſſance & du rang qu'ils tiennent parmi nous, quand ils ſont capables de s'abandonner à leur colere.

II.

On ſouffrira, & on tâchera d'excuſer en vous vôtre jeu, vôtre dépenſe & voſtre ambition; mais on ne vous pardon-

nera jamais vos impatiences, vos promptitudes & vos bruſqueries. La colere & la promptitude ont quelque choſe de ſi méſſeant, que l'on ne fait grace à perſonne ſur ce chapitre.

III.

Si vous puniſſez ceux qui ne meritent pas de l'être, ou ſi vous les puniſſez ſelon les mouvemens d'une colere toute brutale, on aura raiſon de vous regarder comme des gens qui violent temerairement les loix, ſous la protection deſquelles l'innocence & la jeuneſſe doivent vivre en paix & en repos.

IV.

Qui à vôtre avis eſt le plus coupable d'un jeune homme à qui l'âge n'a pû donner une conduite reguliere, ou de ſon Pere, de ſon Gouverneur & de

ſon Precepteur, qui le maltraite parce qu'il n'a pas encore toute la raiſon & toute l'experience d'un homme fait ? Lequel eſt le plus coupable de ce jeune homme qui n'eſt pas raiſonnable à quinze ans, ou du Pere & du Gouverneur qui ne le ſont pas à quarante ?

V.

La correction eſt le vin de la ſageſſe, je l'avoüe, mais vous devez en faire prendre à vos enfans avec moderation ; l'excés leur en ôteroit le goût, les rebuteroit & les enyvreroit.

VI.

Toute correction faite avec chaleur, en ôte le merite & en détruit l'effet. Tenez pour certain que la correction eſt une viande qu'il faut aſſaiſonner pour la rendre bonne & utile,

& qu'on ne la peut digerer autrement.

VII.

Si vous faites une correction avec aigreur, c'eſt comme ſi vous mettiez une liqueur précieuſe dans un vaſe empoiſonné. La correction la plus juſte & la mieux fondée perdra ſa force dans vôtre bouche, ſi vous la faites dans des termes pleins d'animoſité, & avec un viſage ou des yeux pleins de feu.

VIII.

Un Maître qui gronde & qui crie à toute heure contre ſes domeſtiques, ne remplit pas dignement ſa place; il porte trop loin la puiſſance que les loix luy donnent. Si on faiſoit juſtice à ces ſortes de Maiſtres qui n'ont ni douceur ni indulgence pour

pour leurs domeſtiques, on les mettroit au nombre des eſclaves.

IX.

Il eſt ſi rare de voir un homme de qualité & de probité en colere, que l'on aura lieu de croire que vous n'avez ni qualité ni probité ſi vous vous y mettez. Vous ne devez jamais ſortir de vôtre caractere, & rien aux yeux du monde ne vous en fera ſortir avec plus de mépris, que des bruſqueries bizarres & des emportemens brutaux.

X.

Les bruſqueries faites à contretems & les promptitudes qui ſurprennent, ſont des traits de jeuneſſe, que l'on excuſe à peine dans les Pages & dans les Mouſquetaires; on ne vous les

pardonnera jamais, quelque jeune que vous ſoyez.

XI.

Un Domeſtique fait une faute par legereté ou ſans y penſer en vôtre preſence, il a tort, je ne prétens point l'excuſer, mais ſa faute vous doit-elle porter à en commettre une plus grande & plus conſiderable? Au contraire, vous devez reparer par vôtre ſageſſe ce que cet étourdy a fait par imprudence. Apprenez donc à étre Philoſophes & à vous poſſeder dans les rencontres, & faites voir par l'égalité de vôtre eſprit, que ces ſortes d'incidens ne ſont pas capables de produire en vous aucun changement.

XII.

Vous avez beau avoir de la naiſſance, de l'eſprit & du bien,

on ne vous eſtimera jamais, ſi vous n'ajoûtez à ces bonnes qualitez celle d'avoir l'eſprit égal, & de la moderation dans vos paroles & dans vos actions.

XIII.

Ne contredites point ceux qui ſont un peu prompts, & ne prenez pas plaiſir à leur donner lieu de ſe chagriner, ils auront pour vous les mêmes égards. Laiſſez couler le ruiſſeau qui paroit à vos piés, & n'en faites pas un torrent, par l'obſtacle que vous feriez à ſon cours.

XIV.

On peut aſſeurer que l'orgueil eſt le pere de tous les vices, & que la colere en eſt la fille. On peut même ajoûter que cette fille donne ſouvent des armes à ſon pere, qui le

rendent vindicatif & cruel. Ainſi il eſt vrai de dire, que c'eſt par la colere que le ſuperbe & l'ambitieux laiſſent aſſez ſouvent de funeſtes marques de leur paſſion.

XV.

Un homme colere, bruſque & violent eſt un ennemi declaré de la ſocieté civile, ou pour en parler plus juſte, c'eſt un ſeditieux qui en profane les plus ſaintes loix. Il ne connoît ni pere ni mere, ni femme ni enfans. Et comment les connoiſtroit-il, puiſqu'il ne ſe connoît pas lui-même?

XVI.

La colere eſt la ſeule paſſion déreglée que l'on veut quelquefois juſtifier. Quelque honteuſe & criminelle que ſoit cette paſſion, ceux qui y ſont ſujets

prétendent avoir droit de s'emporter dans de certaines occaſions, & l'experience nous fait aſſez connoître que de tous ceux qui ſe mettent en colere, il n'y en a preſque point qui ne la croyent juſte, à quelques extrémitez qu'elle ſe porte. D'où vient cela ? C'eſt qu'elle aveugle l'ame par les tenebres qu'elle y répand.

XVII.

La colere n'eſt autre choſe qu'un mouvement prompt, & turbulent, qui nous ôte le libre exercice de nos actions, & c'eſt ce qui eſt cauſe que non ſeulement nous nous chagrinons contre nos domeſtiques, & contre ceux avec qui nous avons commerce, mais encore contre tout ce qui nous empéche de faire ce que nous vou-

drions. Quand une plume ne crit pas à nôtre fantaiſie, nous l'écraſons & nous la mettons en pieces; les joüeurs jettent les dés & les cartes par les feneſtres, & les ouvriers s'en prennent à leurs outils.

XVIII.

Il eſt étrange qu'un homme en qui on remarque pour l'ordinaire beaucoup de conduite & de prudence, change tout d'un coup d'humeur & d'eſprit, & qu'un mouvement de colere dérange en lui, tout ce que la raiſon avoit ſi bien reglé & avoit mis en ſi bon ordre.

XIX.

Ne vous laiſſez pas ainſi emporter par trop de promptitude, faites un fond de ſageſſe contre tous les fâcheux incidens de la vie. Regardez-vous

ſans ceſſe comme ſi vous étiez dans une Ville frontiere environnée d'ennemis, & n'attendez pas que vous en ſoyez aſſiegez, pour penſer à ce qui eſt neceſſaire à ſa deffence. Quand vous agirez ainſi, la colere n'aura point de priſe ſur vous, & ſes armes deviendront impuiſſantes contre une place ſi bien munie & ſi bien pourvûe de toutes choſes.

XX.

Au premier mouvement de colere que vous vous verrez, adouciſſez vôtre voix & prenez un viſage riant; c'eſt le moyen de deſarmer cette ennemie, avant qu'elle paroiſſe & qu'elle vous attaque.

XXI.

S'il vous arrive de vous laiſſer emporter à la colere, il eſt

à ſouhaiter que l'on vous mette un miroir devant les yeux. Vous vous trouverez ſi difformes & ſi differens de ce que vous avez coûtume d'étre, que ce changement vous rendra plus moderez dans les occaſions, & vous donnera une idée de cette paſſion, qui vous en guerira abſolument.

XXII.

La bien-ſéance & l'honnéteté que nous nous devons les uns aux autres, ont des bornes au delà deſquelles perſonne ne peut aller, ſans aller trop loin, ſans ſe faire tort, & ſans donner une fâcheuſe impreſſion de ſon humeur & de ſon eſprit. Tant que vous ſerez fidelles à cette bien-ſéance & à cette honnêteté, la colere ne pourra rien ſur vous; l'on remar-

quera une égalité dans vos actions, & une moderation dans vos paroles, qui vous feront eſtimer & aimer de tout le monde.

CHAPITRE XIII.

Conſeils ſur le jugement que l'on doit faire des paroles & des actions des autres.

I.

MEs chers Enfans, ſi vous voulez vous attirer l'eſtime & l'amitié de tout le monde, voyez tout ce qui ſe fait, & entendez tout ce qui ſe dit, ſans faire de peine à perſonne. Que vos oreilles & vos yeux n'aillent pas plus loin que vous

ne le voulez. Donnez un tour obligeant à tout ce que l'on vous rapporte, & jugez des autres par vous-mêmes.

II.

Attribuez à la jeuneſſe dans quelques rencontres ce que l'on pourroit blâmer, & imputez ce qu'on ne peut abſolument excuſer, à un manque de reflexion, ou à une ſurpriſe qui merite de l'indulgence. Ne faites point les gens plus coupables qu'ils ne ſont, & perſuadez aux autres autant que vous le pourrez, qu'il ſe dit & qu'il ſe fait bien des choſes par imprudence, & ſans que l'on porte ſes viües plus loin.

III.

N'empoiſonnez ni les paroles ni les actions des autres, au contraire tournez-les toûjours

d'une maniere, qu'elles ne puiſſent nuire & prejudicier à perſonne. Rendez juſtice à tous ceux avec qui vous avez commerce, & telle que vous voudriez qu'on vous la rendit. Souvenez-vous que chacun a ſes deffauts, qu'il les faut excuſer & ſouffrir, ſi vous voulez vivre honnêtement & en paix avec tout le monde.

IV.

Entrez dans les interêts & prenez le parti de tous les malheureux, qu'une fauſſe apparence & de trompeurs dehors ou des rapports pleins d'injuſtice & de calomnie, expoſent à la cenſure de cent eſprits malfaits qui croyent établir leur reputation ſur les debris de celle des autres, de cent eſprits mal tournez, qui prétendent

faire leur éloge en decriant leurs parens ou leurs voiſins, de cent eſprits bizarres qui aux dépens de leurs meilleurs amis, veulent s'ériger en critiques ou en dévots, qui trouvent à redire à tout.

V.

Vous ſçavez que chacun a ſon humeur & ſon tour d'eſprit, & que vous n'êtes point en droit de prétendre, que les autres déferent à vos ſentimens, & encore moins de leur faire la loi de vivre comme vous le deſirez.

V I.

Soyez toûjours fort retenus ſur la conduite de ceux qui ſemblent faire trop ou trop peu de dépenſe. Que leur équipage ne vous choque ni par l'un ni par l'autre de ces extremitez.

VII.

Loüez ce que vous croyez le meriter, & abſtenez-vous de parler ſur ce que vous penſez pouvoir être condamné. Ne vous rendez pas juges ou arbitres des actions des autres, & quand vous vous verrez preſſez & obligez d'en dire vos ſentimens, n'en parlez qu'en leur faveur & à leur avantage.

VIII.

Etudiez plus vôtre conduite que celle des autres. Examinez-vous ſans vous faire grace, & ne vous pardonnez rien. Que toute vôtre ſeverité tombe ſur vous,, & vôtre indulgence ſur les autres. Si vous trouvez à redire à tout, vous paſſerez pour gens bizarres, inquiets & peu raiſonnables.

IX.

Pour ne parler mal de perſonne, il n'en faut pas croire de mal. De l'un à l'autre le chemin eſt facile & court, parce qu'il eſt preſque impoſſible de s'empêcher de parler de ce que l'on croit & de ce que l'on penſe.

X.

Vous pouvez & devez pardonner mille petites choſes à des gens de qualité, quand ils ſont jeunes, & qu'ils n'ont pas encore d'experience. Les condamner ſur tout, c'eſt vous rendre critiques ſans raiſon, & deſirer une ſageſſe conſommée dans des perſonnes de dix-huit ou de vingt-ans.

XI.

Lors que la jeuneſſe a de belles inclinations & qu'elle ſe porte au bien, vous devez en

faveur de l'âge lui pardonner quelques legeretez & quelques deffauts. En uſer ainſi, c'eſt l'encourager, en uſer autrement, c'eſt la rebuter.

XII.

Ne vous mettez pas ſur un pied à condamner legerement la conduite des femmes. Quand elles ne ſont ni joüieuſes ni coquettes, tout le reſte eſt peu de choſe, & ne merite pas que l'on y faſſe attention. Le tems leur en apprendra plus, & leur fera faire plus de reflexions, que tout ce que vous pourriez dire à leur deſavantage.

XIII.

Vous n'aurez jamais bonne grace à condamner ſi hautement dans les femmes, ce que vous excuſez ſans peine dans les hommes. Quand vous les

condamnerez, prenez garde qu'on ne vous reproche qu'une ſecrette envie, ou qu'un fond d'orgueil que vous vous déguiſez à vous-mêmes, vous porte à en parler de cette maniere. Prenez garde que l'on n'attribuë tout ce que vous en direz à une foibleſſe inexcuſable, ou à une jalouſie honteuſe pour vous, & injurieuſe à tous les hommes qui ſe piquent d'eſprit, d'honneur & de probité.

XIV.

Les femmes, generalement parlant, ſont plus retenuës & plus ſages que les hommes; & l'on ne peut diſconvenir qu'elles ne ſoient auſſi toutes pour l'ordinaire plus tendres & plus charitables que nous. Pourquoi donc vous acharneriez-vous à quelques-uns de leurs défauts

défauts quand vous avez une ſi belle & ſi vaſte carriere pour loüer leurs vertus ? Croyez-moi, quand vous vous ſentirez d'humeur à cenſurer les mœurs, épargnez le devot ſexe, & rentrez dans vous-mêmes, vous y trouverez aſſez dequoi échauffer vôtre bile, & dequoi exercer vôtre critique.

CHAPITRE XIV.

Conſeils ſur les ſentimens que l'on doit avoir des grandeurs & des richeſſes, des pertes & des malheurs de la vie.

I.

MEs chers Enfans, vous ne ſerez point malheu-

reux, quand vous ne croirez point l'être, parce que nos malheurs dependent plus pour l'ordinaire de l'opiniou que nous avons des choſes, que des choſes mêmes.

II.

Il arrive aſſez ſouvent qu'on eſt malheureux dans l'opinion des hommes, quand on ne l'eſt point en effet. Lors que vous ne ſerez malheureux que de cette ſorte, vous ne ſerez guere à plaindre, & dans mon ſens vous ferez plus d'envie que de pitié.

III.

Toutes nos pertes & nos diſgraces ſeroient regardées d'un autre œil, ſi nous en connoiſſions la nature, les cauſes & la fin, & ſi nous nous conſiderions comme hommes condam-

nez aux humiliations & aux peines, & non pas comme hommes qui ne reſpirent que les biens, les honneurs & les plaiſirs. Regardez-vous une bonne fois de cette maniere, & vous verrez aprés ſi vous avez ſujet de vous plaindre.

IV.

Si vous ne voulez pas prendre les choſes ſi moralement, il faut au moins que vous demeuriez d'accord, que tout ce qui vous arrive eſt dans le cours ordinaire de la vie, que vôtre naiſſance vous y rend ſujets; que vous devez par conſequent vous y ſoûmettre & vous y accoûtumer. Si vous voyez quelques hommes exempts de ces malheurs, attendez encore un peu, & vous n'attendrez pas longtemps; ils en auront leur

part comme les autres, & peut-être plus que les autres.

V.

Le mal ſemblera s'augmenter à vôtre égard & prendre de nouvelles forces quand vous y ſerez ſi ſenſibles. Au contraire, vous pouvez vous aſſurer que vôtre conſtance à le ſouffrir le diminuëra.

VI.

Que deux perſonnes ſouffrent le même mal, on dira toûjours que celle qui ſe tourmente & qui ſe plaint le plus, ſouffre davantage, & on aura raiſon; mais ce qu'elle ſouffre de plus que l'autre ne vient pas du mal; c'eſt de la maniere dont elle le ſouffre, & de l'eſprit avec lequel elle le ſouffre.

VII.

A bien parler de la douleur

& de ſa nature vous devez être perſuadez que ſi elle eſt longue elle eſt legere, & que ſi elle eſt violente elle dure peu, & qu'elle metra bien-tôt fin aux maux qu'elle cauſe. Sur ce principe, il ne vous ſera pas malaiſé de prendre vôtre parti.

VIII.

La douleur n'aura jamais de pouvoir ni de priſe ſur vous, qu'autant que vous lui en donnerez.

IX.

Il n'i a point de douleur, quelque ſenſible qu'elle ſoit, qui ne perde la moitié de ſa force, par le courage que vous aurez à la ſouffrir. Quand vous lui reſiſterez elle cedera; quand vous lui cederez elle triomphera. En un mot vous la deſarmerez lors que vous n'en re-

connoiſtrez pas la puiſſance.

X.

Quand vous ne vous accoûtumerez point à ſouffrir, la moindre peine vous paroîtra extrême. C'eſt aſſez qu'elle ſoit douleur pour vous obliger à ne la ſouffrir qu'avec chagrin, & ſouvent même qu'avec impatience.

XI.

Il y a des gens qui paroiſſent plus gais & plus contens dans les ſouffrances, que les autres ne le ſont dans les plaiſirs; chacun eſt bien ou mal ſelon qu'il ſe trouve. Les Martyrs avoient plus de joye au milieu de leurs tourmens, que les Tyrans qui les condamnoient n'en pouvoient goûter dans la bonne chere, dans leur haute fortune, & dans leurs richeſſes.

XII.

A l'exception du peché rien n'eſt mauvais en ſoy, il n'y a que l'uſage que l'on en fait qui le rende tel. Un aviron droit ſemble courbé dans l'eau. Ce n'eſt donc pas aſſez de voir les choſes, c'eſt la maniere de les bien voir qui les fait paſſer pour ce qu'elles ſont. Ce n'eſt pas ce que l'on croira de vous qui vous rendra heureux, c'eſt ce que vous en croirez.

XIII.

Il y a plus de fermeté à porter la chaine qui nous lie, qu'à la rompre; il y a plus de force d'eſprit à ſouffrir les malheurs de la vie, qu'à ſe donner la mort pour s'en délivrer, & il y a plus de courage à ſuivre l'exemple de Regulus, qu'à ſuivre celuy de Caton.

XIV.

Toutes les pertes & toutes les diſgraces imaginables ne ſçauroient être aſſez grandes, pour juſtifier en vous la foibleſſe de ſouhaiter la mort. Vous ne devez penſer dans ces rencontres qu'à vous faire un cœur, un eſprit & une volonté de les ſouffrir patiemment.

XV.

Si vous pouviez vous ſuffire à vous-mêmes, & ſi dans vôtre propre fond vous trouviez dequoi entretenir vôtre bonheur, ou dequoi fuïr les malheurs qui vous menacent, tout occupez & tout remplis de ce que vous voudriez, vous ſeriez ſeuls les objets de vôtre attention, de vos penſées, & de vôtre amour; ſemblables aux Laboureurs Egyptiens, qui ne regardent

regardent jamais le Ciel, parce que le débordement du Nil fait leur unique eſperance & toutes leurs richeſſes. Tous vos vœux ſe borneroient à joüir paiſiblement de vos avantages, & à vous poſſeder vous-mêmes; mais la bonté de Dieu va à vous donner lieu de n'être pas contens de vous. Il permet que les afflictions & les maladies vous faſſent connoître qu'il y a des biens éternels, auſquels vous devez penſer, que vous ne devez pas compter ſur ceux qui vous ſont à toutes heures enlevez malgré vous, & dont la joüiſſance ne peut manquer de finir avec vôtre vie.

XVI.

Quelque choſe qui vous arrive, vous ne devez pas vous croire malheureux, ſi vos fem-

mes ſont raiſonnables, & ſi vos enfans ſe portent au bien. Croyez-moi, quand vous aurez lieu de vous loüer de vôtre domeſtique, tout le reſte vous doit paroître aſſez indifferent.

XVII.

Si vous n'avez point de fortune, ſupportez vos diſgraces en veritables Chrétiens, avec une fermeté capable de faire honte à celle des Philoſophes. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que la Religion inſpire de pareils ſentimens, & que la Grace a triomphé du monde & de la nature.

XVIII.

Dieu partage ſes biens comme il lui plaît. L'un a de la ſanté; l'autre a de l'eſprit, & l'autre de la naiſſance. Lequel eſt le plus heureux? C'eſt ſans dou-

te celui qui uſe mieux de ce qu'il a, & qui ſe contente de ce qu'il eſt. On peut dire par conſequent que vôtre bonheur eſt entre vos mains, & qu'il dépend de vous. Faites-y une ſerieuſe reflexion, & vous vous en trouverez bien.

XIX.

Un eſprit bien fait & perſuadé des veritez chrêtiennes, juge des choſes comme il le doit, & non ſur l'opinion des hommes & ſur l'eſtime qu'ils en font. Les plaiſirs & les honneurs font tout le bonheur d'un homme du monde, n'en faites pas le vôtre, cherchez-en un qui ne ſoit pas ſujet aux diſgraces, aux pertes & aux afflictions qui arrivent tous les jours dans la vie.

XX.

Dans tout ce qui vous regarde ne vous ſervez point de la balance du monde, mais de la vôtre. Celle du monde ne ſera jamais juſte à vôtre égard, parce qu'il ne connoît ni le fond de vôtre cœur, ni les diſpoſitions de vôtre eſprit; il ne juge que ſur des apparences fauſſes & trompeuſes. Tel paſſe dans le monde pour le plus heureux des hommes, qui s'en croit le plus malheureux.

XXI.

Vôtre naiſſance, vôtre eſprit & vos biens ne vous rendront pas contens, parce qu'il y a une paix du cœur, & un bonheur veritable qui ne ſe trouvent pas dans ces avantages exterieurs, & que ſans cette paix & ce bonheur pour leſquels vous étes

nez, vous demeurerez toûjours pauvres au milieu des biens, & toûjours chagrins au milieu des plaiſirs.

XXII.

Tout le monde dit aſſez, que la vie eſt pleine d'afflictions & de maux, & que pour un homme riche & content, il y en a cent qui ne le ſont pas ; mais perſonne ne veut être du plus grand nombre. Chacun deſire être cet homme diſtingué & choiſi entre cent. Pourquoi vous flater de cette diſtinction?

XXIII.

Nous reconnoiſſons & avoüons tous, que la nature nous aſſujettit à mille douleurs ; nous reconnoiſſons, que la ſubordination que Dieu a établie parmi nous, que la mauvaiſe foy des uns, que l'imprudente con-

duite des autres, & que nos paſſions nous expoſent à mille pertes & à mille diſgraces; mais nous nous tirons toûjours de la foule, & nôtre amour propre fait, que nous ne pouvons nous voir avec les malheureux ſans murmurer & nous plaindre. Pourquoi nous faire ainſi grace? Voyons-nous quelque choſe qui nous autoriſe à nous la faire avec raiſon?

XXIV.

Ne regardez pas les pertes & les diſgraces comme des maux, mais comme des occaſions de donner toute vôtre attention à la providence de Dieu, & de la donner avec reſpect & ſoûmiſſion.

XXV.

Il eſt de la providence de Dieu, comme de ſa puiſſance.

Si vous vous trouvez portez à le loüer de ce que les Plaines & les Bois, les Vallées & les Montagnes, les Mouches & les Elephans, ſont des preuves de ſa puiſſance infinie, vous ne devez pas avoir moins d'empreſſement à le loüer, de ce que les differens états des pauvres & des riches, des infirmes & des ſains, des Bergers & des Rois, ſont des preuves étonnantes de ſa Providence adorable.

XXVI.

Mettez-vous toûjours ces veritez devant les yeux ; plus vous les y aurez, moins vous vous ſentirez d'eſtime & d'amour pour les biens de ce monde & pour ſes plaiſirs.

XXVII.

Faites-vous une agréable loy

de vivre dans l'état où Dieu vous a mis ; & n'ayez pas moins de ſoûmiſſion à ſes ordres dans ce qui regarde les richeſſes, que dans ce qui regarde les avantages de la naiſſance & de l'eſprit.

XXVIII.

Vous ne vous êtes pas encore aviſez de vous plaindre de n'avoir pas vêcu dans les ſiecles paſſez, ne ſongez pas de même à vous plaindre de n'avoir pas les biens que les autres poſſedent ; parce que Dieu eſt autant maître des biens que des tems. Il vous a fait naître dans tel ſiecle qu'il a voulu ; il vous a de même donné tel bien qu'il lui a plû. Vous n'avez en tout cela qu'à lever les yeux vers le Ciel, & à benir mille fois celui qui vous

a donné ce que vous avez, & qui vous a fait ce que vous êtes.

CHAPITRE XV.

Conſeils ſur la veritable & fauſſe devotion.

I.

MEs chers Enfans, apprenez que la fauſſe devotion conſiſte à vouloir paroître gens de bien; & la vraye à vouloir l'être en effet.

II.

Quand vous n'agirez que dans la vuë de Dieu, & rien que pour lui, vous ſerez certainement de vrais devots; mais il y a peu de gens qui ayent des motifs aſſez purs, pour empê-

cher que l'intereſt ou la reputation n'ait part à ce qu'ils font.

III.

Lors que preſts à faire une bonne action vous aurez oublié le monde, vous ne vous ſerez peut être pas oubliez vous-mêmes. Craignez qu'un peu d'amour propre ou de vanité ne ſe trouve en vôtre chemin, quand vous partirez pour la faire.

IV.

Je dis plus, craignez qu'ayant oublié le monde dans vôtre memoire, vous ne l'ayez pas oublié dans le cœur, & que lors que vous croirez en être abſolument détachez, le monde ne vive encore plus en vous, que vous ne vivez dans le monde.

V.

Quand vous ferez une bonne action avec éclat, elle pourra bien perdre la moitié de ſon merite, parce qu'il eſt preſque impoſſible que la nature n'y trouve ſon compte, & que faiſant cette action vous ne vous y ſentiez un peu portez, par la reputation qu'elle vous peut donner.

VI.

Il ne ſuffit pas pour être gens de bien, que vous ne faſſiez point de mal, il faut de plus que vous pratiquiez le bien. Ne pas faire le mal, parce que vous n'étes pas en état de le faire, ou que vôtre humeur & vos inclinations ne vous y portent pas, ce n'eſt pas un grand effort, il n'y a en cela ni merite, ni vertu.

VII.

Il ne faut qu'une mauvaiſe inclination pour rendre un homme vicieux, mais il en faut pluſieurs bonnes, pour le rendre vertueux. C'eſt pour cela qu'il y a peu de gens de bien, & que le nombre eſt grand de ceux qui ne le ſont pas.

VIII.

Il vous ſera facile de ne vous pas enyvrer, ſi vous n'aimez ni la crapule, ni le vin ; mais ſi vous aimez l'argent, il vous ſera difficile de n'étre point avares, comme il eſt difficile à ceux qui ſont élevez dans les plaiſirs, d'y renoncer pour jamais.

IX.

Le merite d'une action augmente par les circonſtances & par les motifs de celui qui la

fait. C'eſt ce qui eſt cauſe que celui qui donne peu, donne quelquefois plus, que celui qui donne beaucoup.

X.

De deux ou trois perſonnes qui parlent enſemble de la vertu, ce neſt pas toûjours celui qui en parle le plus qui en parle le mieux, ni même celui qui en parle le mieux, qui eſt en effet le plus homme de bien; c'eſt celui des trois qui deſire le plus de l'être, & qui travaille le plus à le devenir. On ne peut eſtimer la vertu & on ne peut l'aimer, ſans en avoir; c'eſt elle qui eſt cauſe qu'on l'aime, & que l'on a toûjours peur de la perdre.

XI.

Une femme aime la beauté, non pour l'amour qu'elle a pour

beauté, mais par l'amour qu'elle ſe porte. C'eſt ce qui fait qu'elle n'aime pas la beauté dans les autres, & qu'elle eſt jalouſe de celles qui lui reſſemblent. Il n'en ſera pas de même de vous. Si vous aimez la vertu dans les autres, ce ſera une preuve que vous vous aimez moins que la vertu, & qu'elle vous plaît par tout où elle ſe trouve.

XII.

Faites le bien ſans penſer à ce qu'on en dira. Que les reflexions que les autres pourront faire n'entrent point dans vos vuës. Faites le bien parce que vous l'aimez, & aimez le bien parce qu'il eſt aimable & que vous le devez aimer.

XIII.

Quand un homme de probi-

té veut faire une bonne action, & qu'il ſe cache aux yeux des hommes, il trouve Dieu pour témoin de cette action ; quand il ne ſe cache pas, il ne voit que Dieu, tout ce qui l'environne eſt comme l'air, qui ne fait point changer de poſture ni d'action à celui qui agit, & on peut dire pour lors que le monde eſt avec cet homme, mais que cet homme n'eſt point avec le monde.

XIV.

Un homme de bien, qui dans l'Egliſe eſt vû de toutes parts, n'en ferme pas plus les yeux, ou ne les éleve pas plus au Ciel ; il n'en eſt pas auſſi plus long-tems à genoux ; il ſe contente d'un exterieur modeſte, en voilà aſſez pour ceux qui le voyent ; mais dans le fond de

ſon cœur, il s'abandonne aux doux mouvemens de la Grace, il écoute Dieu, & en adore la grandeur, la puiſſance & la bonté. Tout ce qui ſe paſſe ainſi, ne vient point à la connoiſſance de ceux qui le voyent, & c'eſt ce qu'il ſouhaite.

XV.

Un homme de bien l'eſt en tout. S'il change ſa maniere de vivre, c'eſt pour s'accommoder aux lieux où il eſt, & aux emplois dans leſquels il ſe trouve engagé. Il a toûjours les mêmes vûës, la même fin, & les mémes deſſeins; il change ſeulement de route pour aller où il veut aller, & cherche de nouveaux moyens de ſervir Dieu & de procurer ſa gloire.

XVI.

XVI.

Un homme de probité & qui pratique le bien, quand il inſtruit les autres, reſſemble à une mere qui ſe nourrit du pain & de la viande qu'elle mange, avant que de nourrir ſon enfant. Celuy qui n'eſt homme de bien qu'en apparence, ne laiſſe pas de parler de la vertu aſſez ſouvent, mais on peut dire, que cet hypocrite reſſemble au Corbeau famelique, qui apportoit tous les jours au Prophete Elie du pain, dont il ne ſe nourriſſoit pas lui-même.

XVII.

Si vous vous propoſez dans de certaines actions une fin honneſte & chrétienne, & que vous n'en uſiez pas de même dans les autres, vous ferez dans

la morale, ce que les faux Monnoyeurs font dans le commerce. Pour donner cours à une piece fauſſe, ils la couvrent d'une feüille d'or ou d'argent, & la marquent au coin du Prince.

XVIII.

Si vous êtes gens de bien, vous ſerez toûjours d'accord avec vous-mêmes; ce que vous voudrez un jour vous le voudrez toûjours; toutes vos actions ſe feront à même fin; vous ne vous cacherez & vous ne vous montrerez pas plus dans les unes que dans les autres; ce ſera toûjours même zele, même prudence, & même modeſtie.

XIX.

Si vous n'êtes gens de bien qu'en apparence, vous n'agirez pas toûjours par un même prin-

ciſpe ; vous ôterez ſouvent à vos emplois & à vos exercices le merite qu'ils pourroient avoir, parce que vous ne ſerez jamais tout entiers ce que vous devriez être, je veux dire, que vous vous partagerez & diviſerez vous-mêmes. Tout ſe combattra en vous, & tout s'y contredira ; vos dehors démentiront à toute heure ce que vous aurez dans le cœur, & vous ne ſerez rien moins que ce que vous paroîtrez.

XX.

Pour être gens de bien dans les Benefices, il faut que vous le ſoyez autrement que dans les Charges du ſiecle, ou dans le mariage ; ces differens états demandent de differentes manieres d'agir. Tel ſeroit homme de bien s'il n'étoit que laï-

que, qui n'en fait pas aſſez pour l'être dans ſa profeſſion, & tel laïque en fait plus qu'il ne doit. Ils ne ſont ni l'un ni l'autre dans les voyes où Dieu les appelle, ou s'ils y ſont, l'un y marche trop lentement, & l'autre trop viſte ; l'un s'arreſte & ſe détourne, l'autre à force d'aller va trop loin, & s'égare.

XXI.

Le malheur qu'il y a pour ceux qui veulent vivre avec honneur & probité c'eſt que l'on ne s'étudie gueres à regler ſes mœurs & ſa vie ſelon ſa profeſſion. On voit des gens retirez ou des Religieux, & on en fait ſon modele. Ce n'eſt pas là ce que Dieu demande de vous, ſi vous êtes Magiſtrats ou ſi vous ſervez vôtre Prin-

ce dans ſes armées.

XXII.

Les pratiques de devotion des autres nous plaiſent pour l'ordinaire, & celles que nous pourrions pratiquer dans l'état où nous ſommes, ne nous reviennent pas. C'eſt de qui fait qu'il y a peu de gens de bien, parce qu'il y en a peu qui faſſent ce qu'ils doivent, & qui ne faſſent que ce qu'ils doivent.

XXIII.

Ne vous enteſtez pas des mortifications des autres ni de leurs auſteritez, & ſouvenez-vous à toute heure de ce que vous êtes. Ne meſurez pas vos forces ſur celles d'autruy ; ſi vous êtes aſſis ſur les Fleurs de Lys, ou ſi vous êtes d'épée, n'entreprenez pas par un faux

zele de vivre en Benedictins. Cette bizarre conduite feroit que vous ne vivriez ni en Benedictins, ni en gens de Robe ou d'épée.

XXIV.

Le ſecret de la devotion eſt de ne la jamais outrer, & de ne ſe faire point diſtinguer par des excés & des extrêmitez ſingulieres.

XXV.

Une vie unie & toûjours égale, marque un grand fond de pieté. Ne faites jamais rien d'extraordinaire ſans conſeil, mais il n'eſt point neceſſaire d'en prendre, pour faire extraordinairement bien ce que vous avez coûtume de faire, & ce que vous voyez faire aux autres.

CHAPITRE XVI.

Sur le même ſujet.

I.

MEs chers Enfans, ne vous faites pas honneur de la devotion, & ne la faites pas ſervir à vos vuës, à vos deſſeins & à vos interêts.

II.

Il y a une grande difference entre un homme de bien & un devot. Celui-là aime la vertu, travaille ſans ceſſe à l'acquerir, & en fait mille actes en ſecret; celui-ci ne cherche que les apparences de la vertu; ce qui ſe fait ſans éclat n'eſt pas à ſon gré, & il eſt content pourvû qu'il paſſe pour devot.

III.

Si vous êtes veritablement touchez, vous parlerez peu, & vous irez à la pratique. Si vous ne l'êtes pas en effet, & que vous le vouliez seulement paroître, vous parlerez beaucoup, & vous songerez peu à faire ce que vous direz.

IV.

Si vous êtes veritablement touchez, vous vous mortifierez en tout ce que vous pourrez, vous serez doux & modestes, & vous vous haïrez vous-mêmes pour ainsi dire. Si vous n'êtes touchez qu'en apparence, vous aimerez & chercherez vos aises en toutes rencontres; vous serez brusques & impatiens, & vous ne vous refuserez rien pour satisfaire vôtre ambition & vôtre curiosité.

V.

V.

Si vous étes de faux devots, vous ſouhaiterez d'étre conſiderez & honorez par tout ; c'eſt là leur caractere. Vous deviendrez les ennemis irreconciliables de ceux qui ne vous rendront pas tout l'honneur que vous croirez vous étre dû ; vous ſerez ſi attachez à vos ſentimens, que vous les ſoutiendrez toûjours avec opiniâtreté ; vous ne connoîtrez de raiſon, que celle que vous vous attribuerez.

VI.

Un homme de bien eſt toûjours égal & honnête à tout le monde ; un faux devot eſt tantôt gai tantôt chagrin ; il s'offenſe de tout, & ne ménage perſonne. L'un eſt bon à ſes domeſtiques, en prend un tres-grand ſoin dans leurs maladies,

& les recompenſe de leur ſervice; l'autre chaud & prompt n'en peut rien ſouffrir, & la moindre faute eſt un legitime pretexte pour les renvoyer.

VII.

Un homme de probité n'eſt point difficile pour le boire & le manger; il n'y a rien de trop bon ni de trop bien apprêté pour le devot. L'un ſe cache avec ſoin dans ſes aumônes & dans ſes bonnes œuvres, l'autre les fait à grand bruit & aux yeux de tout le monde; l'un ne penſe qu'à plaire à Dieu, & l'autre qu'à plaire aux gens du ſiecle.

VIII.

Un homme qui ne peut plus faire figure dans le monde, prend ſouvent le parti de s'ériger en devot; cela eſt bien-tôt fait, il n'a qu'à reformer un peu

ſon exterieur, qu'à faire le ſevere, qu'à trouver à redire à tout, & qu'à hanter des gens de bien. Ainſi celui qu'on a veu aimer beaucoup le ſiecle, & qui s'y eſt fait remarquer par ſa vanité, par ſa dépenſe, & peut-étre par ſon déſordre, change tout d'un coup de langage, & n'eſt pas honteux de parler ſur le ton d'un devot.

IX.

Vous me direz peut-étre : il n'y aura donc point de retour pour nous ſi nous ſommes aſſez foibles pour nous laiſſer aller au monde & à ſes plaiſirs. Dieu me garde d'avoir une telle penſée. Il y a un retour, aſſurement, mes chers Enfans, mais il n'eſt pas facile, & on ne trouve pas Dieu ſi aiſément, quand on l'a ſi peu cherché.

XI.

Que faut-il donc que vous faſſiez dans cette déplorable conjoncture ? Il faut recourir à Dieu, il doit étre ſeul vôtre refuge ; mais pour vous le rendre favorable, il faut recourir à lui avec beaucoup d'empreſſement, d'amour & de foy.

XII.

Recourir à Dieu de cette maniere, ce n'eſt pas vous ériger en devots d'habitude & de profeſſion. Recourir à Dieu de cette maniere, ce n'eſt pas regarder la devotion comme un azile dans vos pertes & dans vos diſgraces ; recourir à Dieu de cette maniere, ce n'eſt pas vous faire devots par interêt ou par vanité.

XIII.

Dés que l'on s'eſt mis ſur le

pied d'un devot, on ſe permet bien des choſes qu'on refuſe à ceux que l'on ne conſidere pas pour tels. On ſe voit dans la pratique des bonnes œuvres, on eſt toûjours en commerce avec des gens de bien, on n'entend parler que de charitez; on ſe forme ſur tout cela une idée de ſon merite & de ſa probité. & ce devot qui ſe regarde comme n'étant plus ſujet aux foibleſſes ordinaires des hommes, tombe ſouvent dans un orgueil ſemblable à celui des Anges reprouvez.

XIV.

La premiere choſe que fait un faux devot, eſt de chercher un Directeur qui ne ſoit pas ſi ſevere, & qui s'accommode un peu à ſes infirmitez. Un devot ereg arde comme une perſon-

në publique, à la ſanté de laquelle tout le monde ſe doit intereſſer, & pour laquelle on doit avoir des égards, qu'on n'a point pour d'autres. Il eſt ſi fort entêté des ſervices qu'il rend aux pauvres & à l'Egliſe, qu'il en perſuade ſon Directeur, qui dans cette veuë le ménage en toutes rencontres. Ainſi la nature ne patit point, & elle ſe trouve à ſon aiſe avec cet homme de détachement & de grace.

XV.

Il eſt du devot comme du bel eſprit ; on eſt l'un & l'autre à juſte prix, mais on ne peut paſſer pour un homme d'eſprit & de probité, ſi on n'a beaucoup de l'un & de l'autre.

XVI.

Dés que vous ſouhaiterez

paſſer pour devots, vous ferez connoître que vous ne l'étes pas. L'humilité eſt le ſceau ou la preuve eſſentielle de la veritable pieté. La devotion dans les hypocrites reſſemble à la pouſſiere, que le vent emporte à toute heure, & dans les gens de bien elle eſt comme un arbre qui a pris de bonnes racines, & que les vents ou les orages ne peuvent abbatre.

XVII.

Si je parle des devots d'une maniere à ne vous pas faire deſirer d'en augmenter le nombre, vous ne devez pas vous en prendre à la devotion, mais au caractere & à l'eſprit des faux devots. Ma penſée n'eſt pas de décrier la veritable pieté, on n'en ſçauroit parler en trop bons termes ni trop ſouvent; il

n'y a pas même aſſez de langues pour en faire l'éloge. Mon deſſein eſt ſeulement de vous faire connoître la devotion fauſſe, mondaine & intereſſée, afin que vous ne vous y trompiez pas.

XVIII.

Rien ne préjudicie plus à la veritable pieté, que le faux zele & le métier des devots du ſiecle. Ce qu'ils ont de vanité, d'avarice ou de mauvaiſe foy, fait que l'on impute injuſtement les mêmes défauts à ceux qui ſont humbles, pleins de droiture & de charité.

XIX.

La difference que vous trouverez toûjours entre le veritable & le faux devot, eſt la même qui ſe trouve entre une beauté naturelle & une beauté far-

déc. L'une ſans ſoin & ſans artifice paroît toûjours ce qu'elle eſt ; l'autre n'eſt plus rien lors que le blanc & le rouge ne ſont point mis en uſage, & que l'on n'a pas eu le tems de les employer, pour la maintenir dans le rang qu'elle avoit obtenu par leur ſecours.

XX.

Quand vous aurez de la veritable pieté, elle ſera toûjours reconnuë pour telle, ſans que vous vous étudiez à la faire paroître. Au contraire, ſi vous n'avez que de la fauſſe probité, elle aura beſoin que pour vous en faire honneur, vous veilliez ſans ceſſe à garder des meſures, afin que vous paſſiez pour ce que vous n'étes pas.

XXI.

Les vrais & les faux devots

ſe trouvent ſouvent enſemble, & leurs pareils emplois font lier une étroite ſocieté entr'eux. On peut même dire qu'ils ſe plaiſent à étre les uns avec les autres, parce que les premiers ont bonne opinion de ceux qu'ils croyent leurs ſemblables, & que les derniers veulent faire paſſer cette bonne opinion que l'on a d'eux, dans l'eſprit de leurs parens & de leurs amis. La charité eſt le motif qui unit les uns, la vanité ou l'interêt eſt le motif qui unit les autres.

XXII.

Un faux devot eſt ſouvent un avare ou un ambitieux maſqué, qui ne s'attribuë ce beau nom que pour mieux cacher ſon avarice ou ſon ambition. Il faut bien du diſcernement pour ne s'y méprendre pas.

XXIII.

Un faux devot paroît preſque toûjours ce qu'il n'eſt pas, & ne paroît preſque jamais ce qu'il eſt. Pour tromper le monde, il ſe donne à lui-même le conſeil que Jeroboam donna à ſa femme pour ſurprendre le Prophete Abias. Il change ſon exterieur, mais le cœur ne change pas; & au lieu que Rebecca donna à Jacob les habits d'Eſaü pour tromper Iſaac, il ſe donne les habits de Jacob, pour ſurprendre l'eſtime de tous ceux qui le voyent.

XXIV.

Ayez de la probité, mais n'affectez pas de paroître plus gens de bien que vous ne l'étes. L'hypocriſie eſt un vice également haï de Dieu & des hommes; on peut même penſer, qu'il vaut

preſque mieux être libertin qu'hypocrite, parce que l'on revient plûtôt de l'un que de l'autre, qu'il eſt plus aiſé à un pecheur de ſe reconnoître dans le deſordre, que dans une pieté trompeuſe & affectée, & que de tous les vices, l'orgueil eſt celui que Dieu hait le plus.

CHAPITRE XVII.

Conſeils contre l'avarice & tout ce qui a du rapport à ce vice.

I.

MEs chers Enfans, il y a une fort grande difference entre un homme ménager & un avaricieux. L'un a de la conduite & ſçait uſer de ſon bien

ſans le diſſiper, l'autre outre la regularité de ſa conduite & ne ſçait pas ſe ſervir de ce qu'il a plû à Dieu de lui donner. L'un ſuit les lumieres naturelles & divines qui lui apprennent à uſer de toutes choſes avec prudence ; l'autre étouffe ces lumieres, & ſe défiant de la divine Providence à ſon égard, va au devant d'une neceſſité qu'il ſe forge & qui n'arrivera jamais, puiſque Dieu n'abandonne point ceux qui le craignent & qui le ſervent.

II.

L'experience vous fera connoître, que les grands biens ne donnent pas le repos de l'eſprit ; & que plus on en a, plus on en veut avoir. Que d'inquietudes, que de peines vous vous donnerez, ſi vôtre paſſion vous

porte à amaſſer ſans ceſſe ! Que d'embarras, que de craintes, que de chagrins vous vous cauſerez à vous-mémes, ſi vous ne penſez qu'à mettre piſtoles ſur piſtoles, & qu'à remplir vôtre coffre fort?

III.

Un avare ſe croit heureux, parce qu'il poſſede ce que le monde deſire avec ardeur, mais il ne ſonge pas qu'il s'amaſſe un tréſor de colere pour le jour de la vengeance, & que l'argent qu'il tient en reſerve, s'élevera contre lui au jour du Jugement, parce que ſelon les ſentimens des ſaints Peres, les avares ſont en quelque façon les homicides de ceux qu'ils n'aſſiſtent point, & qu'ils ôtent la vie aux pauvres, en ne leur donnant pas ce qui leur eſt neceſſaire pour ſe la conſerver. Que dis-je ? on peut

aſſeurer qu'ils ſont homicides d'eux-mêmes, puis qu'ils ſe refuſent ſouvent juſqu'au neceſſaire.

IV.

Quand Dieu deffendit aux Juifs la cupidité, cette deffenſe ne regardoit pas ſeulement l'impudicité, elle regardoit encore l'avarice, qui n'eſt autre choſe qu'un deſir dereglé des richeſſes, deſir que vous ne pouvez trop combatre, parce que rien n'eſt plus ordinaire que de former des ſouhaits de cette nature, & de les former ſans ſcrupule de conſcience.

V.

Ne ſoyez pas du nombre de ceux qui ont le cœur plus avare que les Juifs, qui ſe perſuadent que l'attachement au bien eſt permis, & qu'ils peuvent en

en toutes rencontres chercher les moyens de s'enrichir.

VI.

Je ſouhaite que l'experience ne vous faſſe pas connoître, que l'avarice eſt un peché fecond, qui en produit beaucoup d'autres. Je ſouhaite que l'experience ne vous faſſe pas connoître que l'avarice eſt une ſource de toutes ſortes de vices. En effet on ne peut diſconvenir, que les vols ſecrets & publics, les aſſaſſinats & la cruauté, ne ſoient les differens ruiſſeaux qui coulent de cette ſource.

VII.

Vous ne remarquerez que trop que l'avarice confod & détruit toutes choſes. C'eſt par elle que les maximes de la Religion ſont mépriſées, que les principes & les fondemens de

la juſtice ſont renverſez, que les Juges méconnoiſſent la verité, & que les Avocats & les Procureurs la déguiſent. C'eſt par elle que les veuves & les orphelins ſont opprimez : c'eſt enfin par elle que nous voyons tant de pauvres honteux réduits à la derniere extremité.

VIII.

Sans l'avarice vous ne verriez point de mauvaiſe foi parmi les Marchands, point de fourberie dans le negoce, point de friponnerie dans le jeu, point de fauſſe banqueroute dans le commerce, point d'injuſtice dans le Barreau, point de confidence & de ſimonie dans les gens d'Egliſe.

IX.

Sans l'avarice le riche ne ruïneroit pas le pauvre & ne s'emparcroit pas de ſon bien. Cha-

cun payeroit ſes dettes, & ſe feroit un plaiſir d'aſſiſter les honteux & les malades.

X.

Vous vous décrierez vous-mêmes par vôtre avarice; vos domeſtiques ne la pourront ſouffrir & vous quitteront à toutes heures. Vous chagrinerez tous ceux avec qui vous aurez affaire, vous n'aurez point d'amis; & pour en parler juſte, vous ne ſerez bons qu'à être renfermez dans vôtre cabinet avec des jettons, pour ſupputer ſans ceſſe ce que vous épargnerez & ce que vous amaſſerez.

XI.

Si vous eſtes avares, vous ſerez toûjours chagrins, toûjours grondeurs, & toûjours vieux avant le temps.

XI.

Si vous êtes avares, vous ſerez inſupportables à vos femmes, à vos enfans, à vos domeſtiques, & ſouvent à vous-mêmes. Vous vous voudrez du mal que vôtre naiſſance ou vos emplois vous engagent à faire plus de dépenſe que vous ne ſouhaiteriez.

XIII.

Si vous êtes avares, lorſqu'il vous faudra faire une dépenſe extraordinaire, vous ferez huit jours à vous y réſoudre; & il vous en faudra une douzaine pour vous conſoler quand vous l'aurez faite.

XIV.

Regardez l'avarice comme un vice honteux à des gens qui ont de l'eſprit & de la naiſſance; regardez l'avarice comme une

ennemie domeſtique qui trouble la paix des ménages, & qui ne donne pas un moment de repos à ceux qui y ſont ſujets.

XV.

Aimez à avoir de l'argent en maniement, & non pas à en amaſſer. C'eſt un plaiſir de faire une dépenſe proportionnée à ce que l'on eſt, & ce n'en eſt pas un de compter tous les jours ce que l'on a.

XVI.

A quoi vous ſerviront des coffres pleins d'or & d'argent, ſi vous n'en faites aucun uſage, & que plus vous en aurez plus vous en ſouhaiterez avoir? Quand vous ne ſerez riches que de cette maniere, on pourra dire que vous poſſedez ce que vous n'avez pas, & que vous n'avez pas ce que vous poſſe-

dez. Il s'enſuit que ce ſeront vos coffres qui ſeront riches & non pas vous, & que l'or que vous aurez chez vous, ne vous rendra pas plus heureux, que s'il étoit encore dans les entrailles de la terre.

XVII.

Quand vous ſerez riches de cette maniere vôtre cupidité vous portera ſans ceſſe à amaſſer & à ne pas toucher à ce que vous amaſſerez. Ainſi vous travaillerez nuit & jour pour vos coffres, & non pour vous, & vous les enrichirez à vos dépens.

XVIII.

Lorſque vous ſerez riches de cette maniere, vos ſoins, vos inquietudes & vos chagrins vous mangeront juſqu'au cœur, & vous feront vieillir en un

point ; que l'on vous donnera toûjours vingt-cinq ou trente ans plus que vous n'aurez.

XIX.

On a beau arroſer une terre ſablonneuſe elle n'en paroît pas moins ſeche, & quand on met beaucoup de bois dans un feu, loin de l'éteindre on l'allume davantage. Il en eſt de même de l'avarice. Plus on amaſſe de bien, plus on en veut amaſſer ; & le deſir inſatiable que vous en pourrez avoir, ne diminuera, ni parce que vous en gagnerez tous les jours, ni parce que vous en poſſederez.

XX.

Quand vous aurez de l'argent dans vos coffres & que vous ne vous en ſervirez pas, vous n'en ſerez pas les maîtres ni les poſſeſſeurs, mais ſeulement les gar-

diens & les dépoſitaires. Vous n'aurez pas les douceurs que pourroit vous procurer la joüiſſance de vos biens ; vous n'aurez que la peine de les amaſſer, & la crainte de les perdre.

XXI.

Si vous eſtes avares, vous n'aurez point d'autre veuë que celle de l'intereſt, l'honneur & la gloire n'auront aucune part à vos deſſeins, vous ne les conſulterez jamais dans tout ce que vous entreprendrez, & vous croirez vous dérober tout ce que vous donnerez aux autres, ou tout ce que vous vous donnerez à vous-mêmes au delà du neceſſaire.

CHAP.

CHAPITRE XVIII

Conſeils ſur la vanité & la veritable gloire.

I.

MEs chers Enfans, je connois un homme de qualité qui paſſe pour eſtre fort fier & fort glorieux dans l'eſprit de ceux qui ne le connoiſſent pas, & je vous puis aſſurer que jamais homme ne l'a moins été. Ses belles livrées, ſon magnifique équipage, le nombre de ſes domeſtiques & ſon grand air luy font tort. A le pratiquer, on le trouve en toutes rencontres civil, familier & obligeant; une demi-heure de ſa converſation dé-

ment toutes les apparences, & détruit toutes les préventions qu'on a contre luy. Je ne vous parle de cet homme, que pour vous applaudir ſur vos manieres. Quand vous ne ſerez fiers & glorieux que par les avantages de la naiſſance, de la bonne mine, & du merite, & que tous ces avantages ſeront ſoûtenus par beaucoup d'honnéteté & de complaiſance pour tout le monde, vous n'en ſerez que plus eſtimez & aimez. Ainſi le conſeil que j'ay à vous donner ſur cet article, eſt de conſerver toûjours, comme vous faites, les déhors tels que les doivent avoir ceux qui ont de la naiſſance, & que ces déhors ſoient toûjours accompagnez de l'honneſteté qui ſemble vous eſtre naturelle, & dont

tout le monde ſe louë avec raiſon.

II.

Un homme ne doit pas paſſer pour vain, parce qu'il paroît l'eſtre ; il ne doit eſtre conſideré pour tel, que quand ſes paroles & ſes actions font connoître qu'il l'eſt en effet.

III.

Il y a une ſi grande liaiſon entre la douceur & l'humilité, qu'elles ſont preſque inſéparables, & c'eſt pour cela que ſaint Bernard aſſeure qu'elles ſont deux ſœurs. L'une ſe cache autant qu'elle peut ; toûjours retirée dans le fond du cœur, elle ne cherche ni à paroiſtre ni à ſe produire. L'autre au contraire ſe fait connoiſtre en tout temps ; & donne indifferemment à tout le monde des preu-

ves de ce qu'elle eſt. On peut dire qu'il en eſt de même de la vanité & de la fierté. Elles vont rarement l'une ſans l'autre, & ſi l'une ſe cache en toutes rencontres, l'autre ſe fait voir à tout moment.

IV.

Perſonne ne veut paſſer pour vain, c'eſt un défaut que l'on prend ſoin de ſe cacher à ſoy-même ; mais on ne ſe fait point une honte de paſſer pour fier, ou pour homme qui prétend qu'on le diſtingue, & qui croit bien meriter que l'on faſſe attention à ce qu'il eſt, & à ce qu'il vaut.

V.

Il eſt aiſé de juger ſi un homme eſt vain ou s'il ne l'eſt pas. Quand on ne luy rend pas tous les honneurs qu'il penſe luy

eſtre dus, ſa fierté offenſée fait bien-toſt paroiſtre ſa vanité, & l'une vient au ſecours de l'autre, pour donner une parfaite idée de celuy qu'on veut connoiſtre.

VI.

Si nous n'étions pas preſque tous injuſtement prévenus de nôtre merite, nous découvririons à toute heure dans les autres, quelque vertu qui nous manque, & nous trouverions toûjours des raiſons pour nous mettre au deſſous d'eux; mais nous ſommes ſi délicats amateurs de tout ce qui eſt en nous, ou de ce qui part de nous, que nous croyons, quand on loüe quelqu'un, que l'on nous dérobe les loüanges qu'on luy donne. Je vous trouve heureux ſi vous ne remarquez pas

en vous ce défaut, & ſi en effet vous ne l'avez pas.

VII.

C'eſt un abus de s'imaginer qu'on ne puiſſe faire une action déclat ſans y eſtre pouſſé par la vanité. Chacun peut ſe diſtinguer ſelon ſes emplois, ſans penſer à s'attirer des loüanges. La joye de bien faire ſon devoir, eſt une récompenſe aſſez glorieuſe pour celuy qui cherche à s'en acquitter avec honneur, ſans qu'il porte ſes vûës plus loin.

VIII.

Il en eſt des bonnes actions à l'égard de la vanité, comme de la patience à l'égard de la paix du cœur. Quand on s'eſt accoûtumé à ſouffrir ſans ſe plaindre, on ſe poſſede dans les douleurs & dans les afflictions, &

le repos de l'eſprit n'en eſt point troublé. De même à force de faire de bonnes actions ſans vanité, on s'en forme une habitude ; la droiture & la probité ſe naturaliſent en nous, & ſe tournant en nôtre ſubſtance, elles deviennent la regle de tout ce que nous faiſons.

IX.

Si vous avez ſuçé la grandeur avec le lait, ſi l'air que vous reſpirez eſt un air plein du reſpect qui vous eſt dû à cauſe de vôtre naiſſance, ſongez quelquefois que vous êtes hommes, & hommes ſujets à mille foibleſſes comme tous les autres. Ne vous enyvrez pas de tout ce qui flate la chair & les ſens, & ne vous applaudiſſez pas ſur vos grands biens,

ſur vôtre naiſſance & ſur vôtre bonheur apparent. Rentrez de temps en temps en vous-mêmes pour vous faire des leçons chrétiennes ; apprenez à vous humilier devant Dieu, quand tout vous éleve devant le monde.

X.

Vous pouvez eſtre riches & conſiderez par vôtre naiſſance ou par vos emplois, ſans eſtre vains, comme vous pouvez eſtre humiliez & pauvres, ſans eſtre humbles.

XI.

La vanité eſt de tout pays ; il n'eſt point pour elle de terre étrangere. Elle a été & ſera de tous les ſiecles ; elle ſe trouve dans toutes ſortes d'états, & elle ſe trouvera encore à la fin du monde dans toutes ſortes

de profeſſions ; Il n'y a que la maniere d'eſtre riches ou pauvres, qui vous rendra humbles ou vains.

XII.

L'humilité & la modeſtie ne ſont point renfermées dans les Cloiſtres ou dans les Solitudes ; elles ſe trouvent quelquefois dans les Palais des Grands & au milieu de la Cour, & pour lors elles s'attirent d'autant plus d'eſtime, qu'elles trouvent par tout des obſtacles, que tout les combat, & qu'elles triomphent de tout.

XIII.

La loüange doit eſtre regardée comme l'ombre d'une bonne action. Elle la ſuit & ne la précede pas. Ainſi celuy qui ſe porte à la faire dans le deſſein d'en eſtre loüé, renverſe l'ordre des

choſes, puis qu'il fait marcher devant luy, ce qui doit le ſuivre.

XIV.

L'homme a un ſi grand penchant pour la vanité, que ſouvent il ſe fait honneur du bien d'autruy. Il s'attribuë quelquefois un Sonnet, un Madrigal, ou un couplet de Chanſon qu'il n'a point fait, & ceux que l'on trompe n'en connoiſſant point l'Auteur, ne ſont pas d'humeur à examiner la choſe de ſi prés, ou à s'inſcrire en faux ſur une bagatelle de cette nature.

XV.

La gloire qu'on recherche dans le monde avec tant d'empreſſement, eſt pour l'ordinaire ſi mal établie, & dure ſi peu, qu'on ne la peut mieux com-

parer qu'à celle qui nous paroît dans un ſonge ou ſur un theatre. Le ſonge paſſé, & la Comedie finie, on court inutilement aprés cette gloire ; à peine en reſte-t'il quelque ſouvenir,

XVII.

Tant de Philoſophes Payens nous ont ſervi d'exemples, pour mépriſer la gloire, qu'il eſt ſurprenant que nous en puiſſions faire l'objet de nos vœux & de nos empreſſemens. Ces Philoſophes devroient toûjours eſtre devant nos yeux ; tout morts qu'ils ſont, ils nous inſtruiroient, & nous inſpireroient des ſentimens capables de nous faire honte ſur ceux que nous avons eus, & que nous pouvons encore avoir.

XVII.

Souvent nous condamnons la gloire, mais nous ne laiſſons pas de l'aimer & de la pourſuivre ; ſemblables aux ruiſſeaux qui ſe fuïent toûjours & qui courent auſſi toûjours aprês eux-mêmes. Nous ſommes ſi remplis de vanité, que lors que nous nous fuyons, nous nous recherchons, & nous ne penſons qu'à nous contenter d'une maniere ou d'une autre.

XVIII.

Nous fuyons la gloire ſous ce nom, mais nous luy en donnons d'autres plus ſpecieux & plus honneſtes, auſquels nous nous accoûtumons. En un mot nous nous la déguiſons ſi bien qu'elle ne nous fait plus de peur, & que nous l'aimons ſans ſcrupule. Ainſi nous nous trom-

pons nous-mêmes avec plaiſir, & ennemis jurez de la gloire, ſi l'on s'en rapporte à nos paroles, nous luy donnons tous nos ſoins, & nous en faiſons les délices de nôtre cœur.

XIX.

Ne faites pas fond ſur l'eſtime des hommes ni ſur leurs loüanges, ils ſont en cela trop capricieux. La veritable récompenſe d'une bonne action que vous aurez faite, ſera de l'avoir faite, tout le reſte dépend du tour d'eſprit & de l'intereſt de ceux à quî cette belle action ſera rapportée. Tel la regardera d'un faux jour, & tel la verra comme elle eſt, mais qui par jalouſie n'en parlera pas comme il le devroit.

XX.

L'eſprit de nôtre Religion

vous apprend à ne point aimer les honneurs du ſiecle ni les loüanges ; il vous apprend à fuïr tout ce qui vous peut inſpirer des ſentimens de vanité ; il vous apprend à ne vous pas applaudir ſur vôtre conduite, & à ne pas vous enteſter de vôtre merite ; il vous apprend à ne pas regarder ce que vous faites comme quelque choſe d'extraordinaire qui vous diſtingue & qui vous met au deſſus des autres.

XXI.

L'eſprit de nôtre Religion vous apprend à ne vous pas conſiderer avec une ſecrette complaiſance, à ne pas ſouhaiter que les autres ayent des ſentimens avantageux de vous, & à ne vous pas inquieter, vous chagriner ou vous emporter

contre ceux, qui ne marquent pas convenir de vôtre prétendu merite.

XXII.

Cet eſprit vous empeſche de vous élever ſur la ruïne des autres; il vous empeche de vous regarder par les endroits qui peuvent vous faire diſtinguer, comme par vôtre naiſſance ou vôtre eſprit, & vous oblige à jetter ſouvent la veuë ſur vos défauts.

XXIII.

Cet eſprit vous apprend à vous nourrir du bien que vous ferez & non des loüanges qui en feront les ſuites; il vous apprend à ne vous pas regarder dans un faux jour, & à ne vous pas éloigner de la veritable lumiere, afin que vos actions ne vous paroiſſent pas toutes au-

tres qu'elles ne ſont.

XXIV.

Tant de gens de qualité, d'eſprit & de merite, ont renoncé à la gloire du monde, par un genereux mépris de tout ce qui les y pouvoit faire conſiderer, que ces exemples peuvent faire impreſſion ſur vos cœurs, & ce que je vous dis ici n'eſt qu'un échô qui vous repete ce que tant de belles actions ont dit avec bruit quand elles ont paru avec éclat.

XXV.

Plus vous aurez de mépris pour les honneurs & les loüanges du monde, plus on vous eſtimera. On vous donnera avec plaiſir ce que vous refuſerez par vertu; & pour lors les conſiderations que l'on aura pour vous partiront du cœur, & ne ſe termineront

termineront pas à des preuves exterieures d'un reſpect forcé, ou à des loüanges étudiées, affectées & outrées.

XXVI.

Faites gloire de craindre Dieu & de vivre ſelon les regles de vôtre conſcience, & ne faites pas gloire de vôtre naiſſance, de vos emplois & de vôtre bien. Faites moins gloire d'être gens de qualité, que de paroître tels par vos manieres d'agir, toûjours honneſtes & obligeantes. Faites gloire que vos civilitez & les bons offices que vous rendrez à tout le monde, apprennent plus qui vous êtes, que vôtre équipage & le nombre de vos domeſtiques.

XXVII.

Soyez perſuadez qu'il y a plus de gloire à un homme de qua-

lité, de ſe familiariſer avec ceux qui n'ont pas une pareille naiſſance, qu'à faire le fier & à prendre le pas par tout.

XXVIII.

Soyez perſuadez que la veritable gloire conſiſte à mépriſer la gloire, & à faire ſon devoir avec honneur, ſans en attendre de loüanges ni de récompenſes. En effet, perſonne ne ſe trouve ſi plein d'honneur, & ne fait un ſi bon uſage de la gloire, que celuy qui les mépriſe le plus.

CHAPITRE XIX.

Conſeils ſur les railleries.

I.

MEs chers Enfans, apprenez qu'il y a peu de railleries qui ne ſoient offençantes, & qu'il y en a peu par conſequent qui n'ayent de fâcheuſes ſuites.

II.

De toutes les railleries, celles que l'on peut faire des Princes & des Souverains ſe doivent éviter avec le plus de ſoin. Vous ne pouvez eſtre trop circonſpects ſur ce point ; on ſe repent toûjours d'avoir pris de pareilles libertez, & d'avoir perdu le reſpect qu'on leur doit.

III.

L'Hiſtoire nous apprend que l'Empereur Domitien qui vivoit à la fin du premier ſiecle, mena une vie ſi molle & ſi oiſive, que quand il ſe retiroit dans ſon cabinet, il s'amuſoit à prendre des mouches & à les percer avec un poinçon fort aigu, comme les Enfans font les Hannetons. C'eſt ce qui donna lieu à la réponſe que fit un certain Vibius Criſpus. Un homme de ſa connoiſſance qui arrivoit au Palais pour faire ſa cour, luy ayant demandé ſi perſonne n'étoit avec l'Empereur, il luy dit qu'il n'y avoit pas ſeulement une mouche. La réponſe étoit plaiſante & ſpirituelle, je l'avoüe, mais elle luy coûta cher.

IV.

Pour peu que vous ayez de prudence & de conduite, donnez-vous bien de garde de railler des défauts de vos parens ou de vos amis. Si vous en remarquez quelqu'un, deffendez à vos yeux de le voir, & à vôtre bouche d'en parler.

V.

Si vous vous mettez ſur le pied de railleurs, vous ſerez ennemis de vôtre reputation & de vôtre repos. Tout homme qui ſe mêle de railler, met les armes à la main de tous ceux dont il ſe divertit, & ſouvent il en reçoit plus de coups qu'il n'en a donné.

VI.

Quand vous aurez raillé dans quelque Compagnie, vous n'en ſerez pas plûtoſt ſortis qu'on

vous examinera depuis les pieds juſqu'à la teſte, & tel qui n'avoit rien dit de vous en vôtre préſence, vous déchirera à belles dents quand il ne vous verra plus. Cependant vous pouvez vous aſſeurer que perſonne ne prendra vôtre parti, que perſonne ne vous excuſera, & que perſonne ne vous plaindra. Au contraire, quelque retenu qu'on ſoit, chacun par ſon ſilence ſemblera vous reprocher vôtre conduite, & approuver ce que l'on en dit.

VII.

On peut dire de celuy qui entend raillerie, que c'eſt un homme d'eſprit, & on doit dire le contraire de celuy qui la fait. L'un ſe fait une affaire de gayeté de cœur & ſans raiſon, l'autre ſe tire bien de cette af-

faire par ſa conduite & par ſa prudence; l'un eſt blâmé de tout le monde, & l'autre en eſt loüé.

VIII.

Celuy qui n'eſt pas écouté dans ſon air railleur, reſſemble à une femme pleine de mouches & de fard. Loin de plaire, il eſt mépriſé, & l'on en évite avec ſoin la compagnie.

IX.

Il eſt vray que ſouvent le ton & la maniere dont on fait une raillerie, eſt cauſe qu'on l'excuſe & qu'on ne s'en offenſe pas; mais il faut en méme temps demeurer d'accord, que quelquefois ceux de qui on fait cette raillerie, ou ceux en préſence de qui on la fait, n'ont pas le diſcernement juſte ſur ce

ton, & qu'ils s'attachent plus à ce que l'on dit, qu'à la maniere dont on le dit.

X.

Rien dans mon ſens ne peut vous faire plus de tort, que de vous ériger en railleurs de profeſſion. Si une fois vous vous donnez cette reputation, vous perdrez la confiance de vos amis, & l'eſtime des gens d'honneur. On ne peut faire de cas de ceux qui bornent leurs vûës & leurs ſoins á paſſer pour plaiſans, & á divertir aux dépens d'autruy; rien ne paroît ſolide; rien d'honneſte, rien de loüable dans cette conduite.

XI.

Si vous raillez avec eſprit, vous vous ferez des ennemis avec eſprit: mais ils n'en ſeront pas moins vos ennemis, &

& vous ne donnerez pas moins à connoître que vôtre eſprit eſt peu capable de quelque choſe de meilleur. Vous ferez croire que toute la vivacité, toute la force & toute la penetration de vôtre eſprit ne s'étendent qu'à une fade ou injurieuſe plaiſanterie, & qu'elles ne paſſent pas la bagatelle.

XII.

Il y a des gens qui pour ſe donner la liberté de railler ſans qu'on la leur puiſſe diſputer, commencent par eux-mêmes, & ſe tournent les premiers en ridicules; c'eſt acheter bien cher cette liberté. De grace, ne penſez pas à l'acheter à ce prix.

XIII.

Un homme de ma connoiſſance, fort porté par inclination & par habitude, à railler, ſe pre-

noit à partie dés qu'il entroit dans une compagnie, & diſoit cent plaiſantes choſes de ſon nez & des autres traits de ſon viſage. Aprés cela il ſe croyoit tout permis, & perſonne ne luy échapoit ; mais en verité il y avoit encore plus à redire à l'humeur & à l'eſprit de cet homme qu'à ſon nez, à ſes yeux & au tour de ſon viſage. Il donnoit ainſi priſe ſur luy à tout ce qu'il y avoit des gens raiſonables & qui ſçavoient vivre.

XIV.

Si vous vous donnez l'air de Railleurs & de Plaiſans dans les Compagnies, on ne vous croira pas capables de ſecret ou d'affaires, on aura peur, & avec raiſon, que vous ne tourniez en plaiſanterie tout ce qu'on pourroit vous dire de conſe-

quence : on ne vous priera jamais de donner vôtre avis ſur un mariage ou ſur un employ qui ſe preſente. On ſeroit perſuadé que le ſolide & le ſerieux ne ſont pas du tour de vôtre eſprit.

XV.

Dans un Etat bien policé on en devroit bannir tous les railleurs ; c'eſt une peſte qui infecte & qui corrompt mille gens, qui pourroient rendre de bons ſervices au Public & à l'Etat. Cette peſte eſt d'autant plus dangereuſe, & ſe communique d'autant plus aiſément, qu'elle paroît toûjours, plaiſante & agréable.

XVI.

Si on n'applaudiſſoit point aux railleurs, cette race de faineans & d'eſprits mal-tournez

ſeroit bien-tôt exterminée, & les converſations en ſeroient plus douces & plus honnêtes.

XVII.

A force de vous accoûtumer à railler, vous perdriez l'eſtime que vous devez avoir pour ceux avec qui vous vivez, & vous vous formeriez une fauſſe idée de vôtre merite & de vos perfections. L'un eſt contre l'honnéteté & la charité, l'autre contre la juſtice & la verité.

XVIII.

Plus vous ſerez élevez au deſſus des autres par vôtre naiſſance, par vos biens ou par vos emplois, plus vous devez étre circonſpects à ne leur rien dire qui les puiſſe chagriner. Le rang qui vous élevera, ne vous donnera pas droit de mépriſer les autres & de les railler ou de les

bruſquer. Ils n'oſeront vous railler, parce qu'ils vous craindront; ne les raillez pas, afin qu'ils vous aiment.

XIX.

Il y a bien des gens qui s'applaudiſſent à eux-mêmes quand ils ont fait une raillerie fine & d'un tour adroit & ſpirituel; mais tenez pour certain que vous ſerez beaucoup plus contens qu'eux, quand vous vous ſerez empêchez d'en faire, & que vous aurez ſacrifié quelques paroles qui vous auroient fait honneur, à la reputation des autres, & au repos de vôtre conſcience.

CHAPITRE XX.

Sur l'Aumône & la charité que l'on doit avoir pour les pauvres.

I.

MEs chers Enfans, l'aumône eſt une bonne œuvre, on n'en peut diſconvenir, mais il faut que vous la faſſiez bien, ſi vous voulez qu'elle ſoit agreable à Dieu, & qu'elle vous ſoit utile.

II.

Vous ne devez pas vous fier à quelques aumônes que vous faites, afin de demeurer impunément dans le deſordre; vous ne devez pas acheter cette im-

punité, ſi l'on peut ainſi parler, par quelques liberalitez qui ne vous coûtent gueres, & auſquelles vous vous trouvez portez par intereſt. Il faut que vos aumônes ſoient des preuves & des effets de la converſion de vos cœurs, qu'elles ſuppléent à ce qui vous manque de ferveur & de zele pour bien faire penitence, & qu'elle ſoient une clef d'or qui vous ouvre les portes du Paradis.

III.

Le Texte Sacré nous apprend, que celui qui a compaſſion du pauvre ſera Bien-heureux. Il vous eſt donc aiſé de vous rendre à jamais heureux, puiſqu'il eſt naturel de ſecourir ceux que nous voyons dans la miſere. Et pourquoy le ſerez-vous? Parce que vous aurez dans le Ciel de

bons Avocats & de puiſſans Interceſſeurs, & que l'aumône que vous ferez aux neceſſiteux, parlera ſans ceſſe en vôtre faveur.

IV.

Le Texte Sacré nous apprend de plus, que perſonne ne peut croire en Dieu & faire profeſſion du Chriſtianiſme, ſans aimer la miſericorde. Il paroît par cette expreſſion, que non ſeulement vous devez donner beaucoup l'aumône, maïs encore que vous devez vous plaire á la donner, & à en chercher les occaſions.

V.

Un Pere de l'Egliſe aſſure, qu'on ne ſe peut plaire à faire l'aumône, ſans être fortement perſuadé qu'on ſe fait le bien que l'on fait aux autres, que c'eſt ſe donner à ſoy-méme que de don-

nerâ ceux qui ſont dans le beſoin ; & que c'eſt mettre entre les mains des pauvres un peu de terre, pour gagner le Ciel.

VI.

Si vous avez beaucoup de foy, vous vous ferez honneur & plaiſir de ſecourir le Verbe Incarné dans la perſonne des Pauvres, qui en ſont les membres.

VII.

Quelle joye & quelle gloire ce vous doit être, de donner à celuy qui vous a donné tout ce que vous avez, & qui vous a fait ce que vous êtes.

VIII.

Quand vous refuſerez aux Pauvres ce qu'ils vous demanderont, vous vous ferez un grand tort à vous-mémes. L'Ecriture le dit poſitivement, puiſ-

qu'elle nous aſſeure que faire charité aux honteux & aux malades, c'eſt prêter à gros interêts à Dieu, qui rendra bien ce qu'on lui aura prêté.

IX.

Dieu nous défend de prêter aux hommes avec uſure, mais non ſeulement il veut bien que nous lui prêtions de cette maniere, il nous le commande même. Nôtre uſure, à l'égard des hommes, eſt criminelle, & a la mort éternelle pour punition. Au contraire, nôtre uſure à l'égard de Dieu eſt meritoire, & une heureuſe vie qui ne finira jamais en eſt l'infaillible récompenſe.

X.

Dieu n'a pas beſoin de vôtre argent, c'eſt lui qui fait les riches & qui les comble de biens,

mais les pauvres en ont beſoin. Quand vous leur donnez, Dieu reçoit par leurs mains. Les Pauvres ne peuvent vous rendre ce que vous leur donnez, & ne ſçauroient marquer leur reconnoiſſance qu'en priant pour vous ; & lorſqu'ils le font, c'eſt comme s'ils diſoient à Dieu, Seigneur, on nous a prété quelque argent, nous ne ſommes pas en état de le rendre, rendez-le, s'il vous plaît, pour nous. C'eſt un aſſez bon répondant. On ſe fie à un homme qui a du bien, lorſqu'il répond pour un autre ; à plus forte raiſon vous devez avoir confiance en Dieu, quand il s'oblige de payer & de rendre ce que l'on avance ſur ſa caution & ſur ſa garantie.

XI.

Les Pauvres ont droit ſur le

temporel des Riches, comme les Riches ont droit ſur le ſpirituels des Pauvres. Ils dépendent réciproquement les uns des autres. Les Pauvres ont recours aux Riches, pour en être ſecourus dans cette vie ; les Riches ont recours aux Pauvres, pour obtenir en l'autre monde par leurs prieres & leur interceſſion le pardon de leurs pechez.

XII.

Vous êtes donc obligez par juſtice & par interêt à faire l'aumône ; par juſtice, parce que le bien temporel étant répandu par la main liberale de Dieu ſur tous les hommes, les forts doivent ſecourir les foibles, les ſains aſſiſter les malades, & les riches nourrir les pauvres.

XIII.

Vous étes de plus obligez par interêt de faire l'aumône, afin que vous receviez de Dieu les graces qu'il a miſes entre les mains des pauvres, & que par ce moien vous travailliez à faire vôtre ſalut, qui eſt ſouvent attaché à ces œuvres de miſericorde.

XIV.

Celui dit le Sage, qui eſt porté à faire miſericorde ſera beni; en voici la raiſon. C'eſt que Dieu juge des actions par ce qui en eſt le principe; le fond du cœur de celui qui donne lui eſt connu, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'une petite aumône faite avec beaucoup d'empreſſement, lui eſt plus agreable qu'une plus grande faite avec peu d'amour.

XV.

La joye & la promptitude avec leſquelles vous ferez l'aumône, en augmenteront le prix, & lui donneront un merite dont Dieu ſeul ſera le Juge.

XVI.

Soyez perſuadez que vous ne pouvez étre gens de bien, ſi vous ne faites l'aumône, parce que l'aumône eſt eſſentielle à la vertu. Plus vous aurez de piété; plus vous donnerez de ſecours aux pauvres; plus vous vous diſtinguerez par vôtre conduite chrêtienne, plus vous vous diſtinguerez par vos aumônes.

XVII.

Vous donnerez ce que vous avez aux pauvres, afin d'en recevoir ce que vous n'avez pas. Ce commerce eſt également

utile à l'un & à l'autre. Sans l'aumône que vous donnerez, vous mourriez dans l'impenitence ; ſans l'aumône qui ſera reçuës, les pauvres mourroient dans l'indigence. Voilà comment Dieu pourvoit à tout par ſa bonté infinie.

XVIII.

Il eſt glorieux à des gens de qualité de preferer le ſoin des pauvres à celui de leur grandeur & de leurs plaiſirs. Plus vous aurez de pieté, plus vous ferez de reflexion ſur ce que je vous dis, & plus vous y ferez de reflexion, plus vous tâcherez d'en profiter.

CHAPITRE XXI.

Conſeils ſur la ſincerité dans les paroles, & ſur la maniere dont il faut ſçavoir ſe taire ou parler.

I

MEs chers Enfans, autant que l'homme par ſa nature corrompuë aime le déguiſement & le menſonge, autant il aime la verité & la ſincerité, quand la Grace & l'honneur le font agir. Comme la pureté doit regner en nous de toutes manieres, de même la verité doit ſe rendre maîtreſſe, non ſeulement de nôtre cœur & de nôtre eſprit, mais encore de tout

tout ce qui paroît en nous, & de tout ce qui ſort de nous ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que nos paroles ſoient toûjours d'accord avec nos penſées & nos actions, & qu'il n'y ait rien en nous qui ſe démente.

II.

Ne parlez jamais contre la verité, mais vous pouvez quelques fois ne la pas faire connoître. Vous devez même en quelques rencontres en faire un ſecret comme d'une choſe que vous n'étes pas obligez de reveler. Dans ces occaſions on peut taire la verité, & ne la pas publier, mais il n'y en a point où on la puiſſe déguiſer & mentir.

III.

La ſincerité a toûjours été eſtimée de tout le monde ; elle

a toûjours été regardée comme le partage & le caractere d'un honnête homme.

IV.

Pythagore avoit coûtume de dire, que les Dieux avoient fait à l'homme deux graces conſiderables, en lui donnant le moien d'étre ſincere, & de rendre de bons offices à ſes amis.

V.

A nous entendre tous parler, il n'y a pas un de nous qui ne ſoit ſincere, & qui ne veüille que les autres le ſoient avec lui. Cependant il y en a peu qui le ſoient en effet; & ceux qui le ſont, paſſent ſouvent pour imprudens, ou pour gens qui ne ſçavent pas vivre.

VI.

De tout ce qui regarde la ſincerité, on n'en aime que le

nom. Eſtre ſincere dans la maniere de parler du ſiecle, c'eſt dire ſur les loüanges tout ce que l'on penſe & par delà, & ne s'expliquer ſur ce que l'on peut condamner, qu'avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

VII.

On ne peut trop loüer un homme à ſon gré, & l'on ne peut ſur ce chapitre avoir trop de ſincerité; mais pour peu que l'on blâme ſa conduite, on paſſe les bornes de la ſincerité, on chagrine, on offenſe.

VIII.

Si vous ſuivez les maximes du ſiecle, celuy qui n'a pas aſſez d'eſprit pour paroître ſincere en vous flatant adroitement, n'aura pas grand liaiſon avec vous; & vous n'en ſerez pas

grande eſtime. Vous ne voudrez ni des gens ſinceres de bonne foy, ni des flateurs à outrance. Vous voudrez les gens ſinceres à la mode ; & comme on l'eſt d'ordinaire dans le commerce du ſiecle, c'eſt-à-dire, des gens qui ſoient prudens & réſervez ſur vos defauts, ſpirituels, & adroits ſur les loüanges que vous croirez meriter. Un homme de cette trempe, & ſincere de cette maniere, paſſera dans vôtre eſprit pour un galant homme qui ſçait parfaitement bien vivre, & qui tous les jours s'acquiert des amis.

IX.

La ſincerité s'apprend peu à la Cour, c'eſt le lieu du monde, où l'on déguiſe le mieux ce que l'on penſe. Chacun y a ſes

vûës & ſes deſſeins ; & ſi l'on en fait confidence, elle eſt preſque toûjours fauſſe.

X.

La ſincerité eſt toûjours loüable, mais elle doit eſtre toûjours accompagnée de beaucoup de prudence & de circonſpection. Vous devez toûjours parler ſincerement ; mais vous ne ſerez pas toûjours obligé de parler. Si vous voulez vous conſerver vos amis, vous maintenir dans les bonnes graces des Grands, & ne vous pas faire d'affaire avec vos parens & ceux avec qui vous eſtes en commerce, apprenez à vous taire.

XI.

Un ſilence prudent & diſcret vous ſera toûjours plus utile, que la ſincerité la plus adroite & la plus ſpirituelle. On s'eſt

ſouvent repenti d'avoir parlé, mais on ne s'eſt jamais repenti de s'eſtre teu.

XII.

Quelque prudence & quelque circonſpection dont vous uſiez en parlant, c'eſt toûjours parler. Les grands Seigneurs & les gens du monde ſont en poſſeſſion d'expliquer vos paroles comme il leur plaît, & ils reviennent peu ſur ce qu'ils croient que l'on a dit.

XIII.

La ſincerité eſt quelquefois auſſi criminelle que le menſonge; & c'eſt quand on en uſe à contre-temps. Quand vous parlerez avec ſincerité des choſes ſur leſquelles vous devez vous taire, vous offenſerez ceux de qui vous parlerez, & on aura lieu de vous accuſer de n'avoir

ni prudence ni honnêteté, ni charité.

XIV.

Ne vous faites pas honneur d'étre remarquez dans une Compagnie pour ceux qui y parlent le plus. Au contraire, faites-vous un plaiſir de n'y parler que quand vous le devez, & comme vous le devez. Fourniſſez à la converſation, mais ne pretendez pas ôter aux autres l'innocent divertiſſement d'en faire une agreable partie.

XV.

Ne conſiderez un grand parleur que comme un vaſe toûjours rempli qui ne peut rien recevoir, qui n'eſt propre qu'à ſe vuider, & qui pour ſe vuider à tous momens, n'en paroît pas moins plein.

XVI.

Il y a des gens qui ont une ſi grãde demangeaiſon & un tel panchant à parler toûjours, que l'on peut dire qu'ils auroient beſoin de deux langues comme ils ont deux oreilles. On peut même aſſeurer que ces ſortes de perſonnes écoutent ſi peu les autres, qu'une de leurs oreilles ſuffiroit pour entendre ce qu'on leur dit, & que deux langues ne ſeroient point trop pour entretenir ceux avec qui ils ſe trouvent.

XVII.

Comme on dit que l'on parle aux yeux d'un homme quand on lui écrit, on peut dire auſſi que l'on parle à la bouche de ceux qui n'ont point d'oreilles pour entendre les autres, & dont la langue ſemble faire

deux

deux fonctions tout enſemble, celle d'ouïr & de parler.

XVIII.

Regardez toûjours la parole comme la ſervante de la raiſon. Ne ſouffrez pas que cette ſervante coure les ruës & qu'elle arrête tous les paſſants. Tenez la ſoûmiſe, afin qu'elle ne ſoit emploiée que dans le miniſtere de ſa maîtreſſe. En un mot, ne permettez pas qu'elle paroiſſe mal à propos, & contre les interêts de celle à qui elle appartient.

XIX.

Regardez encore la parole comme la porte de la maiſon, où la raiſon eſt renfermée. N'ouvrez cette porte que dans les occaſions & quand il eſt neceſſaire. Si vous en uſés autrement, vous ferez connoître que

cette maiſon eſt mal gouvernée, & que tout y eſt au pillage & à l'abandon.

XX.

Quand vous ſçaurez vous taire, vous meriterez plus de loüanges, que ſi vous diſiez les plus belles choſes du monde, & même que ſi vous le diſiez d'une maniere à beaucoup plaire.

XXI.

Vous pouvez toûjours dire ce que vous aurez teû, mais vous ne pouvez taire ce que vous aurez dit. C'eſt pour cela que l'on avoit autrefois fait paſſer en Proverbe, que les hommes nous apprennent à parler, & les Dieux à nous taire.

XXII.

Un grand parleur dit tout ce qu'il ſçait & tout ce qu'il ne

ſçait pas. Il n'eſt capable ni de ſecret ni d'affaire ; ſa bouche eſt un crible percé de toutes parts, rien n'y ſçauroit demeurer. C'eſt un torrent qui a un cours ſi rapide, que rien ne ſçauroit le retenir.

XXIII.

Il eſt rare qu'un grand parleur ait de la conduite & qu'il ſoit de bonnes mœurs. C'eſt la raiſon pour laquelle Neſtor dans une Tragedie de Sophocle, ne veut pas reprocher à Ajax qu'il parle trop, parce qu'il le croit homme de bien, & qu'il excuſe le nombre de ſes paroles en faveur de ſes actions.

XXIV.

Un grand parleur eſt comme un yvrogne qui tombe dans des excés meſſeans & indignes des gens de qualité. Il ſe décredite

lui-même de telle ſorte, que les plus ſolides veritez dans ſa bouche ne paſſent pas que pour des menſonges ou que pour des bagatelles, qui ne meritent pas que l'on y donne ſon attention.

XXV.

La raiſon doit gouverner la langue & en regler tous les mouvemens, de la même maniere qu'une main habile & qu'une bonne oreille rendent un inſtrument de muſique melodieux & agreable quand il le faut.

XXVI.

Parler beaucoup, n'eſt pas preciſément faire de longs diſcours, puiſqu'il y en a d'utiles & de neceſſaires, mais c'eſt en faire à contre-tems & mal à propos.

XXVII.

Vous ne parlerez jamais aſſez, quand vous parlerez bien, comme vous parlerez toûjours trop, quand vous parlerez mal.

XXVIII.

Les Naturaliſtes ſoûtiennent, que les bêtes nous apprennent à nous taire, & diſent que par un inſtinct que l'on ne peut aſſez bien expliquer, elles s'empêchent de crier ou de faire du bruit en bien des rencontres, de peur de tomber ſous les pattes ou ſous les griffes de celles, dont elles craignent de devenir la proye.

XXIX.

Bias, ce ſage Grec, aiant été ſolliſicité par Amaſis, Roy d'Egypte, la premiere fois qu'il feroit un ſacrifice de lui envoier la meilleure & la plus mauvaiſe part de

ſa victime, il lui en envoya le cœur & la langue ; le cœur pour faire connoître qu'il eſt le principe de toutes les bonnes actions ; & la langue, comme la ſource de toutes les mauvaiſes.

XXX.

On peut aſſeurer que la promptitude, l'inclination & l'habitude à parler ſans ceſſe, eſt un commencement de folie, parce que la legereté de la langue naît de celle de l'eſprit & du cœur. C'eſt pour cela que vous devez étre auſſi retenus & moderez dans vos paroles, que dans vos actions.

XXXI.

Si vous parlez beaucoup, vous reſſemblerez aux villes frontieres qui ſont ſans défenſe, & qui ſont toûjours expoſées à recevoir inſulte. C'eſt la penſée du

Sage, ſur laquelle vous ne pouvez aſſez faire de reflexion.

CHAPITRE XXII.

Sur ce qui regarde la médiſance.

I.

MEs chers Enfans, je ne ſçaurois vous donner aſſez d'horreur de la médiſance. C'eſt à mon gré le plus infame de tous les vices. Il eſt d'autant plus à craindre, que quiconque y eſt ſujet, donne ſouvent un coup mortel à un homme, qui ne connoît pas la main qui le tuë; & pour vous en donner une veritable idée, je puis vous aſſurer que tous les médiſans ſont des lâches, des traîtres & des aſſaſſins.

II.

J'appelle médiſans tous ceux qui parlent mal des autres, ſoit que ce qu'ils en diſent ſoit vray, ſoit qu'il ne le ſoit pas. La raiſon eſt qu'ils font un égal préjudice, & que l'on reçoit également tout ce que l'on apprend de ces deux manieres. En effet, la coûtume eſt que l'on ne ſuſpend pas ſon jugement dans ces rencontres ; on ſe perſuade que le bruit commun eſt grand de la verité de la choſe ; & pour la croire, on ne ſe tient pas obligé de l'examiner de plus prés.

III.

Nous ne recouvrons pas nôtre réputation perduë par une médiſance, comme nous recouvrons nôtre ſanté perduë par un excés que nous avons fait, ou par un accident qui nous eſt ar-

rivé. L'un dépend de nôtre conſtitution, de nôtre temperament & de nôtre regime de vivre; l'autre ne dépend point de nous. Nous ſommes entre les mains du public qui ne fait grace à perſonne, & qui, quand il eſt prevenu, ne revient preſque jamais ſur les impreſſions qu'on lui a données.

IV.

Une des choſes du monde à quoi vous devez vous étudier davantage, eſt de faire plûtoſt valoir les bonnes actions des autres, que d'en publier & faire ſçavoir les mauvaiſes. Vous ſeriez bien injuſtes de relever avec tant d'exactitude & de ſeverité ce que les autres font de mal par ſurpriſe & par foibleſſe, lorſque vous laiſſez dans un éternel oubli ce qu'ils font de

bien avec application, & que vous n'en parlez jamais.

V.

Mettez-vous en poſſeſſion de n'entendre jamais mal parler de perſonne ; faites connoître que vos oreilles ſont toûjours ouvertes pour ce que l'on vous peut dire de bon des autres, & toûjours fermées pour ce que l'on vous peut dire à leur deſavantage. Cette conduite vous procurera un grand repos d'eſprit, & vous empêchera d'entendre mille choſes qui vous feroient de la peine.

VI.

Nous ſommes preſque tous ſi malheureuſement nez, que le mal nous touche plus que le bien. Que l'on nous rapporte une douzaine de bonnes actions, elle nous feront moins d'im-

preſſion qu'une mauvaiſe que l'on nous aura appriſe. Nous avons à choiſir parmi ces douze belles actions, celle qui nous plaît le plus pour la publier, c'eſt à quoi nous ne penſons pas; mais nous n'avons pas aſſez de langue pour faire ſçavoir la mauvaiſe à tout le monde. Rendons-nous juſtice ſur ce procedé. D'une part il marque une grande corruption dans nôtre cœur & dans nôtre eſprit, & dans l'autre il fait bien connoître le peu de charité & d'honnêteté que nous avons les uns pour les autres.

VII.

Que l'on apprenne à un homme du monde une action extraordinaire & d'éclat, il a peine à la croire, & il en veut des preuves & des témoins. Il ſe

perſuade que ce ſeroit foibleſſe de s'en rapporter legerement à ce que l'on en dit. Que la médiſance lui en forge une honteuſe & déteſtable, il ajoûte foy au premier recit qu'on lui en fait. Demandez-luy la raiſon de cette difference, il vous répondra, que les devots ſe donnent les uns aux autres mille bonnes actions ; auſquelles ils n'ont jamais penſé, & il n'aura pas l'équité de dire auſſi que l'on attribuë pluſieurs méchantes actions à des gens qui n'ont jamais eu le deſſein ni la volonté de les commettre. Il eſt prudent & circonſpect pour ſe rendre ſur ce que l'on dit de l'une, & il ne trouve aucune difficulté à croire l'autre. Dans une de ces rencontres il faut qu'il ſoit convaincu, parce que c'eſt

une bonne action, dans l'autre il eſt d'abord perſuadé, parce que c'en eſt une mauvaiſe.

VIII.

Souvent un homme parle mal d'un autre, à cauſe que s'il s'étoit trouvé en ſa place il auroit commis le mal dont il l'accuſe. Sa foibleſſe luy donne une idée de celle de l'autre, & le reproche de ſa conſcience appuye ſa médiſance, & en eſt tout le fondement. Il eſt perſuadé qu'il auroit ſuccombé à la tentation, il ne lui en faut pas davantage pour publier que l'autre n'y a pû réſiſter. Voilà comment la pluſpart des choſes ſe paſſent en ce monde, de quelle maniere on décide ſur les actions d'autruy, & ſur quel pied nous nous en rendons les Arbitres

IX.

Il y a, ce me ſemble, plus de lâcheté à médire de quelqu'un, qu'à luy dire des injures. La raiſon eſt que celuy qui fait une médiſance attaque un abſent, il n'a perſonne en teſte qui luy reſiſte, & cette maniere d'agir ne peut eſtre que d'un homme ſans cœur & ſans honneur, qui ne riſque rien, & qui prend toutes ſes ſuretez. Ce luy qui dit des injures ne les dit pas en ſecret & à l'oreille d'autruy, il ne les confie pas à un étranger ſur la religion d'un ſerment, il attaque ſon ennemy en face, il ne lui cele & il ne luy déguiſe rien, & ſans crainte de s'attirer ſa colere il le combat à forces égales. Ainſi je n'ay pas de peine à conclure que celuy qui dit des injures eſt le plus emporté,

& que l'autre eſt le plus dangereux ; mais que l'action de l'un eſt plus excuſable, que celle de l'autre.

X.

On peut avec raiſon comparer les médiſans aux Vautours & aux Corbeaux, qui ne cherchent jamais les fleurs ni les fruits, mais ſeulement les charognes ſur leſquelles ils ſe jettent pour ſe repaître. Les médiſans en uſent de même ; ils n'ont jamais d'égard aux bonnes actions, ils ne ſont curieux que des mauvaiſes, & ne s'arrêtent qu'à celles, qu'ils peuvent cenſurer & critiquer.

XI.

On peut auſſi comparer les médiſans à la mer, & cette comparaiſon me paroît encore plus juſte & plus belle que l'autre.

Comme la mer enſevelit dans ſes abîmes l'or, l'argent, les pierreries, & tout ce qu'il y a de precieux dans le vaiſſeau qu'elle engloutit, & qu'elle ne pouſſe ſur ſes rivages que quelques puants cadavres, ou d'inutiles reſtes d'un fâcheux naufrage; de même les médiſans cachent les bonnes qualitez de ceux qu'ils veulent perdre, & ne parlent jamais de tout ce qui leur attireroit des loüanges. Ils ſe repreſentent ſans ceſſe leurs défauts, ſans ſe reſſouvenir jamais de leurs vertus; ils ſupprimeut leurs belles actions, & ne font mention que de ce qui leur eſt échapé par ſurpriſe, par foibleſſe, ou par imprudence.

XII.

Ce n'eſt pas aſſez que vous ne ſoyez pas les auteurs d'une médiſance,

fance, il faut de plus que vous n'en ſoiez pas les complices. Je veux dire que ce n'eſt pas aſſez pour vous que vous ne l'aiez point inventée, il faut encore que vous ne la debitiez, & ne la répandiez pas.

XIII.

Je ne ſçay ſi celuy qui entre le premier dans une ville pour la piller, y fait plus de tort, que ceux qui le ſuivent & qui mettent le feu par tout. Il en eſt de même des médiſances. Quand on les debite & les publie, on fait pour le moins autant de préjudice à ceux de qui les médiſances ſont faites, que les auteurs de ces médiſances qui les ont forgées & inventées.

XIV.

Vôtre conſcience & l'honneur vous donneront toûjours

des ſentimens fort conformes à ce que je vous dis ici ; pour peu que vous le conſultiez vous concevrez de l'horreur pour ce vice, & vous fuirez la compagnie de ceux qui y ſont ſujets.

CHAPITRE XXIII.

Conſeils ſur les dépenſes, & ſur la maniere de les bien-faire.

I.

MEs chers Enfans, ne faites pas plus de dépenſe que vous ne pouvez, ou que vous ne devez. Reglez cette dépenſe ſur ce que vous avez de bien, ſur vos emplois, & ſur le rang que vous tenez dans

le monde. Ne deſirez pas paroître au deſſus de ce que vous eſtes, & n'impoſez pas au Public, en ſouhaitant paſſer pour ce que vous n'eſtes pas.

II.

Si vous ne faites de dépenſe qu'en habits, en chevaux, en meubles & à vôtre table, vous ne vous donnerez pas à connoître par de bons endroits. Celuy qui aime mieux avoir de bons livres qu'un lit de velours & qu'une tapiſſerie de grand prix; une Charge conſiderable qu'un bel équipage, a le goût meilleur. L'un ne s'arrête qu'à la bagatelle; l'autre marque un eſprit ſolide, qui juge ſainement des choſes.

III.

Les dépenſes utiles qui font honneur & qui ont d'heureuſes

ſuites, ſont toûjours préferables à celles qui ne plaiſent que dans le moment qu'elles ſe font & qui ne laiſſent pour tout fruit que le regret de les avoir faites.

IV.

Il faut ſemer de la main & ne pas verſer du ſac. C'eſt un vieux Proverbe qui explique bien ce que je veux dire, puiſqu'il nous fait entendre qu'il faut ſemer ſon grain, & ne pas le répandre, qu'il faut regler ſa dépenſe, & ne pas la faire excеſſive.

V.

Faire trop de dépenſe ou trop peu, ſont deux vicieuſes extrémitez, que vous devez éviter avec ſoin. Il eſt vray que l'on ſe porte bien plus aiſément à l'une qu'à l'autre; mais il faut auſſi demeurer d'accord que l'on ſe

trouve toûjours mieux de l'une que de lautre. On ne peut plus diminuer ſa dépenſe quand on a tout mangé, & on la peut augmenter quand on eſt encore en état de le pouvoir faire.

VI.

Il n'y a point de dépenſe à laquelle on doive avoir moins de regret, qu'à celle qui ſe fait par reconnoiſſance. Tout parle en faveur de cette dépenſe. L'intereſt de celuy qui la fait, & l'interſt de celuy pour qui on l'a fait, ſon égaux dans cette rencontre ; l'un merite qu'on la faſſe, l'autre ſe ſent engagé à la faire ; ainſi tout l'autoriſe, & tout la juſtifie.

VII.

Je connois aſſez de gens qui font de la dépenſe, mais j'en connois peu qui ne la faſſent

que comme il faut, & dans le temps qu'il le faut.

VIII.

On ne plaint point la dépenſe qui a de l'éclat & qui fait honneur ; mais l'autre coûte, & on peut dire avec raiſon, qu'elle eſt plûtoſt arrachée que ſortie de la bourſe. Tel ne regrete pas dix piſtoles employées à ce qui doit paroitre, qui en plaint une à ſon uſage particulier. Ne ſoiez pas de cette humeur & de ce caractere.

IX.

On ſe refuſe ſouvent par ménage bien des choſes ; que l'on donne aux autres à pleines mains. C'eſt acheter bien cher l'honneur que l'on veut ſe faire aux yeux du monde ; & il ſemble par cette conduite que le bien ne nous ſoit donné que

pour ceux qui ont affaire à nous & non pas pour nous.

X.

Ne ſoiez avares ni prodigues dans vôtre dépenſe. Reglez-la ſelon vôtre condition & ſelon l'état de vos affaires. Ce ſeroit imprudence & vanité que vous la fiſſiez monter plus haut que vous ne le devez ; & c'eſt manquer de cœur & ne ſçavoir pas vivre, que de ne la pas faire d'une maniere qui réponde à la naiſſance & au bien qu'il a plû à Dieu de vous donner. Gardez un juſte milieu entre ces deux extrémitez ; c'eſt le moien de meriter l'eſtime de tout le monde, & de paſſer partout pour ce que vous eſtes.

X I.

Quand vous ferez une dépenſe honneſte, reglée & pro-

portionnée à vôtre condition, on aura lieu de dire que vous eſtes ſages & que vous avez de la conduite. Lorſque vous la ferez trop grande, & qu'elle ſera remarquée, vous n'empêcherez pas les gens de bon ſens de la critiquer & de la contrôler.

XII.

Dés que vous ferez plus de dépenſe que vous ne devez, vous donnerez des armes à vos ennemis pour vous combattre, c'eſt-à-dire, que vous donnerez lieu à tout le monde de s'inſcrire en faux contre le droit que vous prétendrez avoir de faire cette dépenſe. On paſſera outre; on remontera juſqu'à vos ayeux, & l'on examinera ſans vous faire grace, ſi vous eſtes d'une qualité aſſez diſtinguée pour

pour faire une telle dépenſe.

XIII.

Rendez juſtice aux autres & à vous ; ne vous élevez point par vôtre dépenſe au deſſus de ce que vous étes, & tâchez de ne devoir vôtre élevation qu'à vôtre merite & à vôtre vertu.

XIV.

Si vous vous trouvez dans l'abondance, preſcrivez-vous la loy de ne rien faire qui ait de l'éclat, & vôtre moderation dans cette rencontre plaira plus, que vôtre dépenſe ne plairoit ſi elle êtoit portée dans l'excés. Par cette maniere vous vous ferez des amis ; par l'autre vous vous ferez des envieux & des jaloux.

CHAPITRE XXIV.

Conſeils ſur les penſées de la Mort.

I

MEs chers Enfans, vous paſſerez la vie ſans inquiétude, quand vous ne craindrez pas de la perdre. La mort marchant ſans ceſſe ſur nos pas, & étant preſque toûjours à nos côtez, il ne faut pas s'étonner ſi ceux qui ont des reproches à ſe faire, la craignent, & s'ils n'ont jamais un moment de repos. Tous les autres objets qui ſe preſentent à eux, paſſent, mais celuy-là demeure, & ne

les quitte jamais.

II.

Ne cherchons point de raiſon pourquoy tant de gens meurent ſans faire de teſtament, ou pourquoy ils n'en font qu'à l'extremité de leur vie. C'eſt qu'ils ne peuvent teſter ſans parler de ce qu'ils fuyent & de ce qu'ils craignent ſur toutes choſes.

III.

Il n'y a perſonne parmi nous à qui la vie de Jared & de Mathuſalem ne ſoit toûjours preſente. Chacun ſe flate ſur la longueur de la carriere dans laquelle il court, & on ſe regarde preſque toûjours comme ſi on ne faiſoit que de la commencer, & jamais comme ſi on l'achevoit.

IV.

L'experience a beau nous faire connoître, que plus de la moitié du monde meurt avant ſoixante ans ; on s'inſcrit en faux contre cette experience, on ne la regarde que pour les autres, & on ſe met toûjours du nombre de ceux qui doivent avoir une belle & heureuſe vieilleſſe.

V.

On meurt dans ſon lit ainſi que ſur un champ de bataille, d'une fiévre comme d'un coup de mouſquet, & perſonne n'eſt ſeur de vivre plus long-temps qu'un autre.

VI.

Afin que la mort ne vous ôte pas tous les biens que vous poſſedez & tous les plaiſirs dont vous jouïſſez, privez-

vous peu à peu des uns & des autres, & elle n'aura preſque plus rien à faire. Quand la mort ne peut nuire, elle ne vient pas ſi vîte pour l'ordinaire, ou elle ne fait pas grande peur ny grand mal quand elle arrive.

VII.

La mort ne paſſe pour hideuſe & redoutable, que lors qu'on s'en fait un monſtre ennemi de la nature. Si vous voulez ſouvent vous en approcher par la penſée, & vous la rendre familiere, vous la regarderez aprés comme une amie qui peut venir á vôtre ſecours, & vous retirer d'un mauvais pas.

VIII.

La mort eſt la maîtreſſe de nos jours, il eſt vray; mais elle ne l'eſt ny de nôtre cœur ny

de nôtre eſprit. Elle peut nous priver de la vie, mais ce n'eſt jamais malgré nous, quand nous l'attendons ſans peine & ſans inquietude.

IX.

Pourquoy craindriez-vous la mort, puiſque vous ne pouvez regreter la vie, quand vous l'aurez perduë? Parce que vous êtes menacez de cent ſortes de morts, faut-il que vous les craingniez toutes? Ne vaut-il pas mieux que vous vous attendiez paiſiblement à une?

X.

Si pour craindre la mort, vous vous faiſiez un moyen aſſuré de l'éviter, cette crainte ſeroit excuſable, même dans les plus grands hommes; mais ne pouvant produire un ſi heureux effet, elle ne ſerviroit qu'à

vous faire mourir mille fois, quoyque vous ne puiſſiez mourir qu'une.

XI.

Perſonne ne s'eſt encore aviſé de regretter de n'avoir pas vécu il y a cent ans. Pourquoy donc vous chagrineriez-vous de ne pas vivre dans trente ! Vous n'avez pas plus de droit ſur le futur, que vous en avez eu ſur le paſſé. Vous êtes entre l'un & l'autre, tenez vous-y en paix & en repos.

XII.

Celuy qui vous a mis où vous êtes, vous y maintiendra tant qu'il lui plaira. Soumettez-vous à ſes ordres pour le temps & pour le lieu. Sa providence adorable ne changera pas par vos ſouhaits ny par vos inquietudes.

XIII.

Vous ſortirez du monde comme vous y êtes venus, ſans en ſçavoir le jour. Profitez de cette ignorance. Ce moment pour quelques-uns ſi redoutable, ne vous eſt peut-être caché, qu'afin que vous regardiez chaque jour, comme le dernier de vôtre vie.

XIV.

Qu'importe que vous mouriez dix ou douze ans plutôt que l'on ne s'y attendoit ? Parmi un nombre innombrable d'hommes, peut-on remarquer, qu'il y en a deux ou trois de moins, que Paris n'en eſt pas ſi peuplé, & que l'Etat n'en eſt pas ſi bien ſervi ?

XV.

La vie & la mort ſont également de l'ordre de la nature.

Vous avez commencé à vivre ſans attachement & ſans paſſion, il faut que vous mouriez de même. Le monde eſt un theâtre ſur lequel tous les hommes joüent leurs rôles ; il eſt de la beauté de l'Univers & de ſon utilité, que chacun faſſe le ſien dans ſon tems.

XVI.

Il faut ſçavoir mourir, quand les autres apprennent à vivre, il n'y a que Dieu qui ſoit éternel. Vos changemens continuels du neant à la vie de la ſanté à la maladie, & de la vie à la mort, vous doivent donner une haute idée de ſa grandeur & de ſon étre infiniment parfait.

XVII.

Il ſeroit ſurprenant qu'un de vos domeſtiques ne voulût ſe

ſoumettre à vos ordres, que dans les choſes qui lui plairoient. Il ne ſeroit pas moins étonnant, que Dieu nous ayant créez pour vivre & pour mourir, vous vous donnaſſiez tout à l'un, pour vous refuſer tout à l'autre.

XVIII.

C'eſt ceſſer de vouloir être homme, que de ſe faire une ennemie de la mort. Puiſque vous ne vivez que pour mourir, vous êtes aſſujettis à la mort & à la vie, & on peut aſſurer que vous êtes morts & vivans tout enſemble. Vous étes vivans, parce que vous n'êtes pas encore morts; vous êtes morts, parce que vous n'avez pas vécu dans les ſiecles paſſez, & que vous ne vivrez pas dans ceux qui ſont à venir.

XIX.

Si vous faites un mauvais uſage de la vie, elle vous eſt inutile; & vous ne perdez rien en la perdant. Si vous en uſez bien, pourquoy auriez-vous peur de la perdre? N'avez-vous pas lieu d'eſperer une récompenſe plutôt que de craindre?

XX.

Vous avez herité de vos ayeux, il eſt raiſonnable que vos enfans ſoient vos ſucceſſeurs. Vôtre vie eſt bornée à quinze ou vingt luſtres, pourquoy deſireriez-vous aller au delà? Vos anceſtres vous ont-ils fait l'injuſtice de prendre vos places? Pourquoi voudriez-vous remplir celles de vos deſcendans?

XXI.

Il eſt étrange, que l'on craigne tant un moment imperceptible. Juſque à nôtre dernier ſoupir nous vivons, & dés que nous ſommes expirez, on ne peut dire avec verité que nous mourons, puiſque nous ne ſommes plus. Nous ne trouvons point cette mort dans celuy qui vit encore. Nous ne la trouvons pas auſſi dans celuy qui n'eſt plus, parce qu'il eſt au delà de la mort, & qu'elle n'a plus de priſe ſur luy.

XXII.

Un Nain eſt auſſi bien homme qu'un Geant, & celuy qui ne vit guere, n'eſt pas moins homme que l'ont été Adam & Seth, qui ont vécu pluſieurs ſiecles. Le plus ou le moins dans la vie d'un homme, n'eſt

qu'un point à l'égard de l'éternité, & le monde ne paroît pas plus vuide par ſa mort que la mer paroît deſſechée par une goute d'eau que l'on en a tirée.

XXIII.

Il ſeroit bien terrible & bien fâcheux pour nous, que l'homme ne mourût pas, puis qu'il trouveroit dans ſa vie une ſource inépuiſable de miſeres.

XXIV.

Thalés, Sage de la Grece, aſſuroit qu'il étoit indifférent de vivre ou de mourir, & un jour qu'on luy demanda, pourquoy donc il ne mouroit pas, il répondit, parce que ſi je mourois on me demanderoit de même pourquoy je ne vis pas.

apprend à vivre; mais le dernier ne nous apprend point à mourir. Faites vous-en une leçon long-temps avant que vous en puiſſiez profiter, & le plutôt eſt toûjours le meilleur.

XXVII.

Dans tous les Contrats de mariage, il y a des articles qui regardent la mort de l'époux & de l'épouſe. Dés que nous faiſons une étroite alliance avec la raiſon, nous devons de même dreſſer entr'elle & nous quelques articles de mort. Cela rend cette alliance plus ferme, plus ſpirituelle & plus chrétienne.

CHAPITRE XXV

Sur le méme ſujet.

I.

MEs chers Enfans ; vous ne devez regarder cette vie, que comme un paſſage à une autre qui ne finira jamais. Cela étant, vous ne devez vous attacher à rien de tout ce qui paroît icy-bas de plus grand & de plus charmant; cela étant vous devez commencer de bonne heure à mourir aux honneurs, aux plaiſirs & à vous-mêmes.

II.

Vous devez vous mettre en tête que vôtre ſalut eſt la plus grande affaire que vous puiſſiez avoir

avoir, & que vous n'y ſçauriez trop penſer ny trop tôt.

III.

Quand vous n'aurez rien à vous reprocher, vous ſerez tranquilles dans les maladies. On ne craint de mourir, que quand on a mal vécu.

IV.

Ne vous faites pas une peine de ſonger à la mort; au contraire regardez-là avec plaiſir comme la fin de tous vos maux, & comme le commencement d'une plus heureuſe vie.

V.

Quand vous voyez tant de gens de qualité ne ſonger non plus à la mort, que s'ils ne devoient jamais mourir, cela vous doit engager à rentrer en vous-mêmes & à raiſonner juſte ſur cette conduite. Leur inſenſibi-

lité vous doit toucher, & vous devez être perſuadez que moins ils penſent à la mort plus ils y devroient penſer; & que moins ils la craignent, plus ils ont raiſon de l'appréhender.

VI.

Profitez de l'aveuglement & de l'endurciſſement des autres. Les plaiſirs paſſent, les grandeurs s'évanouïſſent, & croyez qu'il eſt bien tard de renoncer aux amuſemens du ſiecle, qu'and on n'eſt plus en état d'en jouïr.

VII.

Faites reflexion ſur la difference qui ſe trouve entre un mondain que l'on enterre avec toutes ſes grandeurs, je veux dire, celuy qui les a aimées juſqu'à la fin de ſa vie; & un homme de bien qui a toûjours

travaillé à s'enſevelir tout vivant dans une vie humble, obſcure & de retraite. L'un meurt accablé ſous le poids de ſes honneurs, de ſes biens, de ſes plaiſirs & de ſes grandeurs; l'autre meurt ſous le poids de ſes mortifications, de ſes jeûnes, de ſes auſteritez & de ſes humiliations. Ils meurent tous deux; mais quelle difference dans leur mort, dans ce que l'on en penſe, & dans ce qui en eſt la ſuite! Le monde a fait la guerre à l'un & à l'autre, mais ils ſont ſortis du combat d'une maniere bien differente. L'un a été vaincu & s'eſt ſoumis aux loix du vainqueur, & l'autre en a triomphé. Ainſi on peut dire que la mort de l'un eſt glorieuſe, & qu'elle peut faire envie à tous ceux

qui la regardent avec des yeux pleins de foy, & que la mort de l'autre doit faire trembler ceux qui menent une pareille vie.

VIII.

Mais ſans prendre les choſes ſi moralement, pourquoy ne penſeriez-vous pas ſouvent à la mort, puiſque l'experience vous apprend que vous devez mourir? Tous les pas que vous faites vous conduiſent au tombeau. Eſt-il poſſible que vous en puiſſiez tant faire ſans reflexion, & que vous marchiez ſi long-temps dans un chemin ſans penſer quelquefois où enfin ce chemin vous menera, & quelle en ſera la fin.

IX.

Vous ne vivez que pour mourir. Penſer toûjours à la vie,

& à tout ce qui la peut faire paſſer agréablement, ſans jamais penſer au temps qu'elle finira, c'eſt quelque choſe de fort extraordinaire dans un homme de bon ſens.

X.

Nos maladies, nos rides, nos cheveux blancs & nos années paſſées, qui aſſurément ne reviendront plus, le peu de fond que nous devons faire ſur celles qui ſont à venir, ſont des bouches éloquentes qui vous apprennent malgré vous, qu'il faut mourir.

XI.

Les differens états de vôtre vie ſont un miroir qui ſe préſente continuellement à vous, qui vous fait voir que vôtre mort approche, & qu'elle a déja mis la main ſur vous. Vous

avez été enfans, jeunes, hommes faits, tout cela eſt dans l'ordre de la nature ; mais quand vous ſerez vieux, que pouvez-vous eſperer de devenir? La mort ſans doute ſuivra vôtre vieilleſſe, & ſera la fin de vôtre vie, comme vôtre vieilleſſe l'a été de tous les âges qui l'ont précedée.

XII.

Vous me direz peut-être, le moyen de penſer à la mort quand on aime tant la vie? A cela je vous répondray qu'il en eſt un tres-facile, c'eſt de ne point aimer la vie.

XIII.

Pourquoy ne voudriez-vous pas penſer à la mort ; puis qu'elle finira vos beſoins, vos foibleſſes, vos miſeres, & qu'elle terminera un voyage, au

bout duquel vous trouverez l'heureuſe éternité.

XIV.

Si Dieu infiniment juſte a condamné l'homme à la mort ; comme à une peine deûë à ſon peché, Dieu infiniment bon a donné la mort à ce même homme, comme un ſouverain remede à ſes maux, & comme un moyen infaillible de ſe rendre à jamais heureux.

XV.

La nature de l'homme avoit été créée comme un vaſe qui ne devoit être rempli que de bonnes & précieuſes liqueurs, mais le Demon jaloux de ſon bonheur, ayant mis dans ce vaſe le poiſon du peché qui l'a corrompu, Dieu a voulu réparer ce que le Demon avoit gâté, & ne voulant pas que le

peché s'emparaſt ſi bien de nôtre nature, qu'elle en demeuraſt toûjours infectée, il a briſé ce vaſe par la mort, & l'a mis en pieces, afin que le poiſon qui y étoit renfermé s'écoulaſt; & que réuniſſant dans la reſurrection generale ces pieces diviſées, cette nature fût réformée, purifiée, & comme devenuë toute differente d'elle-même.

XVI.

Quand vous ne vous ſoucierez plus des grandeurs & des biens de ce monde, & que vôtre cœur ſera tourné vers Dieu; le reſte vous ſera facile à ſurmonter, & vous ne regarderez la vie qu'avec indifference. Vôtre treſor ſera dans le Ciel, vous ne le perdrez point de vûë, & vous vous réſoudrez aiſément

aiſément à y eſtre bien-toſt joints, pour en jouïr dans tous les ſiecles.

XVII.

Vous n'avez beſoin ny de foy ny de raiſons plauſibles, pour vous perſuader qu'il faut mourir. L'arreſt de Dieu, qui depuis tant de ſiecles a été indifferemment executé ſur tous les hommes, en eſt une évidente démonſtration. Si vous trouvez des gens aſſez fous & aſſez extravagans pour en douter, vous n'avez qu'à les mener de tombeaux en tombeaux, & le nombre ſans nombre des oſſemens, qu'ils y verront, les convaincra malgré eux de cette verité.

XVIII.

La mort a ſes leçons & ſes réponſes, & elles nous ſont

données au dedans de nous-mêmes. Interrogeons-la tant qu'il nous plaira, la plus grande & la plus ſenſible de toutes ſes leçons, la plus préciſe & la plus infaillible de toutes ſes réponſes, c'eſt qu'il faut mourir.

XIX.

Puiſque tout ce que nous avons en nous, nous apprend & nous dit ſans ceſſe qu'il faut mourir, ſera-t'il ſurprenant que vous faſſiez de cette neceſſité de mourir, l'objet de vos penſées & de vos reflexions ?

XX.

Puiſque tout ce qui vous environne, ne vous peut apprendre ny le jour ny l'heure de vôtre mort, ſera-t'il ſurprenant que vous faſſiez de cette

incertitude le ſujet de vos méditations, & que par une vigilance toute ſpirituelle, vous faſſiez une ſérieuſe atention à ce qui vous doit un jour arriver, & à ce que vous devez devenir.

XXI.

Vous mourrez, c'eſt une verité inconteſtable. Vous devez donc faire tous vos efforts, & employer tous vos ſoins pour bien mourir. C'eſt la conſéquence la plus naturelle que vous puiſſez tirer de cette verité. Mais le moyen de prendre tous ces ſoins, ſans penſer á la mort, & à quoy vous ſerviroit d'y penſer, ſi vous n'y penſez d'une maniere qui vous ſoit avantageuſe & utile?

XXII.

Vôtre ame qui ſurvivra à vôtre corps, ne merite-t'elle pas bien que vous travailliez à la rendre à jamais bien heureuſe. Ne merite-t'elle pas bien que vous travailliez plus pour elle que pour la maſſe de chair qu'elle anime? Que n'avez-vous point fait pour cette maſſe? Quels ſoins n'avez-vous point pris pour la conſerver? Je vous abandonne là-deſſus à vos propres reflexions.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

BIBLIOTECA ROMA

CHAPITRE XXVI.

Conſeils ſur les Penſées de la Mort.

I.

MEs chers Enfans, le grand ſecret & l'infaillible moyen de bien mourir, eſt de bien vivre, & le grand ſecret pour bien vivre, eſt de penſer ſouvent à la mort.

II.

La bonne mort n'eſt que la ſuite d'une bonne vie. Vivez bien pour bien mourir, & ſongez ſouvent à la mort pour bien vivre. Ainſi la bonne vie & la bonne mort dépendent réciproquement l'une de l'autre; & elles ſe ſervent l'u-

ne & l'autre comme de moyens pour parvenir à une même fin. Elles ſe donnent la main l'une à l'autre pour conduire l'homme où il doit aller.

III.

Tout ce qu'il y a de plus grand & de plus charmant dans le monde, ſe peut conſiderer de deux manieres, ou par rapport à ſon principe, ou par rapport à ſa fin. Le principe des honneurs, des richeſſes & des grandeurs, c'eſt Dieu; mais dés que nous les conſiderons comme venant de Dieu, quelle difference nous trouvons entre elles & leur principe, & que dans ce point de veuë elles nous paroiſſent mépriſables! Ce ſont de petits Aſtres qui avec leur peu de lumiere nous éblouiſſent, mais qui diſparoiſ-

ſent & qui tombent par leur propre foibleſſe dans les tenebres d'une profonde nuit, ſitôt que Dieu, ce Soleil de la gloire infiniment brillant, paroît à nos yeux dans tout ſon éclat. Telle eſt la fragilité & la miſere de tout ce qu'il y a dans le monde de plus beau & de plus recherché, quand on le conſidere par rapport à ſon principe.

IV.

Cette miſere & cette foibleſſe nous paroiſſent encore plus grandes par rapport à leur fin, puiſque toutes les grandeurs durent peu, qu'elles trouvent leur fin le jour de nôtre mort, & qu'elles ſont enſevelies avec nous dans nôtre tombeau.

V.

Tout le monde court à la

mort avec précipitation ; les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, les Rois comme les Bergers, & la rapide révolution des ſiecles entraîne avec eux des millions d'hommes. Nos peres ſont morts, nous mourrons comme eux ; & nos deſcendans paſſeront comme nous, & comme ceux qui nous ont précedez.

VI.

Nos années roulent inſenſiblement les unes aprés les autres, & roulent ſans diſcontinuer juſqu'à nôtre mort. C'eſt où tous les pas que nous faiſons nous conduiſent ; c'eſt où nous allons tous nous jetter comme de differens ruiſſeaux qui vont ſe précipiter dans la mer. Le jour & l'heure de vôtre mort ne viendront jamais à vô-

tre connoiſſance ; profitez de l'avis qui vous eſt donné par la bouche de la verité, & veillez ſans ceſſe ſur vôtre conduite.

VII.

Ne remettez pas à l'heure de vôtre mort à mourir ? ce moment n'eſt guere propre à bien mourir. Il faut le faire quand on eſt en ſanté & qu'on a l'eſprit libre.

VIII.

Si vous voulez veiller & penſer à la mort, vous examinerez bien ſerieuſement la vie que vous menez, pour voir ſi elle a du rapport à celle que vous voudriez avoir menée quand vous ſerez à deux doigts de la mort. Veiller & penſer à la mort, c'eſt mourir au monde & à tout ce que l'on y aime, avant que de mourir en effet.

IX.

Si vous voulez veiller & penſer à la mort, vous mourrez tout vivans par un veritable détachement de cœur; vous aimerez la retraite; vous prierez beaucoup; vous vous mortifierez autant que vous le pourréz; vous donnerez largement l'aumône; vous ne vous occuperez que dans les bonnes œuvres; vous ne remplirez plus vôtre eſprit, que de ce qui peut augmenter en vous vôtre foy, vôtre eſperance & vôtre amour. C'eſt ſans doute dans toutes ces pratiques que conſiſte le ſoin de bien veiller & de bien penſer à la mort.

X.

Les enfans ont peur de leurs peres, quand ils ſe maſquent, parce qu'ils ne ſont pas accoûtumez

à les voir de cette maniere. Otez à la mort le maſque que vous luy donnez, & elle ne vous fera plus de peur. On ſe la repreſente ſans ceſſe accompagnée d'une troupe de Medecins, précedée par les larmes d'une femme, & par les cris de quelques enfans. On s'imagine la voir entrer dans une chambre où le Soleil ne paroît plus, & qui n'eſt éclairée que par des flambeaux. On croit la voir marcher à pas comptez, inſpirer des ſentimens de triſteſſe à tous ceux qui la regardent; mais ôtez-luy ce qui ne luy appartient pas, & ce qu'on luy donne ſans raiſon, vous vous familiariſerez aiſément avec elle, & vous vous diſpoſerez ſans peine à la recevoir comme une amie, qui ſera la bien venuë.

XI.

Celuy qui ne craint point la mort a coûtume de mener une vie longue, douce & heureuſe. Sa vie eſt un flambeau bien allumé, qui ne perd point ſa lumiere tout d'un coup, mais qui s'éteint peu à peu. Elle eſt ſemblable à ces fruits que l'on n'arrache point des arbres avant le temps que la nature a pris pour les rendre beaux & bons, & qui tombent d'eux-mêmes en Automne dans leur maturité.

XII.

Si vous vous faites une habitude de penſer à la mort, vous mourrez ſans peine, comme vous avez vécu ſans attachement. Vous enviſagerez la mort avec des yeux pleins de foy, de lumieres & de graces; vous la verrez approcher ſans

crainte ; vous la regarderez comme une loi indiſpenſable de la nature, à laquelle vous vous ſoûmettez ſans répugnance. Rien de ce qui a coûtume de faire peur dans une pareille occaſion ne vous étonnera. Vous finirez vos jours avec un auſſi grand repos d'eſprit, que ſi vous n'abandonniez pas tout ce qui vous eſt cher ſur la terre, & tout ce que le bon ſens & la raiſon vous font paroître aimable Vôtre mort ſera ſi douce, que les plus grands hommes pourront deſirer d'en avoir une ſemblable ; & pour en parler juſte, vôtre mort ſera moins une mort, qu'un prompt paſſage à une plus longue & plus heureuſe vie.

XIII.

On ne doit pas dire d'un

homme qu'il craint la mort, l'orſque l'on veut ſeulement faire entendre qu'il y penſe ſouvent, & qu'il la voit venir à grands pas. En effet ; on ne regarde pas les choſes comme des malheurs, ou comme des dangers que l'on doit fuïr, quand on ne les craint pas.

XIV.

La crainte de la mort nous empêche ſouvent de vivre avec douceur ; & l'amour de la vie nous empêche de même de mourir ſans peine. Ainſi par les fauſſes idées que nous nous faiſons de l'une & de l'autre, nous ne menons pas une vie agreable, & nôtre mort n'eſt pas tranquille. Profitez de cet avis, & regardez-les l'une & l'autre avec des yeux ſains, vifs, & pleins de foy.

XV.

Ie finis cet Article en vous diſant, que dans le ſentiment d'un Pere de l'Egliſe, ce n'eſt pas la mort qui eſt terrible, mais l'opinion que l'on en a. Ce n'eſt pas, ajoûte-t'il, un mal à redouter que de mourir ; mais c'en eſt un tres-grand, que de vivre dans une continuelle crainte de mourir. Cette crainte n'eſt cauſée que par la corruption des mœurs, & elle ne ſe trouve pas dans une vie reglée, ſpirituelle & chrétienne. Nous voyons en effet que les gens de bien vivent dans une grande paix de cœur & d'eſprit, & qu'ils meurent de même.

CHAPITRE XXVII.

Conſeils ſur les Amis, & ſur tout ce qui regarde les amitiez.

I.

MEs chers Enfans, il y a tant de belles & de bonnes qualitez requiſes à un homme, pour en vouloir faire ſon ami, que je ſuis ſurpris d'entendre dire à des gens qu'ils en ont quantité. Dés que le nombre en eſt grand, on peut aſſurer que ce ſont de faux amis, ou que ce ne ſont des amis que de nom.

II.

Tenez-vous heureux ſi vous avez un veritable ami. C'eſt un tréſor

tréſor que vous devez conſerver avec ſoin. Vous devez vous eſtimer aſſez riches de l'avoir trouvé & de le poſſeder, ſans penſer à vous en faire un ſecond.

III.

La pluſpart des amis du monde tiennent à peu ? ils ont été faits dans le jeu, dans les divertiſſemens, dans le bal, dans la promenade ou dans des viſites renduës à la même perſonne. Ceſſez de joüer, n'allez plus au bal, à la Comedie & à la promenade, ne ſoyez plus aſſidus à vos viſites, adieu vos amis, vous les perdrez avec la même facilité que vous les avez faits.

IV.

Je ne vous conſeilleray jamais de vous marier, je ne vous

conseilleray pas plus de vous faire un ami. L'obligation de partager les peines, les disgraces & les afflictions avec sa femme & avec son ami, est égale. Vous aurez assez de vos chagrins sans en chercher ailleurs à vous en faire de nouveaux.

V.

Mettez dans une balance les agréemens & les avantages d'avoir un ami, & mettez dans l'autre ceux de n'en avoir pas; je crois que cette derniere l'emportera toûjours sur la premiere; mais quand le poids de l'une & de l'autre seroit juste, la liberté est un assez grand bien pour vous engager à vous déclarer en faveur de celuy qui n'est obligé de réveler son secret qu'à luy-même.

VI.

Quand un ami en uſe avec nous comme nous le ſouhaitons, il fait ſon devoir ; quand il n'en uſe pas comme nous le deſirons, nous en avons du déplaiſir ; mais je ne ſçay ſi nous ne ſommes pas beaucoup plus ſenſibles à l'un qu'à l'autre. Je ne ſçay ſi trois confidences qu'il nous aura faites nous ont été auſſi agréables qu'un ſecret qu'il nous a caché nous a donné de chagrin. Trois ſervices rendus ſont bien-tôt oubliez par le refus d'une bagatelle.

VII.

Ce n'eſt pas une action bien glorieuſe de garder le ſecret d'un ami, l'obligation que nous avons ſur ce ſujet, eſt ſi étroite & ſi naturelle, qu'il ne faut qu'un peu de raiſon ou de bon

ſens, pour ne s'en vouloir jamais diſpenſer, mais c'eſt une action infame que de le réveler. Comme la confiance eſt le gage le plus eſſentiel de la ſincere & veritable amitié, c'eſt auſſi une lâcheté qu'on ne ſçauroit pardonner, que d'abuſer d'un ſecret, & de trahir en le révelant, celui qui nous l'a confié.

VIII.

Il arrive aſſez ſouvent; qu'un homme qui nous a donné cent preuves de ſon amitié, qui a été l'eſpace de dix ou douze ans le fidelle dépoſitaire de nos penſées les plus cachées, ſe broüille avec nous pour un interêt de peu de conſequence, pour une jalouſie, pour un point d'honneur, en un mot pour une parole qui nous eſt échappée; &

cet homme diſcret qui ne parloit jamais, devient tout d'un coup un valet de Terence, qui ſemblable à un tonneau percé, ne peut rien retenir. Cet homme ſi ſecret devient un écho qui ſe fait entendre par tout. Faites fond apres cela ſur vôtre ami, & publiez en tous lieux; que c'eſt la conſolation d'un galant homme, d'avoir un ami.

I. X.

Les amis ſont obligez de garder le même ſilence, & d'avoir la même diſcretion que les Confeſſeurs. La difference qui s'y trouve, eſt que les uns ſont toûjours hommes, & qu'ils agiſſent toûjours naturellement, & que les autres n'agiſſent pas purement en hommes, mais en hommes fortifiez par la grace du Sa-

crement de l'Ordre qu'ils ont reçû ; ce qui fait que les premiers n'oublient pas ce qu'ils ont ſçû, & que par imprudence ou par vangeance ils peuvent quelquefois en parler, au lieu que les autres oublient ce qu'on leur a dit, ou que s'ils ne l'oublient pas ; la grace du Sacrement les fait agir comme s'ils l'avoient en effet oublié, comme s'ils ne l'avoient jamais ſçû.

X.

Si vous vous faites une loy & un plaiſir d'avoir un ami, au moins n'en ayez qu'un. Comme vous n'avez qu'un Confeſſeur pour les ſecrets de vôtre conſcience, vous ne devez auſſi avoir qu'un ami pour les ſecrets de vos affaires & de vos intereſts temporels. Si vous changez de Confeſſeur ou de Directeur,

vous ne vous en trouverez pas mieux, & cette diverſité de direction apportera toûjours de l'inégalité dans vôtre conduite. Il ne ſe peut auſſi que le changement d'amis ne préjudicie notablement à vos affaires & à vos intereſts.

XI.

D'un ami que vous avez eu, vous en ferez un ennemi, ſi vous rompez avec luy ſans raiſon & ſans qu'il vous en ait donné ſujet. Ainſi ſi vous vous êtes trompez dans vôtre choix, il vaut mieux que vous ſouffriez un peu de vôtre imprudence, que de vous expoſer à l'indiſcretion & à la vangeance d'un homme qui ſe croit mépriſé & offencé. Faites bonne mine; ſoutenez-vous toûjours autant que vous le pourrez, & ne dê-

mentez pas en un moment & à la vûë de tout le monde, tout ce que vous avez dit & fait depuis dix ans.

XII.

En matiere d'amitié, n'allez pas plus viſte que celuy avec qui vous la voulez lier. Il vous plaît, il revient à vôtre humeur, il vous paroît avoir toutes les qualitez neceſſaires à un bon & prudent ami; mais il n'en eſt peut-étre pas de même de vous à ſon égard. Il n'a peut-étre pas pour vous les mêmes ſentimens que vous avez pour lui. Ne faites pas toutes les avances; attendez au moins qu'il faſſe une partie du chemin; ne vous jettez pas à la tête des gens. Il faut ſe connoître avant que de s'eſtimer & on ne ſçauroit s'aimer ſi on ne s'eſtime.

XIII.

XIII.

Il vaut mieux que l'on vous accuſe d'indifference quand vous n'aurez point d'amis, que d'inconſtance & d'ingratitude quand vous les quitterez. L'indifference que l'on vous reprochera en ce cas, vous procurera une tranquilité d'eſprit, dont vous vous accommoderez aſſez ; mais l'inconſtance & l'ingratitude dont l'on vous chargeroit en cas de changement, vous perdroient de réputation, & quand on l'a une fois perduë, il n'y a plus de joye dans la vie.

XIV.

Nous ſommes tous ſi foibles & ſujets à tant d'imperfections, que ſi vous n'avez de l'indulgence pour vos amis, & s'ils n'en ont auſſi pour vous, vôtre

amitié ne durera qu'autant que vos intereſts reciproques l'entretiendront, & qu'ils vous y feront trouver vôtre compte. Quand vous romprez avec eux, vôtre bouche fera ſeulement connoître ce qui s'eſt paſſé il y a long-temps dans vôtre cœur.

XV.

Un homme qui ſe dit vôtre ami, n'en doit pas être crû ſur ſa parole. Comme il ne doit pas ſe fier à ce que vous luy en pouvez dire, il faut que vous vous en donniez des preuves de part & d'autre avant que de vous le dire, & rien ne fait mieux croire que deux hommes ſont amis, que quand l'experience le fait reciproquement connoître.

XVI.

Avant que de vous déterminer à faire un ami de celuy que vous eſtimerez, penſez y l'ongtemps, afin de ne vous y pas méprendre. Je ne vous blâmerois pas quand vous y penſeriez toute vôtre vie.

XVII.

Nous avons tous tant d'adreſſe pour nous déguiſer, & nôtre induſtrie nous fournit tant de moyens de paroître ce que nous ne ſommes pas, qu'une habitude de quelques ſemaines ou de quelques mois, ne donne guere une idée juſte & certaine de ce que l'on eſt. On ſe laiſſe prévenir; une parole obligeante, un petit ſervice qui ne coûte guere, mais rendu de bonne grace, nous mene ſouvent trop loin, & l'on

ne s'en repent pour l'ordinaire, que lors qu'il n'en eſt plus temps.

XVIII.

La nature nous porte à la ſocietê & à la compagnie, mais c'eſt la raiſon qui nous porte à l'amitié L'eſtime que nous avons pour un homme de merite, fait que nous en recherchons & cultivons la connoiſſance, & quand il en uſe de méme à nôtre égard, cette reciproque conſideration lie entre nous un commerce, qui d'exterieur qu'il étoit d'abord, devient dans la ſuite cordial & plein d'affection, & c'eſt ce que l'on appelle amitié.

XIX.

L'amitié eſt differente de l'amour, en ce que l'amour eſt emporté & inconſtant, portant

les choſes juſqu'à l'excés dans de certains momens, & dans d'autres perdant toute ſa force & toute ſon ardeur, & que l'amitié eſt toûjours reglée, conſtante & égale.

XX.

Dés que l'on poſſede ce que l'on aime par amour, on ceſſe d'aimer avec empreſſement. Au contraire la jouïſſance de ce que l'on aime par amitié, l'augmente & lui donne un nouveau prix & de nouvelles forces.

XXI.

Ce qu'on nomme ordinairement amitié ſe devroit bien plutôt appeller habitude, laquelle ſe contracte par de ſemblables emplois ou par de pareils divertiſſemens. Les amis de cette maniere ſont à bien parler ceux qui ſe voyent ſouvent, ſans a-

voir les uns pour les autres plus de ſincerité, plus de confiance & plus d'ouverture de cœur.

XXII.

Allez toûjours bride en main avec vos amis, c'eſt-à-dire, uſez toûjours de beaucoup de prudence & de circonſpection avec ceux que le monde vous donne pour amis, ou qui ſe donnent eux-mêmes à vous. Ces ſortes d'amitiez ne ſont jamais ſi bien liées qu'elles ne ſe rompent aiſément. Ainſi il eſt bon que vous preniez des meſures pour agir avec eux, comme ſi vous en prévoyiez l'infaillible rupture.

XXIII.

Vous trouverez aſſez de gens qui ſe diront de vos amis; cela fera plaiſir aux uns & honneur aux autres, mais en trou-

verez-vous qui le ſoient en effet ? Les reconnoîtrez-vous autant attachez à vos intereſts qu'aux leurs, & n'auront-ils rien de reſervé à vôtre égard ; Vous leur aurez fait plaiſir dans quelques rencontres, & ils vous en auront auſſi fait dans quelques autres. Voilà de belles preuves d'amitié. La ſocieté civile ne nous engage-t'elle pas à rendre de bons offices de cette nature à toutes ſortes de perſonnes, & oú eſt l'honnête homme qui ne ſe faſſe pas un plaiſir d'en faire, quand l'occaſion s'en préſente, & ſur tout lors qu'il luy en coûte peu ?

XXIV.

Dans les amitiez que l'on croit les plus belles & les plus ſolides, chacun a coûtume de ſe regarder de prés, & en obli-

geant ſon ami, on ne perd pas ſes intereſts de vûë. Soit profit ſoit plaiſir, ſoit gloire, on ſe trouve preſque toûjours en chemin, quand on va rendre ſervice aux autres. Tout ce que l'on fait ainſi pour ſes amis, on le fait pour ſoi, & on leur prête ſeulement ce que l'on ſe flate qu'ils rendront avec uſure. Prenez-là-deſſus des juſtes meſures & ne vous laiſſez pas ſurprendre.

XXV.

Si vous me demandez en quoi je fais conſiſter la douceur d'une veritable amitié, je vous diray que je penſe qu'elle conſiſte à ſe voir & à s'entretenir ſouvent, à ſe donner de réciproques marques d'eſtime & d'affection, & à convenir de ſentimens; je diray que je penſe que de tou-

tes les démonſtrations d'amitié que le cœur exprime par la bouche, par les yeux & par mille autres ſignes qui font plaiſir, il ſe fait comme une fournaiſe, dans laquelle les ames de ceux qui s'aiment ſe fondent, & ne deviennent plus qu'une ſeule ame.

XXVI.

Loin d'icy amitié du monde, qui fait que l'on a honte de n'être pas voluptueux avec ceux qui le ſont, & de n'étre pas emportez avec ceux qui font gloire de l'être. Loin d'icy, amitié qui nous porte au crime pour complaire à nos amis, & pour ne les pas chagriner par trop de ſageſſe & par trop de modeſtie. Loin d'icy, amitié libertine, qui ne s'établit que ſur les débris de la vertu, & que dans un deſordre honteux & criminel.

XXVII.

Pour moy je ne crois de veritable amitié qu'entre ceux qui ſont unis par la charité. Ils ont mêmes vûës, même fin, mêmes motifs ; & c'eſt ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, qu'heureux ſont ceux qui aiment leurs amis en Dieu, & leurs ennemis pour l'amour de Dieu.

FIN.

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX, Imprimés chés Jaques Lyons, ruë Merciere au bon Paſteur.

Oeuvres de Moliere, 6. vol.
Inſtitutes de Juſtinien par Ferrier. 2. vol.
Recueil Hiſtorique, 2. vol.
Inſtruction pour un jeune Seigneur & une jeune Princeſſe, in 12. 3. vol.
Bâtiment de Receptes, in 12. augm.
Penſées Ingenieuſes des Anciens & des Modernes. Par le R. P. Bouhours.
Remarque & Reflexion Critique Morale & Hiſtorique, in 12.
Portrait d'un Honnête-Homme; par l'Abbé Gouſſault, in 12.
Portrait d'une Femme Raiſonnable & Veritablement Chrêtienne in 12. par le même.
Reflexions ſur les défauts ordinaires des Hommes & de leurs bonnes qualitez in 12.
Maladie Venerienne de Bligny, in 12.
Vie de Saint François Xavier, in 12. 2. vol. Par le Pere Bouhours.
Hiſtoire de la Concorde des Evangiles, 2. vol.
Maniere de cultiver les arbres fruitiers, in 12.
Hiſtoire de Dom Iean d'Autriche fils de l'Empereur Charle-Quint, in 12.
Hiſtoire d'Emanuël Duc de Savoye, in 12.
Hiſtoire des Revolutions d'Irlande, in 12.
Memoires du Chevalier Temple, in 12.

Oeuvres Mélées, par le même, 2. vol. in 12.
Memoires pour servir à l'Histoire du Prince de Condé, in 12. 2. vol.
Lettres de Mr. Guy-Patin, in 12. 3. vol.
Histoire du Comte de Tekeli, in 12.
Diurnus Sacerdotum, in 16.
Mort de chaque jour pour tous les jours du mois, in 16.
L'Heureux Esclave Nouvelle Galante, divisé en trois parties, in 12, augmenté.
La Foire d'Ausbourg, ou la France mise à l'encan, Ballet Allegorique, in 12.
Germanicus Tragedie, in 12.
Pratique Curieuse des Oracles des Sibilles, tirées des Manuscrits de Mr. Comiers, in 12.
Philosophie des Images Enigmatiques, où il est traitté des Enigmes ou Divination, Lotteries Talismans propheties, Oracles, Songes, Centuries de Nostre-Damus, hierogliphiques de la Baguette par le R. P. Menetrier.
Science de la Transpiration, ou Medecine Statique, c'est à dire Maniére ingenieuse de se peser pour conserver & rétablir la santé par la connoissance exacte du poids de l'insensible Transpiration; Ouvrage tres-utile à tout le monde pour se préserver & pour se guerir de toute sorte de maladie, & sur tout de celles qui courent à present; traduit par Mr. Lalement Docteur en Medecine.
Les differens caracteres de Femmes du siecle, Avec la description de l'Amour propre.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LABORATORIO RESTAURO
A. Lo . rdi
Via Valsolda n. 125-127
Tel. 899908
1971